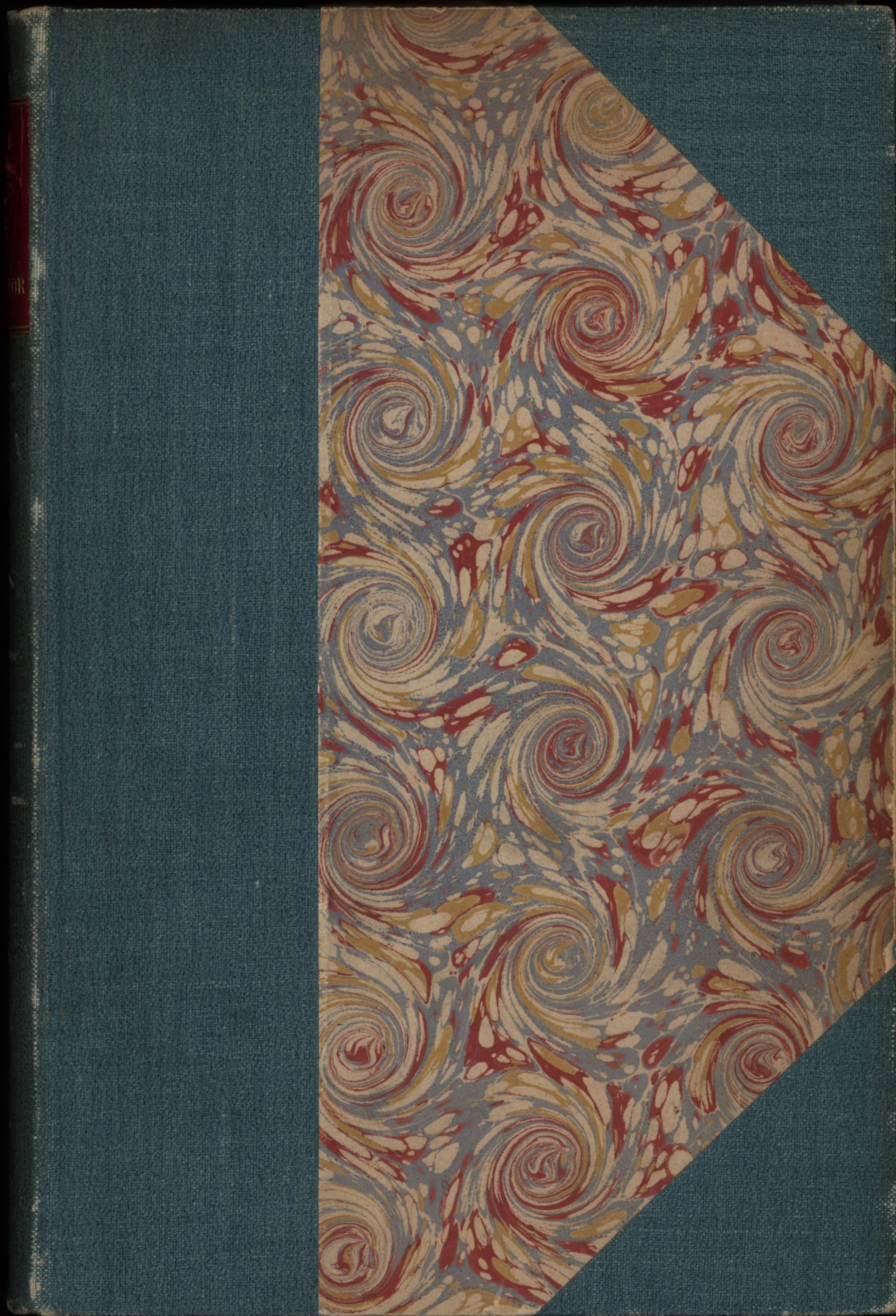



NON SINE SPINIS

EDMOND PICARD

CONFITEOR

1901

CONFITEOR



EDMOND PICARD

CONFITEOR

1901

Portrait peint par Eugène Levêque.

Photo-gravure sur cuivre de Jean Malvaux.

Ce Livre

DE CONFIDENCE ET D'INTIMITÉ

a été écrit

POUR MA PARENTÉ INTELLECTUELLE

pour ceux

qui eurent cette Fraternité et me firent cet Honneur

de louer en moi

la Vie

que j'ai instinctivement vécue.

Acte de Sincérité

J'aurai bientôt soixante-cinq ans. Le Sort m'a accordé plus que la moyenne de la longévité humaine. J'ai, très humble parcelle du Monde, été entraîné depuis 1836 dans le déroulement du prodigieux XIXe Siècle, le plus extraordinaire apparemment depuis les temps historiques, ce que si peu ont discerné parmi ceux qui y vécurent. Avec des milliers d'êtres je fus charrié à travers le Temps, subissant l'influence toute puissante de l'universelle Évolution, rouage infime dans la mécanique supérieure du Cosmos; poussé et transformé, simple épisode, par des causes et

pour un but dont le mystère alla augmentant à mesure que se prolongeaient le drame et son spectacle.

Pour moi, son acteur et son principal assistant, ma Vie s'est déroulée sans que, le plus souvent, je m'en sois rendu compte. Tantôt j'y fus inattentif, tantôt je la trouvai incompréhensible.

Maintenant qu'elle s'achève et que, dans un avenir moins lointain et moins ébloui par les illusions et les espérances, j'en entrevois le terme, je commence à mieux discerner ce qu'elle fut, sinon dans ses raisons d'être, malgré tout ténébreuses, du moins dans la série des faits personnels qui en formèrent la trame. Et je veux tenter d'en faire le récit.

Je me garderai pourtant, dans cette Confession, de m'occuper des faits anecdotiques en lesquels se concrétise inévitablement l'activité trop habituellement puérile d'un homme à une époque où le tragique dans la commune existence a presque disparu. Ce n'est pas là ce qui importe. Mon désir est plus ample, et digne,

peut-être, d'une curiosité plus haute. Il vise à raconter, non pas le détail de ma vie, mais les transformations qu'ont subies en moi (et sans moi, je le pense avec résignation) les grandes et principales idées qui dominent notre Ame et en demeurent, sans interruption, au cours du voyage sur la Terre, les forces directoires toujours sous pression, inspiratrices et nourricières. Je voudrais exposer ce qu'étaient dans mon enfance et mon adolescence, ce que devinrent dans ma maturité, ce que sont au déclin de mes jours, ces catégories cérébrales, qui m'apparaissent plus des Sentiments que des Idées : la Patrie, la Religion, le Droit, la Politique, l'Art, l'Amour, le Libre Arbitre, et, accessoirement, quelques autres.

En résumé, je souhaite faire rapidement l'exploration et l'histoire d'une Ame européenne, d'une âme aryenne, en Belgique, au cours du siècle qui vient de se coucher, majestueux soleil qui ne doit plus reparaître.

En le tentant, j'obéis à des suggestions diverses qui lentement et successivement ger-

mèrent en moi depuis que mes Concitoyens ont cru que ma Vie — ce phénomène auquel ma volonté n'eut qu'une part apparente et qui s'est imposée à ma prétendue liberté comme à l'arbre une croissance infailliblement conforme au modèle invisible contenu dans sa graine — que ma vie méritait d'être signalée par un spécial honneur. N'était-il pas naturel qu'à l'aspect extérieur qu'elle eut pour eux, j'ajoutasse la description de l'aspect intérieur qu'elle eut pour moi?

Et alors qu'il n'y a, apparemment, d'exceptionnel en ma personnalité que la visibilité plus grande donnée par le Hasard à mes actes, et que, vraisemblablement, sous l'influence de la même période historique, d'innombrables âmes contemporaines ont été modelées et se sont transformées au même rythme que la mienne, n'était-il pas naturel aussi que je ne crusse pas inutile de décrire pour elles, moins conscientes peut-être parce qu'elles y auraient moins réfléchi, le mouvant tableau psychique qui s'est déroulé dans ma menta-

lité ? Ne puis-je espérer qu'un éclaircissement et un apaisement salutaires seront ainsi obtenus ?

Non pas que je pense à me faire donneur de conseils ou à me proposer en exemple. Je crois trop à l'immense variété des intellectualités humaines et à la fatalité des directions auxquelles elles sont asservies pour prétendre à un tel rôle. Mais parmi les voies indirectes que l'énigmatique Nature emploie pour réaliser ses plans, peut-être les récits fraternels, entre les hommes, des phénomènes curieux, pittoresques ou bizarres qui se passent en eux, sont-ils un des moyens qu'ingénieuse et sournoise cette grande muette a combinés.

Tel est, dans son sens profond, ce Confiteor pour lequel je me sens mûr maintenant que j'ai touché l'automne des idées, — ce Confiteor où mon être se dédoublant m'a placé comme spectateur et narrateur en face de mes actions, — ce Confiteor par lequel j'essaie de solenniser à mon tour la solennité dont on m'honore : aveu d'événements intimes que

d'ordinaire on garde dans le secret de sa conscience, et avec lesquels le plus souvent on meurt sans les avoir proférés ; comme si l'homme, cet inconnu qui sort des ténèbres pour rentrer dans les ténèbres, se plaisait à conserver en lui, durant son court passage, une part de l'obscurité où plongent et son commencement et sa fin.

Je pressens que le tort principal de ce livre sera que j'y devrai parler constamment de moi. Les hommes eurent toujours un tel sentiment de l'insignifiance de chacun d'eux dans l'universel total, que même quand elle est demeurée latente, cette cause profonde a compromis les sympathies pour toute œuvre où l'auteur a mis en scène sa personnalité, dût cette œuvre viser un but utile de révélation et d'enseignement comme je l'espère pour la mienne. J'en veux néanmoins courir la chance, ne me sentant pas un vaniteux qui se pavane odieusement en public, mais plutôt un pénitent fort humble qui s'agenouille au confessionnal.

La Patrie

Elles se sont débattues en moi à qui aurait la première place, les Puissances aux grandes ailes qui, sans cesse, voltigent autour et au-dessus du combat de notre vie : telles sur les luttes homériques les divinités en qui l'âme grecque, impuissante aux abstractions qui nous sont devenues familières, incarnait les Forces naturelles, permanentes, indestructibles, alors aussi présentes, aussi agissantes qu'aujourd'hui.

Et, peu à peu, l'idée de la Patrie, résumatrice des multiples influences de la race, du milieu géologique, du milieu social, de l'ata-

visme historique, m'apparut en base et ambiance de toute activité positive humaine, et s'imposa comme devant être exprimée avant tout.

Ah! comme elle s'est transformée en moi depuis la conception embryonnaire, et en quelque sorte intra-utérine, de mon enfance, jusqu'à la notion nette, robuste et, je le crois, épurée, actuellement assise, calme, dans mon for.

Mon enfance! Loin, loin, je la considère, et malgré ce si loin je me souviens.

Petit garçon vaguant, vers 1840, dans une vieille maison de Bruxelles, rue des Minimes, encore debout. Écoutant parler mon père, écoutant parler ma mère, jeunes encore, de notre Révolution de 1830, événement récent, heureux, non pas terrible mais extraordinaire, et de la bataille de Waterloo, événement moins récent mais formidable celui-là en son écroulement d'Empire. C'était un mélange confus de sympathies contradictoires, où le plaisir d'être Belges de fraîche

date s'enchevêtrait aux souvenirs pompeux de l'éblouissante domination napoléonienne.

Quand j'essaie de retrouver mes impressions d'alors, je les vois en leurs flottants contours, sous des draperies ornées, par des paroles sans nombre, de broderies rappelant l'inépuisable légende de l'Épopée et de son dénouement sanguinaire et mélancolique. Mon aïeul, établi brodeur passagèrement à Paris, avait couvert d'abeilles d'or le manteau du sacre. De ses deux fils qui y naquirent, l'aîné fut enrégimenté comme mamelouck dans la garde enfantine du Roi de Rome. On m'apprit à lire dans le *Mémorial de Sainte-Hélène* et mon père, grand promeneur, les dimanches de temps clair, me menait, tout petit encore, par la vaste et murmurante forêt de Soignes, au champ de bataille fameux, me racontant, au long du chemin sylvestre, les épisodes émouvants où toujours il faisait pencher du côté de la France la balance de l'héroïsme, où toujours sourdement grondait son hostilité contre l'Angleterre qui, inutile-

ment victorieuse pour le cœur fluctuant des hommes, n'avait pas réussi à attirer vers elle leur amour ou même leur reconnaissance.

Dans ma mentalité à peine naissante, une prédilection se formait, arbitraire, et faussait l'inévitable instinct qui relie tout être au sol et aux traditions dont il est organiquement sorti. Cette prédilection allait à la nation étrangère, à la France, dont le nom sonore retentissait autour de moi au milieu d'un concert d'admirations et de regrets, inconscient du pays où j'étais né et où avaient vécu mes ancêtres, originaires, du côté paternel, de Vance et de Chantemelle aux sources de la Semois sur les dernières déclivités de nos Ardennes ; du côté maternel, de Catzand, village aux maisons basses et coloriées de la Flandre zélandaise, voisin du Zwin aux chiens marins et de la sablonneuse mer du Nord.

Cette tendance s'intensifiait encore par l'atmosphère psychique du Bruxelles de cette époque, aimant la France gauloise par une réaction contre la germanique Hollande dont

on venait de secouer la maladroite et arrogante domination. Bruxelles, alors ville de province ne s'accoutumant qu'avec lenteur à son rôle de nouvelle capitale; limitée par le collier des fossés d'anciens remparts devenus enceinte de l'octroi; presque sans faubourgs; aux rues tranquilles, aux places assoupies où l'herbe croissait entre les pavés; où le Parc était un grand jardin mal entretenu entouré de haies. Un jeune arbre de la Liberté, enfermé dans un lattis vert, poussait grêle à l'endroit que maintenant occupe le chevauchant Godefroid de Bouillon. Les nuits de pleine lune, on n'allumait pas les quinquets des réverbères. Un veilleur d'incendies, au guet dans le clocher de l'église de la Chapelle, sonnait du cor toutes les heures aux quatre points cardinaux pour attester qu'il ne s'était pas endormi, mêlant à mon demi-sommeil des rêves de chasses et de combats.

Le sentiment national ne s'était pas encore affermi. Avec hésitation on employait

ce substantif : la Belgique, et cet adjectif : le Belge. On ne savait pas bien ce que l'on était comme peuple. On ne savait pas non plus si ce peuple durerait.

Enfant je grandissais dans cette vacillance trouble, et mon jeune cœur ne s'alimentait d'aucune idée se rattachant à la Patrie. A peine quand, au flanc de mon père, multipliant mes pas pour les accorder à sa marche, je traversais « la vaste et murmurante forêt de Soignes », une vibration secrète me faisait parfois tendrement frémir, attestant les liens profonds qui me reliaient à cette belle nature familiale ornant le sol où, dans le lointain des âges, ma naissance avait été préparée au laboratoire obscur et profond des générations.

Ce défaut d'adhérence à une nation trop neuve facilita sans doute mon départ lorsque, l'adolescence venue, un coup de jeunesse me jeta dans la vie aventureuse du marin, atavique résonnance peut-être d'antécédences maternelles s'étant agitées dans la Flandre

maritime, de même que mon goût insensiblement devenu si passionné pour les champs et les bois ne fut peut-être que l'écho des sensations de mes ancêtres paternels, presque tous cultivateurs et paysans, bûcheurs et bêcheurs, dans les solitudes sauvages du Luxembourg.

J'avais dix-sept ans quand je connus la Mer. Je partis, en oiseau décagé qui s'échappe, sans aucun regret de ce pays qui ne m'avait pas encore résorbé dans son amour. Mon premier voyage fut aux Etats-Unis. Une maladie me retint longtemps à New-York, et alors, dans mon cœur sans patrie mais où insensiblement montait et devenait fort le besoin instinctif d'en avoir une, de me sentir partie intégrante d'un organisme social se développant à travers le Temps en emportant avec lui les molécules humaines participant à sa vie totale et à ses énergies, un engouement me prit pour cette puissante nation américaine dont on espérait encore qu'elle saurait utiliser son sol nouveau et sa liberté inégalée pour

se détacher des traditions du vieux monde et organiser un idéal rajeuni, noble et grandiose, d'association humaine. Illusion désormais dissipée! l'événement a démontré que l'éloignement, l'exil et la longitude ne suffisent pas à dégager les hommes des fatalités qui régissent l'enchaînement évolutif des races et qu'ils peuvent tout au plus opérer quelques glissements qui n'ont dans l'ensemble que la valeur de simples nuances.

Je pensai à me faire citoyen américain!

Ce nouvel avatar du sentiment patrial qui me travaillait sans que j'en eusse une claire conscience, s'effaça à son tour quand le Hasard, toujours latent, toujours présent, toujours dérouteur, me ramena à la destinée première qu'avait pour moi choisie mon Père : le Barreau. Car il est inquiétant de penser à quel point dérisoire notre liberté a peu de part dans les événements qui forment les grandes étapes de la vie : la naissance et son milieu, le sexe, le choix d'une profession, le mariage, la mort, et combien chaque fois ce

n'est pas nous mais le fortuit des événements qui règle tout et tout décide.

A l'Université de Bruxelles où j'étudiai pour la puérile conquête des diplômes, mes idées sur la place que j'occupais parmi mes semblables prirent rapidement une autre direction.

Je devins humanitaire et cosmopolite!

C'était l'esprit de l'enseignement libéral philosophique de l'époque. La Fraternité universelle était sentimentalement prêchée. On criait : Plus de frontières! comme on criait ingénument, sans se douter de l'affreux et cruel égoïsme de la formule : Laissez faire, Laissez passer! Je crus, avec les autres, que notre espèce était une, que tous les hommes étaient fongibles, que l'uniformité de croyances et de tendances n'était qu'affaire d'éducation et de législation avisée, que la Raison, la déesse, l'idole Raison pouvait tout approprier, et que l'âge d'or, l'âge messianique dépendait des bons syllogismes et d'une logique sévèrement et géométriquement pratiquée.

Et je devins un citoyen du Monde! Je fus un des innombrables Anacharsis Clootz, « représentant du genre humain », qui pullulaient en cet âge à peine écoulé et déjà légendaire, et dont des échantillons attardés circulent encore parmi nous.

C'est avec cette conception d'une naïveté chevaleresque que j'entrai au Barreau vers vingt-cinq ans et que je commençai ma vie de « fonctionnaire social » dans le groupe national belge où le Sort m'avait définitivement enrôlé. Mais peu à peu la pression tantôt dure, tantôt douce, mais toujours insurmontable, des réalités, la vue, aussi, plus pénétrée, du milieu qui m'enserrait, facilitée par des études extra professionnelles qui, sans lassitude, me séduisirent et massèrent ma cérébralité, opérèrent un déplacement dans ces convictions d'apparences si magnanimes.

La Vie, la vie puissante et tenace, se chargea d'une œuvre constante de rectification par laquelle la fragilité des combinaisons purement intellectuelles me fut insensi-

blement attestée. Les élégantes symétries des échafaudages de la Logique purement formelle apparurent dans leur vanité de charpentes branlantes derrière le faste trompeur des toiles de pur décor. Par des coups imprévus et répétés, par des poussées irrésistibles, je fus ramené d'étape en étape aux réalités positives, à l'observation des faits naturels en si violent contraste avec les imaginations des systèmes exclusivement psychiques.

Je compris ce que c'est que « le travail malsain de l'homme de cabinet ». Elle me fut révélée, l'horreur de l'abondante Nature pour les uniformisations sectaires et intransigeantes des doctrines d'un bloc frénétiquement éprises du besoin d'imposer au monde entier leur intolérance. Je vis l'inépuisable et merveilleuse diversité des phénomènes. Je sentis la force qui entre en nous quand un accord s'établit entre les inévitables spécialités d'un être et l'ambiance d'où cet être a surgi et dans laquelle il se meut et agit.

Alors (ce fut vers la quarantaine) une affectuosité commença à bourgeonner pour le milieu où baignait ma vie, en même temps que naissait et grandissait la répugnance pour ces œuvres de raisonnements à vide auxquelles j'avais longtemps demandé le secret des choses et la direction de mes actes. Chaque jour je me sentis mieux vivre en cherchant des points d'appui dans les réalités en mouvement autour de moi et dans les conseils muets des instincts que je sentais en moi. Précédemment je soumettais tout cela au contrôle pédantesque et amoindrissant « de ma raison » crue, la pauvre petite mécanique, un instrument infaillible, et je me sentais dans une perpétuelle contrainte, sous un régime de convenu et d'artificiel auquel résistait avec entêtement la Réalité. Maintenant une harmonie, simple et bienfaisante, s'inaugurait entre les mille éléments dont l'assemblage me constituait et la terre sur laquelle je vivais, et les hommes avec qui je menais, laborieuse ou paisible,

joyeuse ou morose, la même vie sociale, imprégnée des mêmes souvenirs, illuminée des mêmes espoirs, attristée des mêmes craintes ou des mêmes traverses, s'agitant dans les mêmes luttes!

Je commençai à aimer mon Pays! Je voulus en être, intimement.

Tant de conceptions étroites et ridiculement chauvines ont discrédité les mots Patrie et Patriotisme, qu'il importe de préciser le sens qu'ils prirent alors dans mon âme et qu'ils y ont encore en une efflorescence que je crois définitive.

Cela ne s'accompagnait d'aucune idée glorioleuse, d'aucune hiérarchie vaniteuse entre les peuples, d'aucune tendance à la haine, au mépris, au dédain des nationalités étrangères, d'aucune folie de domination ou de prépondérance, d'aucun orgueil. Ce n'était pas même, comme émotion dominante, l'affection sentimentale, souvent célébrée, pour le milieu où j'étais né, pour les touchants souvenirs d'enfance, pour les lieux imprégnés

du parfum des premières amours, des premières joies, des premières douleurs. Une alchimie plus profonde et plus pénétrante avait travaillé mon intimité. Je m'étais rendu compte qu'ainsi qu'une plante faite au sol, au climat, à la latitude, je ne pouvais complètement pousser et fleurir, sentir circuler une sève riche et vigoureuse soit dans mon corps, soit dans mon cerveau, qu'en m'attachant obstinément à ce pays qui m'enveloppait et à sa colonie humaine fraternelle, à ses mœurs, à ses traditions, à ses tendances historiques sortant de son passé et gonflées de son avenir; qu'il ne s'agissait pas de rechercher ce qui était théoriquement le mieux, ni d'établir un schéma réglementaire applicable à une humanité idéale, mais de s'abandonner à la bienfaisante équation d'un être avec son milieu naturel. Je compris que de là viennent la force et la santé matérielle et morale. Je compris que, dans l'obscurité des règles applicables à nos actions, c'était le principal sinon l'unique devoir. Je compris que là résidait le

seul vrai Patriotisme, le seul excusable; le seul salutaire et élevé sentiment de la Patrie s'enchâssant avec sa spécialité de pierre précieuse, sans lui nuire, l'harmonisant au contraire, dans le fort amour plus large mais plus vague de l'Humanité.

Car, en ces temps de merveilleuses et sans cesse augmentantes communications par terre et par mer entre tous les peuples et tous les recoins de notre globe, de telle sorte qu'on peut dire qu'il n'y a plus de bout du monde; en ces temps où quelques vastes idées internationalisent la pensée sans pourtant anéantir la forte et séduisante mosaïque des diversités ethniques et du parterre admirablement changeant des nations, certes il faut que la notion de la Patrie n'obnubile pas celle de l'Humanité.

J'ai beaucoup voyagé. Non seulement parmi les peuples européo-américains, de même race que la mienne, mais parmi les peuples de deux races différentes, les Sémites et les Nègres. J'ai non seulement pu comparer

ce que la Nature d'une part, l'Histoire d'autre part, ont mis de diversités, les unes foncières et irréductibles, les autres contingentes et modifiables, entre les groupes qui habitent la Terre. J'ai éprouvé, au cours de ces pérégrinations, des admirations ou des répugnances, des enthousiasmes ou des animadversions. J'ai médité sur l'élargissement que l'originalité personnelle reçoit de la fréquentation (pourvu qu'elle reste passagère) des esprits étrangers et de la contemplation des horizons qui ne sont pas les horizons familiers. Mais, en quelque endroit que m'aient conduit les hasards de mes impulsions vagabondes, toujours, depuis ma maturité, au fond de moi-même, j'ai clairement ressenti la différence entre l'influence vitale, sur l'homme que je suis, d'un pays étranger et la chaude et intime influence vitale de la Patrie, faite de mille éléments, insaisissables certes, efficaces néanmoins comme les dosages homéopathiques.

Ce besoin de m'assimiler plus étroitement au milieu autochtone, d'embrasser plus

fortement et plus voluptueusement cette réalité natale, m'induisit à une étude tardive, passionnée parfois jusqu'à la manie, de la langue flamande. Il me semblait que, sans elle, la moitié de la Patrie demeurait pour moi indistincte derrière une gaze. Mon désir d'accouplement avec elle ne s'accomplissait pas avec la plénitude des parfaites jouissances. Je me souvenais qu'au foyer domestique, ma mère, fille de la Flandre, la poétisait de sa douceur résignée ; je me souvenais des mots germaniques qu'irrésistiblement elle mêlait au français, caressants et pittoresques, meilleure expression de son âme demeurée instinctivement fidèle à ses origines; je me souvenais du bonheur confus qu'elle avait à nous lire les naïves ou tendres histoires d'Henri Conscience. Et je découvrais maintenant pourquoi cet humble hommage rendu à son idiome natal m'émouvait parfois jusqu'aux pleurs. Elle aussi obéissait, sans en discerner l'ampleur, la fécondité et les causes, à cet instinct de la Patrie qui peut

dormir en nous, se dénaturer, sortir de ses voies, aller à des applications systématiques et mesquines, mais non disparaître sans laisser une triste mutilation.

Elles me revenaient ainsi, désormais claires et expliquées, les sensations d'enfance qui vibraient en moi quand je traversais autrefois « la vaste et murmurante forêt de Soignes ». La Belgique entière, en ses adorablement variés paysages, renouvelait, les magnifiant, ces émotions premières et je m'extasiais à la facilité avec laquelle elles s'éveillaient depuis que je les ramenais à la source profonde du sentiment patrial et à l'influence exaltante et invigorante qu'il exerce sur un cœur qui s'y livre avec piété et confiance.

Partout j'apercevais des beautés longtemps inaperçues. J'assistais à ce miracle, d'ordinaire si rare, que ce qui m'environnait devenait visible pour moi. Car combien parmi les hommes, vivent et meurent sans avoir jamais connu ni leur pays, ni leur ville, ni leur maison, ni leur âme ! La Flandre unie et

fertile, la Campine aux étalements arides où s'impose si puissamment aux regards la mouvance du ciel, le Brabant mamelonné et riche en verdure, les Ardennes rocheuses et forestières, les tragiques paysages industriels de Liége et du Hainaut, la mer du Nord et ses dunes vaporeuses, l'Escaut presque sans rives, énorme et rampant, la Meuse encaissée et limpide, — ce prodigieux échantillonnage de pittoresque concentré sur un si étroit territoire! Les villes aussi, si proches les unes des autres qu'elles semblent se coudoyer et chercher à se souder; leurs vestiges architecturaux splendides. La mémoire enfin des événements pathétiques qui, partout sur ce sol choisi par l'Histoire pour d'innombrables drames, ont laissé des traces invisibles en le peuplant de fantômes, — cet ensemble où le passé fourmillant s'enchevêtre à un présent séducteur, m'unirent enfin au Pays par des fibres et des attaches aussi multiples et aussi tenaces que celles du lierre à une antique et solide muraille.

Pour moi qui, sous les tropiques, avait connu l'ennui des climats uniformes au charme faussement célébré par des voyageurs complaisants, nos quatre saisons apparurent dans la beauté de leurs changeants décors, de leurs esthétiques transformations où le vulgaire ne voit qu'une question d'inconfortabilité; les pluies, les neiges, le froid, si habituellement blasphémés et qu'étourdiment on voudrait troquer contre un impossible et fastidieux « Printemps perpétuel », redevinrent ce qu'ils sont en vérité : des éléments d'harmonie dans le concert séducteur des phénomènes et des météores de la zône du monde où les catastrophes géologiques ont fixé mon doux Pays.

Et les Hommes ! Eux aussi, malgré les inévitables tares, malgré les défauts et les vices, malgré les dissentiments et les querelles, les méchancetés et les injustices auxquels, jusqu'ici, n'a échappé aucune agglomération humaine, m'apparurent sinon comme les meilleurs, du moins comme les mieux

appropriés aux contacts de ma vie, à ses creux et à ses reliefs. J'en avais vu tant d'autres avec lesquels toujours cette impression m'était restée : qu'ils étaient des étrangers, que certaines assimilations ne se formaient pas, que des rattachements manquaient ! Ces inadhérences je les avais senties même quand un charme extérieur d'amabilité avait enveloppé de sa grâce les relations passagères. Inévitablement au retour j'avais éprouvé un élargissement de respiration, sensation du poisson quelques instants arraché aux eaux coutumières et qu'on rejette au vivier.

C'était un total de facteurs, les uns puissants, les autres ténus et subtils, d'une horlogerie si merveilleusement compliquée qu'elle en était, en maintes parties, inanalysable, formant une entité englobant le passé, le présent, l'avenir, le sol, le climat, l'atmosphère, la vie physique, la vie morale, les corps et les esprits, les infiniment grands et les infiniment petits, qu'en 1897, dans une étude publiée à Paris par la *Revue Encyclo-*

pédique, je concentrai en ce cri qui, alors, sembla à plusieurs ridicule, mais qui, depuis, pour sa vérité sans doute, devint familier et désormais est admis : l'Ame Belge !

L'âme d'un peuple ! L'âme d'un petit peuple ! grande, peut être, comme petite peut être l'âme d'un grand peuple ! La recherche, la découverte de cette chose essentiellement fluide, fuyante, cachée aux mystérieuses cavernes des psychologies nationales, des psychologies humaines; de cette chose cosmique lentement façonnée au cours des temps par les influences historiques, sortie de la race, malaxée par les événements, travaillée par les météorologies du climat et par les géologies, par les afflux et les violences des conquêtes, par la mimique des imitations, par les gestes impérieux des Illustres ! Cette chose, opiniâtre en ses foncières directions, aboutissant peu à peu à une intégration de qualités et de défauts indestructibles, se concentrant en une immuable source, inépuisable alors, de pensées, de sentiments, d'ef-

forts et d'œuvres; se manifestant en un « Caractère » désormais visible, réservoir d'originalité et de puissance pour qui en a le bienveillant orgueil et en suit humblement les impulsions; cause aussi parfois d'hostilité et de sarcasme pour l'étranger qui, pris lui-même dans le lacis et l'enchevêtrement d'une autre âme nationale, ne comprend pas toujours la beauté et la fécondité salutaire de ces diversités et de ces oppositions.

Elle se révélait, elle se manifestait enfin à moi, comme une apparition touchante et grandiose, nette et ferme en son dessin, puissante en son coloris, cette âme belge, longtemps obscure, niée, bafouée, moquée et méprisée, moins peut-être par l'étranger que par le Belge lui-même, non pas en la généralité des citoyens de cette patrie étroite comme la Grèce, mais par les superficiels et les souffrants qui ne savent s'accommoder des inévitables torts locaux, ou des déceptions commandées par leur insuffisance. Car au moment où, d'une plume tremblante d'émo-

tion, je fais cette profession d'une foi retrouvée il y a vingt-cinq ans, qu'ont affermie, depuis, tant d'années de vie turbulente sur cette terre que mes pieds foulèrent dans tous les sens, parmi ces hommes dont j'ai ressenti les caresses et les coups, avec tristesse je me remémore les expatriations de plusieurs, leur retraite mécontente en d'autres pays, le détachement étourdi et presque toujours stérilisant, de leurs liens traditionnels, leurs injustices de paroles et d'actes, pour ce pays, cher et singulier, qu'une si étrange destinée a maintenu à travers les siècles, malgré d'ininterrompues submersions et une série unique de ravageurs orages.

Et vraiment, la raison principale qui m'apparut souvent pour croire à la spécialité de cette âme, dont l'essence lentement se précise aux regards des clairvoyants et des obstinés, c'est ce phénomène de persistance qui, depuis les plus profonds lointains historiques, s'affirme sur ce territoire spécial, sur ce triangle géographique, carrefour

entre trois nations typiques parmi toutes : la France, l'Allemagne, l'Angleterre. Un groupe humain presque insignifiant, se maintenant quand même sur un territoire sans apparente importance, sans aucun bourrelet protecteur de frontières naturelles, formant centre et point de choc des peuples courant au-devant les uns des autres pour les batailles, les invasions, le commerce, les luttes de religions, pour tous les conflits — et pour tous les accords, — de la matière et de la pensée. Et, par un prodige inouï, ce ne fut pas assez de trois nations contiguës, pour y mêler et leurs mains et leurs cerveaux : du midi de l'Europe, au travers des espaces, des intermédiaires et des obstacles, une quatrième, alors aussi grande et aussi différente, l'Espagne, vint à son tour déferler sur ces provinces, comme si vraiment il eût fallu que tous les vents ethniques y soufflassent et y répandissent les poussières, les germes, les moissons et les calamités dont ils sont chargés. Auparavant, Rome et César n'y avaient-ils

pas apporté l'Italie et la civilisation latine ?

Carrefour, oui ! Arène d'aboutissements pour le rendez-vous des peuples, oui ! Une attirance fatale pour le passage des voyageurs, des envahisseurs, des batailleurs, des penseurs. Quelque chose comme ces cols de montagne imposant l'itinéraire aux piétons isolés et aux multitudes, aux marchands et aux armées, aux oiseaux migrateurs et aux troupeaux.

Quand, le front penché sur un atlas, je regardais par où se délinéent les voies et les grands courants de déplacement et d'invasion, cette Belgique s'inclinant vers la mer en une déclivité douce de soixante-dix lieues, commençant à l'Ardenne dont les cimes se dressent à sept cents mètres, pour s'achever au niveau de la mer dans l'ourlet d'or pâle des dunes côtières, se déroulant en un large tapis de paysages paisibles, au milieu desquels s'ouvre l'estuaire hospitalier d'un grand fleuve accueillant, cette Belgique se révélait à moi comme la route indiquée

en Europe, par la Nature elle-même, à ceux que la Destinée poussait venant de l'ouest, de l'est ou du nord. LE CHEMIN DES NATIONS!

Dans mon esprit désormais orienté vers ces méditations, s'opérait une incessante polarisation de faits, de renseignements, de circonstances, confirmatifs de ces vues, alimentant incessamment la conviction qui s'était formée et qui, apparemment, n'était pas autre chose que la germination enfin libre de mes tendances natives. Ils se révélèrent dans leur santé morale et la beauté énergique de leur sentiment, les êtres innombrables qui, depuis les origines de l'Histoire, ont aimé leur Patrie sans même scruter les raisons profondes de cet amour.

La Belgique! carrefour et chemin des Nations! Durant des siècles y avaient afflué des parcours dans les deux sens. Durant des siècles le résidu d'idées, de mœurs, de sentiments, d'agitations, de ces multitudes errantes et bruyantes, passionnées par les grands événements dont elles étaient les acteurs,

y était tombé fertilisateur. Un mélange constant des intellectualités et des corps ! Des langues diverses entremêlant les mots pour une interpénétration plus viscérale des pensées. Sur cette Terre, souple aux germinations, étonnamment maternelle et féconde, enveloppée dans la beauté d'un climat changeant, réalisant en une gamme heureuse une si large harmonie de ce que la Nature peut donner de nuances riantes ou sévères, joyeuses ou mélancoliques, moyenne rare des charmes et des ennuis que dispensent les climats caressants ou cruels, — sur cette Terre prédestinée dont il me suffisait de voir la représentation dans les peintures de l'école flamande pour en comprendre l'infinie et secrète séduction, — sur cette terre, par une attraction singulière, s'était développée une population plus dense que celle de toute autre contrée du monde ! Cela ne m'attestait-il point, par l'engouement de l'habitat, ses conditions privilégiées de paysage, de souvenirs et de bien-être ?

Les hasards de l'Histoire, ces prétendus hasards qui ne sont apparemment que la réalisation logique des facteurs du plan universel que notre infirmité n'aperçoit pas, en quelques circonstances fameuses n'avaient-ils pas typé et consacré le Destin de ce nœud humain en lequel s'incarnait, à mes yeux enfin ouverts, ma vivace petite patrie? Au milieu des inondations étrangères qui semblaient devoir en détruire à jamais l'indépendance et ne la laisser qu'à l'état d'alluvion grossissant les territoires des empires voisins, deux fois n'avait-on pu croire que c'en était fini de cette existence propre, étonnamment opiniâtre. La France, à Courtrai, à la bataille des Éperons d'Or, poussée par la forte main de Philippe-le-Bel, s'avançant armée de toute sa puissance pour traiter la Flandre comme le furent à d'autres époques la Bretagne, l'Aquitaine, la Provence, la Bourgogne, pour l'englober et la transformer en province française, — la France vaincue par miracle, le dessein royal

anéanti pour jamais! L'Allemagne, à Woeringen, essayant un égal coup de force au profit de l'Empire germanique, elle aussi vaincue, et le dessein impérial anéanti pour jamais !

Avant et depuis ces deux événements mémorables, d'une contemporanéité fatidique, à quinze ans de distance l'un de l'autre, que de tentatives de résorption! Que de fois le Français, l'Anglais, l'Allemand, l'Espagnol, l'Autrichien, avaient pu croire que l'on était venu à bout de cette poignée de terre et de cette poignée d'habitants! Que de fois on avait pu crier : *Finis Belgicæ!* Et pourtant, comme un rocher couvert par la marée montante, et que le reflux laisse découvert, la Belgique chaque fois était reparue plus vivante et plus vibrante. Avec un acharnement magique, sans cesse elle avait poussé de nouveaux jets, pareille à la souche d'un chêne scié à ras du sol et qui ne sait pas mourir. Chaque catastrophe avait été pour elle l'occa-

sion d'une résurrection plus brillante. La place de l'Hôtel de ville de Bruxelles, en sa superbe architecture, symbolisait pour moi cette destinée tragique et miraculeuse. Bombardée par Villeroy, elle avait été instantanément rebâtie, plus artistiquement opulente, et la maison du Phénix, dressant son pignon orfévré, surmonté du mythologique oiseau d'or prenant son envol du milieu des flammes : *Insignior resurgo!* le clamait à mon désir et à ma foi grandissante.

Par son évolution à travers les âges, d'une logique et d'un entêtement historiques auxquels nul autre phénomène ethnique ne pouvait être comparé, la Belgique s'affirmait donc à mon cœur avide de trouver le secret de sa permanence, en nécessité mystérieuse que rien n'avait pu détruire et qui, sans doute, malgré les pronostics sinistres, cent fois prononcés, invariablement déjoués, était douée d'une durée indestructible.

Je me pris à y croire comme à un dogme! La multiplicité des faits qui meublent son

singulier passé, la convergence stupéfiante de leurs effets, la contradiction invariable entre ce qu'ils annoncèrent et ce qu'ils produisirent, le démenti perpétuel donné par le résultat aux prévisions, s'imposèrent avec un péremptoire de solution qui brisa les résistances du doute.

Et je sentis aussi qu'alors même que cette série d'épreuves et de preuves devrait prendre fin, qu'alors même qu'un avenir, moins bienveillant, devrait stériliser cette projection de chances heureuses issant toutes de mauvaises fortunes, il y avait dans cette croyance en la pérennité d'une nation minuscule une telle allégresse, une telle source d'entrain et de vaillance pour l'effort, pour l'action et pour la vie, que l'exaltant mirage était à maintenir quand même aux confins de mon horizon.

Ce tournoiement de réflexions a édifié en moi le sentiment de la Patrie, ce « Féalisme » fort et touchant. Je voudrais que le rapide récit que j'en trace fût une propagande

pour ceux qui sont mûrs pour les mêmes émotions ; qu'il fût aussi mon excuse auprès de ceux qui se refusent à croire qu'être de son Pays est une force et un devoir.

L'Ame belge, multiple par les facteurs qui l'ont engendrée et influencée, me semble désormais unique en son essence, procédant de l'âme germaine et de l'âme latine, ces deux variétés les plus saillantes de la race aryenne, « essentiellement progressive, indéfiniment éducable, inépuisablement inventive, irrésistiblement colonisatrice », d'une si magnifique irradiation dans les nations européo-américaines ; cette race aryenne à laquelle la primauté du Monde semble dévolue. Elle m'apparaît teintée de l'une et de l'autre couleur, comme les bandes intermédiaires, harmonieusement dégradées qui séparent les grands tons primitifs violents de l'arc-en-ciel.

Les langues qui se partagent presque exactement la nation m'apparurent une expression simplement superficielle de dua-

lisme si on pénètre l'intimité des caractères, des aspirations et des tendances. Si les deux idiomes se séparent nettement, les pensées, les instincts et les cœurs ne participent-ils pas d'une communauté de nature qui en forme le fond véritable et qui est le résidu précieux et immuable d'une communauté historique bi-millénaire? L'étranger le discerne mieux que nous. L'Allemand, en Belgique, se croit déjà dans un vague midi, le Français croit que le nord s'y inaugure. L'amalgame des psychologies s'intensifie sous la diversité des sonorités verbales. Leur dualité, en ouvrant des issues et des portes d'arrivée, ici pour la civilisation française, là pour la civilisation allemande, et leurs productions intarissables, n'est-elle pas un inappréciable avantage et le facteur le plus énergique de la formation et de la solidification du caractère national? N'est-ce point une réalisation anticipée de la fusion intellectuelle et morale des nations de même race dans un avenir plus fraternel ; loin d'apparaître

en cause de désunion, elle devrait être prise en admirable et prophétique exemple et signalée comme un honneur.

L'Ame belge ! Notre Ame ! A l'heure actuelle, je la vois si clairement, je la comprends si fervemment ! Pendant ces dernières années nocturnes de ma vie déclinante, elle me hante avec l'éclat d'une étoile. L'Ame belge ! Difficile analyse dont la place est marquée dans cette science récente, la Psychologie des Peuples, succédanée de la psychologie des foules, sa sœur à peine plus âgée !

Ah ! n'écoutez pas ceux qui, professoralement ou niaisement, proclament qu'elle n'est façonnée que d'imitations ou de rêves, chimère et quintessence de chimères ! Sa vraie nature, sa vraie beauté, son originalité à forte saveur, ne se dégagent que par le reploiement sur elle-même, quand elle n'a d'autre souci que d'entrer en possession de son essence et qu'elle se garde de l'horreur et de l'abomination des contrefaçons étran-

gères. N'écoutez pas ceux qui la calomnient en généralisant, pour lui faire tort, quelques individuelles et négligeables misères. Je voudrais que vous la vissiez comme je la vois, et comme je l'aime, comme elle me plaît, comme elle s'apparie à ma nature, en l'intime mixture où la clarté linéaire française est estompée par la sentimentalité vague allemande, où l'élégance latine se fortifie au contact de la rusticité germaine, où la finesse s'alourdit d'abondance, où la bonhomie s'achève en malice un peu grosse, où la vaillance dédaigne les empanachements, où les dehors sont sans raffinement, tandis que le dedans recèle des aptitudes subtiles à saisir, à ressentir, à exprimer les nuances du coloris et de la pensée. Tâchez, tâchez de la voir! Notre amour du sol natal, notre confiance dans l'avenir patrial, le désir et l'espoir d'être compris en nos efforts et en nos œuvres, requièrent de vous cette équité et cette piété filiale. Tâchez, comme moi, de la voir, tâchez de la voir! Un homme est-il complet quand il

n'a pas une conscience nationale? Conçoit-on une feuille qui ne serait d'aucun arbre; une plume qui ne serait d'aucun oiseau?

Que cette ébauche de mon insuffisant pinceau y aide les cœurs de bonne volonté, les cœurs vraiment fraternels, les cœurs gonflés de cette saine humanité qui n'abolit pas, dans le gouffre d'un internationalisme sectaire, la grâce d'une nation à qui il faut apprendre combien vaut la résolution de demeurer ce que l'ont faite la Nature et l'Histoire.

Telles les pensées dont, depuis longtemps, j'entends et j'écoute la rumeur. Telles les pensées auxquelles j'obéis et qui contribuèrent à donner à une part de ma vie cette tenue et cette allure qu'aujourd'hui mes concitoyens trouvent dignes d'un hommage.

Et pourtant que m'est-il arrivé? Apparemment pas autre chose qu'à des milliers de mes contemporains, chez nous et ailleurs. Car en ce XIXe siècle, torrent dont je ne fus qu'un flot, ciel agité où je ne fus qu'un

léger nuage, le réveil des nationalités, simple résonnance du réveil des originalités dans les langues, dans les arts, dans les caractères, s'est manifesté en phénomène psychique intense pour la race Européo-Américaine, dont on rêvait l'uniformisation, engendrant la monotonie d'une civilisation unique dans les nuances alors qu'elle ne l'est et ne doit l'être que dans sa masse profonde.

Je ne décide pas si ces pensées sont vraies, si elles sont belles, si elles sont bonnes. ou si elles ne sont que les produits maladifs d'une infirmité sentimentale. Je me suis déshabitué d'essayer sur mes actions des jaugeages moraux et esthétiques, tant, en ces matières, les mesures humaines me semblent fragiles et sans étalon par lequel on puisse les contrôler avec certitude. Il me suffit que le phénomène que j'ai tenté de décrire se soit passé en moi dans le détail de ses incessantes et changeantes concrétisations partielles et dans son unité finale. Qu'importe que des esprits qui se croient plus vastes

et plus libres puissent dire que je suis asservi au « préjugé national », antique légende, penchant mensonger séculaire! Il ne s'agit pas, dans cette confession, de savoir ce qui devrait être en moi, mais ce qui y fut et ce qui y subsiste. Je narre humblement et sincèrement des faits, je n'érige pas des doctrines, je n'inaugure pas des controverses. Je ne discute pas, je raconte, sans espérer ne pas subir les illusions du conteur. Je n'ai qu'une prétention : que mes paroles *couvrent* exactement l'état actuel de ma conscience.

Quand, dans l'asile obscur et le silence de ma contemplation, je récapitule ma vie, je discerne clairement combien à chaque stade des variations du sentiment de la Patrie, mon activité fut influencée par la conception que je m'en formais. C'était, durant chaque période, comme le faisceau d'un projecteur dardant sa lumière à coloration spéciale sur le champ limité de mes agitations d'alors. Le phare est maintenant fixé et, de son éclat serein, éclaire mon existence, — et peut-être

l'embellit pour ceux dont elle attire les regards et pour le temps qui lui reste à couler.

Difficile, et souvent puérile, serait l'énumération de toutes les conjonctures où le sentiment de la Patrie, tel que je viens de l'exposer, l'abandon confiant aux suggestions de l'accord entre une âme et le fécondant milieu qui l'a produite, ont décidé de mes résolutions. Il en est qui se présenteront naturellement dans la suite de ce Livre, par l'inévitable entremêlement des grandes forces directoires dont je veux décrire le jeu dans ma personnalité. Ainsi s'illustrera ce que j'ai dit jusqu'ici, et ceux pour qui j'écris comprendront mieux l'évolution dont mon âme soumise fut le champ d'expérience.

La Religion

7

Alors que je n'aperçois dans ma petite enfance rien qui se rapporte à l'idée de la Patrie, si puissamment épanouie plus tard, que de menues choses, au contraire, touchant l'idée Religieuse !

Quand je scrute et que je me consulte avec l'expérience d'une longue vie agitée et laborieuse, avec l'incertitude aussi qui affecte des fouilles à ce point lointaines, il me semble que c'était moins l'Instinct qui avait suscité en moi cette inclination, que la suggestion domestique de la tranquille et pieuse demeure où l'on m'élevait.

J'ai, à mon tour, fondé une famille et vu croître des âmes enfantines. Je n'ai rien fait pour y introduire artificiellement le sentiment religieux, curieux de voir s'il germerait de lui-même comme l'herbe des champs ; observant à l'égard de ces jeunes êtres (dogmatique manie si conforme à l'époque) la « liberté de conscience » ; attendant l'événement et ne le provoquant pas. Je n'ai rien vu surgir, alors pourtant que d'autres instincts, celui, par exemple, de l'appropriation exclusive, se manifestait dès les premières heures lucides, avec violence souvent, pour les jouets, pour les aliments. L'homme, s'il ne naît pas avec l'immédiat besoin religieux, naîtrait-il avec l'instinct propriétaire ? Ou bien n'est-ce que la lutte pour la vie en ses premiers embryonnaires mouvements de prévoyance et de défense, automatiques et confus ?

La maison paternelle (mieux en ceci vaudrait, peut-être, dire : la maison « maternelle ») était religieuse, oui. Ingénument, par une sorte de force acquise dérivant du

prodigieux passé catholique du pays imprégné des odeurs du Christianisme comme les parois d'un reliquaire où longtemps fut enfermé un parfum subtil et tenace.

Ma mère, la Flamande, au cœur très noble et très simple, mettait en ses convictions pieuses tous les rêves et tous les espoirs pour lesquels une intelligence élevée, quand elle est étrangère aux cogitations supérieures, cherche des satisfactions au delà du connaissable terrestre. C'était sa métaphysique de naïve, ignorant les philosophies stérilement explicatives du mondial mystère. Elle observait avec confiance les rites catholiques accompagnateurs des actions quotidiennes, les dorant d'une poésie populaire et douce, et, avec une servilité tendre, les enseignait à ses six jeunes enfants, mi-partie filles, les aînées, et mi-partie garçons.

On disait chez nous, dévotement et d'un cœur exalté, les prières du matin et du soir; les courtes oraisons avant et après les repas : le bénédicité et les grâces, produits

résiduaires des âges où manger était une chance heureuse méritant qu'on en remerciât les dieux. Aucun de nous ne s'endormait sans avoir senti les doigts caressants de la suave génitrice tracer sur son front le signe de la Croix, insinuant dans nos cerveaux naissants l'exquise paix du sommeil innocent protégé par les séraphins. Les dimanches, les fêtes, la famille entière franchissait la rue, en vêtements choisis, pour entendre la grand'messe et son orgue et ses chants, dans l'église des Minimes, en face, où cinq de nous avaient été baptisés; son curé, à l'allure monastique et grave, dont ma Mère parlait comme d'un évêque, nous était en vénération spéciale. Le vendredi et le samedi on faisait régulièrement maigre et durant les six semaines du carême, le mercredi y était ajouté. Au jour de la Passion du Christ, toute la maison semblait participer à la douleur chrétienne, et le jour de Pâques, à sa joie triomphante. Des branchettes de buis bénit ornaient humblement les bénitiers au-dessus de nos couchettes. La

règle morale dominante de notre conduite était la crainte de faire pleurer notre ange gardien que nous croyions toujours présent à nos côtés, ses grandes ailes reployées sur une longue robe blanche, et d'affliger « le petit Jésus », notre divin compagnon invisible que nous pressentions voltigeant autour de nous ou reposant au paradis sur les genoux de la Vierge, dans le ciel voisin, tantôt gris, tantôt d'azur, plafonnant la ville paisible.

Et tout cela n'était point particulier à notre seul intérieur. C'était, il y a soixante années, une allure générale du Pays, patriarcal encore et qu'il faut juger avec les cerveaux d'alors et le mobilier des cerveaux d'alors, en se gardant de la fâcheuse erreur et du malentendu énorme, déplorablement constants, d'apprécier une époque et d'en qualifier les événements et les actes avec la cérébralité transformée d'une autre époque.

Mon Père avait, il est vrai, selon l'usage de ce temps, dans la « bibliotière » à panneaux vitrés de son cabinet de travail, les œuvres

complètes de Voltaire et de Rousseau aux multiples volumes, — personnages dogmatiquement tenus pour centraux dans l'empire des idées, n'agissant plus aujourd'hui que souterrainement, ayant inculqué à l'humanité européenne, celui-là, la manie de la destruction par l'ironie, celui-ci, la manie de la destruction par le sophisme raisonneur et de la reconstruction par le même sophisme. Il était membre d'une loge maçonnique qui avait ses « tenues » rue des Sablons, dans un grand local mystérieux sans fenêtres, depuis démoli. La Mère, en cachette, et non sans un effroi triste, nous montrait parfois ses insignes brodés, triangles, truelles, équerres, or, vert, rouge, sur satin blanc. Il devint aussi professeur de Droit à l'Université Libre, fondée vers cette époque à Bruxelles pour contrebalancer l'enseignement clérical de l'Université de Louvain. En 1843, les loges le désignèrent avec Louis Defré, comme acolytes de Théodore Verhaegen, pour aller à Paris (en diligence et il fallait

trente-six heures) porter à Eugène Sue, dont le roman anti-jésuite *Le Juif Errant*, en cours de publication, avait en Belgique un retentissement formidable, une plume d'or et une médaille aux inscriptions et aux emblèmes bizarres dont un spécimen en bronze est encore chez moi dans la cassette aux souvenirs. Mais tout cela n'empêchait, qu'avec beaucoup des libéraux d'alors, il ne se confessât et ne communiât « à tout le moins une fois l'an » et ne sanctifiât le dimanche en assistant au service divin, aux côtés de sa compagne et dominant son escadrille d'enfants.

Rien, ou presque rien, de la vaste et indocile indépendance religieuse d'aujourd'hui dégénérant si souvent en âpre intolérance, ne se révélait dans les mœurs à peine frondeuses de ces jours, si lointains et si proches car le temps, cette énigme, a de ces contradictions qui, étrangement, raccourcissent ou allongent son étoffe, la durée.

Aussi, de l'assentiment du chef de

famille, conformément à l'universel usage, le Catéchisme nous fut enseigné, et nos premières communions s'accomplirent dans la piété ingénue et cérémonieuse des croyants, après une période d'exercices de dévotion et d'espérance que chaque matin on solennisait en nous disant : Le grand jour approche! Quand mon tour arriva, une chapelle fut érigée dans ma chambrette ; le soir, j'y allumais de petits cierges à odeur pénétrante, et devant l'autel minuscule drapé de rideaux blancs, je m'agenouillais, je priais, je chantais, ému, confiant et recueilli.

Subissant parfois les relents religieux venant de ses ancêtres, mon Père oubliait sa franc-maçonnerie et aimait à nous raconter qu'au XVII[e] siècle, Piccolomini avait tenu sur les fonts baptismaux à Vance, dans le Luxembourg, un des enfants d'Henri Picard, son aïeul à six générations antérieures, maïeur du village, resté seul avec sa femme en couches et le curé à l'arrivée des troupes espagnoles qui avaient fait fuir tous

les habitants. — Daignez me donner un de vos soldats pour être parrain de mon enfant, avait-il dit au général ; il n'y a ici plus personne. — Ce sera moi-même, répondit celui-ci. – Et il fit comme il avait dit.

Ainsi s'étaient formées mes croyances constamment arrosées des eaux vives que versaient sur elles les êtres qui m'environnaient.

Ces sentiments persistèrent durant mes années de mer. J'avais emporté une Imitation de Jésus-Christ que j'ouvrais invariablement quand, mon quart achevé, je m'étendais tout habillé, et souvent tout mouillé, dans mon cadre mouvant sous l'action du roulis et du tangage. La solitude marine, si longuement prolongée sur les voiliers que n'avaient pas encore raréfiés les steamers, la petitesse du monde où j'étais relégué réduit au pont du navire et à un équipage d'une vingtaine d'hommes, entretinrent sans doute mon vague mysticisme. Jamais je ne m'embarquai sans ce que je considérais comme une purifi-

cation morale, une ablution virginisant mon âme : la Confession ; — détail dont l'aveu pourrait apparaître puéril s'il ne devait mettre, par contraste, un accent plus sonore dans le récit des transformations qui suivirent. A l'hôpital de Staten-Island, près de New-York, où je fus transporté atteint du typhus, je lus et relus avec une piété tendre les quatre Évangiles du Nouveau Testament, imprimé en une petite édition anglaise, qu'un infirmier, dès ma convalescence, avait déposé sur mon lit.

Mais lorsqu'eut pris fin l'intermède de ces années nautiques et que je fus mêlé au monde estudiantin, sans parti pris et sans effort, sans qu'il me souvienne d'aucune action précise de ma volonté, par le seul effet de l'ambiance ou d'une évolution intérieure venue à terme, comme une eau qui se retire, comme un brouillard qui s'évapore, ma croyance chrétienne s'évanouit. Encore maintenant, le phénomène m'étonne par la promptitude de sa réalisation et l'insaisis-

sabilité de ses causes individuelles. Ce ne fut pas l'effet d'une propagande; ce ne furent pas les leçons de philosophie fade et doctrinaire, à physionomie allemande, que, sur les bancs universitaires, j'écoutais sans enthousiasme. Non, ce fut une sorte de transformation naturelle, organique, réglée d'avance, telle que la puberté, dépendant apparemment de l'époque, d'un fluide historique ubiquitaire me pénétrant comme l'humidité une matière poreuse. Je ne me rappelle pas y avoir mis le moindre raisonnement, avoir obéi au moindre engouement pour un système. Cela se fit sourdement et, un jour, se trouva accompli, telle une opération exécutée pendant le sommeil léthargique d'un malade chloroformé.

Ah! quand j'y songe, comme je m'apparais, comme tout m'apparaît empreint de fatalité et de mystère!

Un vide s'était fait, un nivellement, un déboisement. Plus de Religion! Et je n'en ressentais aucune gêne, pas même la gêne

légère et passagère de l'alvéole après une dent arrachée. Mon passé pieux, aboutissant à ce néant brusque et imprévu, ne me causait ni étonnement, ni regret. En me retournant sur lui, je n'y voyais qu'une chose curieuse, jolie et touchante, un ensemble de doux souvenirs dont je me remémorais la guirlande, parfois en souriant quand me revenait quelque pratique dont la puérilité superstitieuse apparaissait maintenant d'une niaiserie d'écolier à mon importance de libre penseur en herbe.

Cette transformation, paisible comme une mue, cette chute d'idées amenant une sorte de calvitie de mon âme, ne s'était accompagnée d'aucune haine pour le culte qui m'avait abandonné plutôt que je ne l'avais déserté. C'est que je n'étais pas un renégat, mais un délaissé. L'intolérance n'avait point pris la place de la croyance disparue. Je n'étais pas, à l'exemple de tant d'autres, devenu un sectaire. Je ne me retournais pas en ennemi contre ce que j'avais si longtemps

et si sincèrement aimé. Trop d'impressions pénétrantes m'en restaient, trop de respect aussi pour l'être chéri qui m'avait persuadé de la beauté et de la sainteté de ces croyances à l'âge où, même après que la bouche a appris à parler, la pensée balbutie encore. Ma mère restait la chrétienne simple et impeccable, attristée, il est vrai, par mon incrédulité inattendue. Deux de mes sœurs, chez qui, eût-on pu croire, avait émigré et s'était accumulée toute l'aimantation religieuse que j'avais perdue, s'étaient faites Ursulines et vivaient au couvent de l'existence idéale, insoucieuse du monde, dont encore ont besoin tant d'âmes nées avec la soif de contempler les obscurs infinis de la pensée et de savourer la paix loin du tumulte des hommes; fleurs délicates et fragiles qu'il serait inhumain de priver du seul sol et du seul climat où elles peuvent vivre sans souffrances et sans blessures. Je n'aurais su me résoudre au cruel sacrilège de salir et de blasphémer ce qui charmait leur innocence

et semblait à leur cœur avide le pain de vie et la manne céleste.

Des jours et des jours s'écoulèrent sans que je ressentisse le souci de m'occuper de choses religieuses autrement qu'au point de vue de l'Histoire de cet immense, curieux et persistant phénomène, et des formes concrètes si étonnamment variées en lesquelles depuis les plus ténébreuses profondeurs des âges se sont réalisés les cultes positifs. J'eus, durant cette période, la pensée que la préoccupation du Divin était pour l'Homme « éclairé » superfétatoire ; qu'elle n'était chez le vulgaire qu'une fermentation transitoire de créations imaginatives accommodées à son besoin de pénétrer les mystères du monde, se modifiant à mesure qu'il en découvrait les secrets et qu'il se trouvait devant des mystères nouveaux l'induisant à des créations nouvelles aussi artificielles que les précédentes. Je crus qu'un esprit indépendant et ferme peut se passer de ces édifications illusoires et se maintenir dans

une neutralité cérébrale devant l'inexplicable de l'Univers.

La doctrine d'Auguste Comte, alors dans l'éclat et la force de projection de sa maturité scientifique et de sa popularité, aidait à la formation de mes idées. C'était bien le Positivisme s'installant en moi, expulsant le transcendantal et la métaphysique. Ce n'est pas que je fusse devenu athée; non, c'était plus simple et moins intransigeant; je jugeais inutile de nier ou d'affirmer Dieu ; j'en détournais mon esprit, sans irritation et sans inquiétude, tenant l'Être incertain objet d'un si énorme problème, pour un phénomène légitimement négligeable parce qu'il apparaissait en phénomène insoluble pour l'intelligence en l'état actuel et imparfait de la cervelle humaine. Une vie sereine, normale et loyale me semblait pouvoir être menée et déroulée sans ce souci supérieur de luxe intellectuel.

Et, en effet, tant d'activités diverses et bruyantes avaient commencé à m'envahir,

l'ambiance sociale m'absorbait par tant d'idées et tant de rumeurs, que rarement ma cérébralité était ramenée à l'étage élevé, solitaire et muet comme les hautes cîmes neigeuses et pures, où à l'homme pensif apparaissent, au milieu des brumes du doute, les grands fantômes qui gardent l'entrée des abîmes dans lesquels plongent l'origine et la fin des choses.

Libre penseur, ai-je écrit tout à l'heure. Penseur libre plutôt. Je ne participais guère à des actes précis parce que, en général, je les voyais accomplir moins avec l'idée d'affirmer l'indépendance de l'âme, que dans un esprit d'hostilité hargneux contre le Catholicisme. Un jour, pourtant : c'était à la campagne; jeune mari, jeune père, je m'y reposais pendant les vacances sans autre souci que de boire la santé aux mamelles de l'inépuisable Cybèle, la mère réparatrice; on vint du village voisin me dire qu'un vieil homme, un ancien failli, retiré là, invalide mutilé aux batailles de la vie, incrédule en

la justice divine et gonflé de ressentiments, venait de mourir en repoussant le prêtre et que le prêtre refusait de l'ensevelir ; on me demandait de le mener au cimetière et de parler fraternellement sur son cercueil ; il fallait, disait-on, donner une leçon à pareille cruauté et à ce fanatisme. J'accomplis de bon cœur cette œuvre de « Libre Pensée ». Puis je rentrai dans la neutralité de ma vie compliquée d'affaires et d'études.

Invinciblement, pourtant, et lentement, s'éleva et grandit en moi un besoin de dépasser les quotidiens intérêts et de me rattacher à quelque sentiment plus ample.

Ceci, encore, fut instinctif et non raisonné, impulsif et non volontaire. Je ne pourrais fixer le moment où, pour la première fois, je vis poindre cette lueur dans les taillis de mon existence aux entrelacements multiples. Ce fut comme une satiété, un dégoût, de consumer toutes mes énergies sur d'étroites contingences, de ne me trouver qu'instrument d'œuvres égoïstes et resserrées, sans lien

visible et réconfortant avec l'organisme plus vaste qui m'enveloppait et dont, avec une intensité croissante, je me sentais un rouage, soumis à la domination et au puissant travail de l'ensemble incessamment et impitoyablement en fonction, pareil à la mer toujours rumorante, toujours palpitante, même quand un grand calme la tient qui apaise ses vagues mais non sa vie profonde.

Ce fut d'abord avec mes semblables que je me sentis en dépendance : leur foule agitée m'enserrait de si près en un incessant et tumultueux coude à coude. La pensée de mes devoirs et de mes droits envers eux germa et, plante vigoureuse, s'épanouit en végétation abondante. Les mots « Religion de l'Humanité », rencontrés épars dans ce que je lisais, me frappèrent par leur formule qui résumait et concentrait en une direction unique et claire, un total d'idées, de sensations et d'obscures tendances fermentant aux caves de ma subconscience. « Religion », ce qui nous relie à quelque chose : *Quod nos religat !*

Religion de l'Humanité, ce qui nous relie à l'humanité. La croyance ancienne, celle de mon enfance, se retrouvait, mais non plus sous forme de légende et de chimère. Elle se posait sur une entité visible et vivante. Elle faisait converger mes sentiments vers un objet palpable. Ce n'était plus une Divinité ténébreuse, un Olympe fabuleux peuplé de dieux imaginaires et que je croyais puérils : c'était une réalité positive, à portée de mes yeux, de mes mains et de mes actes.

Ce fut un élargissement de mon intelligence et de ma vie, une période (courte il est vrai), de sérénité et de force. J'avais conquis un Idéal. Et comme c'était apparemment son heure dans le déroulement des choses, d'autres autour de moi y croyaient aussi. Il ouvrait une issue à cet instinct religieux que des millions d'êtres avaient manifesté avant moi, qui a rempli l'Histoire de ses créations, de ses splendeurs et de ses misères, de ses fêtes et de ses cruautés, de ses beautés et de ses horreurs, et qui, par sa

persistance et son universalité, semble une des fatalités de la nature humaine. Y pouvais-je échapper? Et si j'y avais échappé, n'eût-ce pas été le signe d'une infirmité ou d'une mutilation?

Je redevins donc religieux, mais sur un mode philosophique et terrestre. Ce ne fut plus un Dieu, planant dans l'infini, vague par son lieu, vague par sa forme, vers lequel allèrent mes méditations et mes aspirations aux heures du recueillement, aux heures de la prière cette attitude d'amour et de soumission par laquelle l'homme, conscient de sa fragilité, implore, remercie ou vénère les puissances inconnues dont il devine l'irrésistible empire. Ce fut vers cet Être total : l'Humanité! Je m'efforçai de la comprendre comme objet digne de mon culte, de ma piété et de ma subordination. Je m'efforçai d'approprier à cette dévotion nouvelle la force rituelle et le symbolisme cachés sous les cérémonies chrétiennes. J'utilisai, pour cette assimilation, l'ingénieux et poétique voca-

bulaire catholique, destitué de son sens superstitieux. Je « communiai » avec l'Humanité, je voulus être son « prêtre », je lui rendis un « culte ». Je devins, en Religion, un rationaliste humanitaire, je fus de l'Église philosophique. Je le fus avec d'autres, tant il est à supposer que les phénomènes que nous croyons personnels ne sont que le retentissement en notre individualité de grands courants psychiques formés, non point par notre initiative, mais par des lois profondes dépendant de « la Mécanique supérieure du Monde ».

Mais si cette étape m'avait conduit à la halte d'une conviction à première vue satisfaisante et apaisante, mon repos ne fut pas long. Dès que mes regards se fixèrent avec continuité sur le total humain, sa petitesse par rapport à l'Univers s'accusa, et alors que je ne me sentais qu'une parcelle en lui, il ne m'apparut qu'une parcelle dans le Cosmos. Si ma vie était subordonnée à la vie de l'Humanité, l'humanité elle-même n'était-

elle pas subordonnée à la vie du Monde? Quelle était, pour la formation d'une conception religieuse, l'utilité de cet intermédiaire auquel j'avais cru devoir me rattacher comme la molécule au corps, alors que derrière lui, au-dessus de lui, tout autour de lui, existait un Univers, aussi vivant que lui, immense, plus fort et plus dominateur que lui!

J'étais en vain descendu dans l'abîme! D'autres abîmes plus larges s'ouvraient devant mes pas, comme pour l'homme de Tite-Live descendant du rivage. S'il fallait irrésistiblement se « relier » à plus grand et plus puissant que soi, si c'était là le sentiment religieux dégagé en son essence, débarrassé de toutes cristallisations concrètes, conçu en la pureté de sa forme abstractive éternelle, pourquoi s'arrêter à mi-pente dans la recherche de l'objet auquel ce rattachement devait être fait? Certes l'Humanité est vaste, certes chacun de nous y est enchâssé comme un grain de cristal dans une montagne,

comme un globule de sang dans un corps animé. Mais elle-même n'est-elle pas enchâssée dans l'infini, plus spacieux en proportion d'elle que le corps en proportion du globule, que la montagne en proportion du grain de poussière? Pourquoi ne pas aller jusqu'au bout?

Et j'allai jusqu'au bout !

Machinalement, invinciblement, par le travail muet, sourd, tenace, d'une pensée prise dans l'engrenage de ces réflexions, qui, il est vrai, n'absorbait pas toute l'activité de mon cerveau, mais fonctionnait en activité latérale d'autant plus sûre et plus persistante qu'elle avait une marche latente (tel un détachement progressant sous bois au flanc d'une armée en campagne), l'agrandissement s'opéra et, un jour (ma maturité s'achevait et déjà, au-dessus de la ligne d'horizon surgissait le front gris de la vieillesse), la nouvelle métamorphose fut, elle aussi, accomplie. Ma religion de l'Humanité avait fait place à la Religion du Cosmos.

J'eus le sentiment résigné et humble d'être un élément du grand Tout, d'être soumis à sa toute-puissance et à son infinité, d'émaner de lui en ma formation passagère, et de devoir disparaître résorbé par lui quand l'énergie de cette formation se serait épuisée; d'être asservi à ses lois, à ses nécessités « providentielles », comme les étoiles, comme les feuilles des forêts et les insectes des prairies.

C'était, mais élargie encore une fois, la religion de mon enfance et de mon adolescence! En son évolution, la spirale des changements psychiques tournait plus haute et plus ample. C'était la conception de chacun de ces cultes positifs en lesquels l'homme, depuis les nocturnes origines, avait, tantôt sublime, tantôt grotesque, matérialisé le vague et difficilement démêlable sentiment de sa subordination à des puissances supérieures réglant son sort tremblant, tantôt pour la joie, tantôt pour la douleur. C'était le rudimentaire effort du Scandinave transfigurant en personnages divins les vents, les nuages,

les orages. C'était l'effort plus harmonieux du Grec faisant un dieu de la chaleur solaire, une déesse de la force érotique du monde, un autre dieu de la guerre, une autre déesse de la justice. C'était l'effort plus mystique du Catholicisme soudant et accommodant le dur monothéisme du sémite hébraïque au polythéisme persistant de la race aryenne.

Mais au lieu d'un Dieu ou de dieux, un Être autrement colossal et formidable surgissait, concentrant en lui toutes les forces de l'Univers sans que, pourtant, celles-ci disparussent, un et multiple, à la fois homogénéité et faisceau, absorbant toutes les divinités des cultes primitifs, tous les dieux du paganisme, toutes les personnes célestes et les saints du Catholicisme, les créations baroques, touchantes ou terribles de toutes les religions de l'Histoire. Je n'en concevais avec clarté ni la forme, ni le contenu, ni le mécanisme, ni l'origine, ni la destinée, si ce n'est dans le tronçon infime à la portée restreinte de mes sens ou de mon imagination.

Le surplus se perdait en des au-delà ténébreux, imperceptibles et inconcevables. Mais l'impossibilité de le discerner en des contours précis n'enlevait rien à la certitude de son existence. Aéronaute emporté dans les grandes hauteurs et enveloppé de brouillardeux nuages, les brumes de mon horizon n'abolissaient pas la conscience des espaces immenses ouverts autour de moi et de la force despotique qui y travaillait pour le fonctionnement de l'organisme universel, aussi jeune, aussi actif que si, durant des jours innombrables, il n'avait fait aucune dépense de temps et d'énergie.

Ce qu'était ce « Dieu », s'il fallait nommer ainsi le total énorme qui me le figurait, nulle tension de mon cerveau ne parvenait à le figurer. Je demeurais perdu en hésitations obscures, quand je me demandais s'il avait, comme moi, conscience de lui-même ou s'il n'était qu'un ensemble monstrueusement grandiose, évoluant sur lui-même, sans arrêt, sans terme, à tra-

vers le temps dans l'immensité de l'espace qu'il occupait tout entier. Dans ce trouble sombre je me retrouvais encore quand j'essayais de creuser cet autre mystère : y avait-il pour « ce Dieu » une distinction entre le bien et le mal, était-il préoccupé de cette force morale qui constamment nous tourmente et nous fait haleter vers la Justice, nous les humains lamentables? ou, impassible et insensible, se déroulait-il dans l'infini des heures et des lieux, sans autre sentiment que celui de sa puissance, de sa nécessité et de son éternité? L'Absolu avait-il un organe analogue à notre cerveau, raisonneur et juge, ou n'en avait-il pas, satisfait et complet par cela seul qu'il vivait et déroulait invincible l'incommensurable de sa vie pour nous énigmatique, non pas l'Ame de « l'antique Univers impérissable » mais l'impérissable Univers lui-même?

Je plongeais en ce vague et le sentiment même de cette flottante incertitude me semblait en correspondance étroite et douce et

pacificatrice et consolante avec les aspirations de mon âme, à la recherche d'une vision de l'incognoscible en rapport avec les besoins de mes inquiétudes d'homme contemporain et l'insuffisance de mes moyens de recherche.

De tournoiement en tournoiement, j'ai ainsi abouti à une paix où mes rapports avec l'Univers me sont apparus, comme au plongeur les profondeurs marines à travers la transparence des eaux que leur masse rend opaques à courte distance, et je me contentai de cette trève marquant le dernier étage auquel l'insuffisant instrument logé dans ma boite crânienne pouvait faire monter pour moi la Connaissance.

Relié au Monde! Dépendant du Monde! Pensant religieusement au Monde, mon créateur et mon maître suprême, de qui j'ai tout reçu, de qui je dois tout attendre, limitant ma misère et mon opulence, circonscrivant les possibilités de mon existence et de mes forces, tel je me sens au déclin de mes jours, acceptant la vie et attendant la mort avec la

même sérénité, sans doute, que le croyant les yeux fixés sur son Dieu à corporalité anthropomorphique. Je revois l'homme des époques primitives et son effroi superstitieux devant les météores et les convulsions géologiques, désarmé et suppliant, les transformant, naïf et barbare, en déités ou en démons, subissant leur impitoyance; inquiet et troublé en découvrant, et chez lui et chez ses semblables, ces autres météores et ces autres convulsions, les passions humaines, et les transformant, elles aussi, en êtres symboliques, qu'il faut vénérer et que l'on apprivoise par des supplications et par des sacrifices. J'entrevois que ces créations imaginaires, que ces Zeus et ces Odin, ces Jéhovah et ces Allah, incarnations à figure humaine des forces naturelles perpétuellement en action, n'ont été que la fragmentation enfantine du Total éternel et le travestissement chimérique de ses énergies infatigables. Qu'a fait le Catholicisme en organisant la Cour céleste de son Dieu, chef de famille d'un

ménage divin, chef de clan d'une tribu de bienheureux investis chacun d'une spécialité, si ce n'est réaliser en ce polythéisme plus fourmillant que celui du monde antique, une attribution religieuse des multiples activités de la Nature, mère des dieux et des hommes, entrevue en cet émiettement par des cerveaux non encore capables de la saisir en son unité solennelle et prodigieuse?

Tous les cultes positifs, toutes les doctrines en lesquelles les races, et au-dessous des races les peuples, et au-dessous des peuples les sectes, s'épuisant en efforts étranges et pénibles, ont extériorisé leur incompressible besoin de marquer les liens qui les unissent aux puissances du Panthéisme cosmique, m'apparaissent en tentatives jalonnant la marche du sentiment religieux vers l'état où je suis arrivé et au delà duquel, moi homme du XIXme siècle, n'ayant que le cerveau du XIXme siècle, perfectible sans doute mais non encore perfectionné, je ne conçois plus d'espace intellectuel à conquérir. Un Idéal

plus grandiose s'est démasqué et a enfin rassasié mon âme, d'abord satisfaite des ingénuités légendaires qui l'avaient alimentée dans mon jeune âge, vide ensuite de toute croyance, éprise plus tard d'un rêve humanitaire, se rattachant maintenant à l'Univers par un lien direct et pur dépouillé de toute fantasmagorie intermédiaire, de tout arrangement, de toute combinaison que ma mentalité ne peut plus admettre, quelque effort de Foi auquel elle voudrait s'acharner. Ainsi se nourrit et se satisfait en moi cette faim de religion dont tant d'humains, même parmi les plus grands et les plus libres, ont subi la domination au point de ne pas redouter la contradiction entre l'indépendance illimitée de leur esprit partout ailleurs et l'adoption des croyances rituelles d'une église.

Elle accepte, mon Ame, cette grande servitude; elle en comprend la dignité docile, magnifique et grave; elle n'a plus la folie de se croire libre dans un isolement individuel ; elle se reporte aisément, sans humeur et sans

crainte, à ce Tout dont elle se sent un atome et dont elle ne marchande pas plus la tyrannie qu'elle ne repousse la bienveillance, force créatrice, force conservatrice, force dévastatrice, force régénératrice, agissant incessamment, comme la plus puissante des divinités monothéistes, comme le plus multiple des olympes polythéistes, pour produire et pour détruire, pour ce que nous croyons être le Bien et pour ce que, aventureusement, nous disons être le Mal, dans une harmonie dont l'orchestration nous échappe encore. Je me surprends, comme un chrétien dans une cathédrale, à admirer les spectacles de la Nature, à en remercier l'auteur, à m'agenouiller psychiquement devant les merveilles du printemps, de l'été, de l'automne, de l'hiver, devant la beauté féerique des verdures et des fleurs renaissantes, devant la mer, devant les aurores, devant les soleils couchants, devant le drame des météores, devant la splendeur des nuits, devant les œuvres bonnes et devant les œuvres terribles,

devant les actes individuels des hommes et les ouragans sociaux. Tous ces miracles sont pour moi la manifestation du Total infini, qui n'eut pas de commencement, qui n'aura pas de fin, qui est le Tout-Puissant, l'universel générateur, le créateur et le conservateur, qui peut et réalise tout ce qui est et tout ce qui arrive, qui est « Dieu », puisqu'à travers les âges ce monosyllabe héroïque a toujours servi à désigner l'Inconnu formidable. Et, petit organisme vivant, me « reliant » incessamment à Lui par la conscience de mon être à la fois si peu et si tant, je me sens, malgré tous les scepticismes, oui, à cette heure, je me sens vraiment « Religieux » !

Le Droit

C'est dans le Droit que, avocat, juriste, professeur, législateur, j'ai été parqué comme fonction sociale. Il fut, il est encore la dominante de mes méditations. A lui est allé le plus clair et le plus fort de ma sève et de mon intellectualité. Là sont, peut-être, parmi les pensées que j'ai proférées, les meilleures et les plus profondes ; quelques nouveautés aussi. L'Avenir en décidera. Autour de lui a rayonné tout le reste. Mon activité dans d'autres domaines, avant de prendre, comme il est arrivé, une importance latérale propre, eut toujours pour but

primordial de le servir d'abord. En une phrase résumatrice : *Il aura été le centre de ma Vie.*

J'allai à lui par des circonstances qui sembleraient fragiles si elles n'étaient les prétextes discernables des causes indiscernables qui fixent notre rôle dans l'universelle fermentation du Monde. Car au-dessous des facteurs visibles auxquels s'arrête notre infirmité, que de rouages cachés, seuls décisifs !

Mon Père était avocat. Il fut aussi avoué quelques années. Il professa le Droit à l'Université Libre de Bruxelles. Dans la maison familiale allaient et venaient des êtres et des idées dont la substance juridique, du moins en ses formes et ses œuvres positives quotidiennes, était le principal aliment. J'étais donc enveloppé de résonnances me murmurant le conseil de m'attacher au Droit, et m'insinuant, sinon sa prédilection, assurément son habitude. Sourdement il me modelait.

« Toi qui seras avocat. » Combien de

fois j'entendis proférer par les miens, dès ma plus mince enfance, cet avertissement, cette prophétie et cette espérance. Car dans le Bruxelles de 1845 c'était très beau d'être avocat! c'était éminemment honorifique et recherché par les convoitises bourgeoises! — presque autant qu'être homme de Bourse aujourd'hui. Quelques noms, de grande célébrité locale, entretenaient ce rayonnement.

Elle faillit, pourtant, rater la prophétie et être déjouée l'espérance, quand, vers ma dix-septième année, une imprévue et bizarre tornade m'emporta dans le romanesque et les rudesses de la vie maritime, où je fus mousse, novice, sous-lieutenant au long cours, avec des aspirations à cet aboutissement qui m'apparaissait en idéal : Capitaine! En quelle mesure influa sur cette résolution la circonstance infime mais sentimentale, que mon Père aimait à fredonner, parmi d'autres chansons de Béranger, alors merveilleusement populaire même en Belgique, *Le Bonheur*, où chantait cette strophe irisée

dont la mélodie agissait sur moi comme une incantation et un philtre :

Le vois-tu bien là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas sur un navire ?
L'arc-en-ciel brille entre ses mâts,
Toutes les mers vont lui sourire.
Comme on est bien sur un navire !
Vite, courons, doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas !

Magie de l'action sur nous, sur le plus profond de nous, des bruissements, des effleurements, de l'impalpable et de l'invisible !

Un imprévu m'emporta. Un imprévu me ramena. Non un événement, non une idée précise. Le Hasard, les forces secrètes de la vie, cette charade au mot incessamment cherché et perpétuellement fuyant. Un jour parmi les jours, je me retrouvai étudiant en Droit. Et comme l'absence et l'isolement de la Mer avaient fait le vide dans mon cerveau, avec rapidité ce vide se combla et le niveau se rétablit : mes études

furent accomplies et mes diplômes conquis, brillamment suivant leur grimoire, en un minimum de temps.

J'avais touché le Droit pendant cette période universitaire, mais dans quelles superficielles conditions! Des textes, des controverses (ce qu'elles florissaient alors, les controverses!), des bouquins baignant dans le jus scolastique. Guère d'idées générales et hautes. Rien que les lois de l'époque envisagées dans leur mesquinerie positive, représentées comme des émanations volontaires plus ou moins habiles, plus ou moins appropriées aux circonstances, de la volonté du législateur obéissant aux suggestions de « la raison raisonnante ». L'éclairage d'une lanterne sourde sur une immensité. Nul rappel de la puissante et étonnante évolution organique du Droit à travers les siècles. Le silence, ou presque le silence, sur son histoire et son développement naturels, motifs suprêmes et insurmontables de ses transformations. On le cherchait, on le regardait dans les livres, dans les maquis

touffus des commentaires, jamais parmi la réalité vivante où il joue son rôle bienveillant et formidable.

C'est nanti de cet équipement et de ce bagage que j'abordai en 1860 la pratique de la Profession d'Avocat où je rencontrai la fourmilière des gens de lois affublés du même travestissement cérébral, accomplissant les œuvres judiciaires en besogne journalière sans grandeur et sans idéal, instruisant, plaidant, jugeant les procès en fonctionnaires, liquidant les conflits comme on liquide des comptes, pour mettre de l'ordre et être à jour dans le travail social immémorialement nécessaire que l'on est accoutumé d'appeler : Rendre la Justice!

Je fis comme les autres. J'envisageai le Droit en ses applications immédiates et courantes. Je ne le méditai ni au cours de son passé aux prodigieuses richesses, ni vers son avenir, d'opulence sans doute plus merveilleuse encore. Je ne le voyais qu'en filaments s'insinuant et rampant dans les procès, sans

aucune entente nette de son action constante parmi les sociétés humaines, — dans les procès, cette moisissure, dans les Palais de Justice, ces hôpitaux des rapports juridiques momentanément malades ou estropiés. Oui, son influence énorme au dehors, sa vraie et dominante destination de grande Hygiène sociale, je ne les avais pas encore pénétrées.

Telle était ma psychologie restreinte de juriste empirique : fatalement, elle déteignait sur moi comme Avocat. J'appréciais et manipulais les litiges en les enfermant dans le cercle de leur étroitesse. J'étais le défenseur, au dévouement obstiné et partialement prévenu, des intérêts individuels. Gagner le procès était ma préoccupation principale et mon souci, occasion d'allégresse en cas de victoire, d'amertume en cas d'insuccès. Les relations souterraines d'un conflit isolé avec l'ensemble social m'échappaient. Je puisais à petites doses le Droit à la surface de ses eaux profondes, sans voir leurs abîmes, et

je versais le gobelet de matière juridique que j'avais ainsi obtenue sur le cas particulier qui m'occupait. Piteuse et machinale besogne!

Mes écrits, ma parole subissaient le contre-coup de cet état d'esprit. Ils avaient l'allure, sans portée en long ou en hauteur, d'un cerveau qui ne fonctionne que parmi les contingences. J'étais un raisonneur. J'étais un argumentateur. Les procédés d'École me tenaient. Je voyais les choses, les événements, les êtres sous l'aspect d'un mécanisme purement cérébral, où travaillaient les formules pédantesques de la logique des pédagogues. Le convenu et l'imaginaire m'habitaient. Je n'avais pas le sens des réalités et de leur force invincible. Je regardais en moi et non dans l'agitation du monde, cette seule vérité. Et ce que je regardais en moi n'était pas le phénomène, sain et vivant lui aussi, de ma nature en action, mais les vaines créations et les constructions arbitraires d'une dialectique de système instituant et érigeant un Droit

tout en écorce et d'arrangement métaphysique.

Une thèse que je présentai en 1864 pour obtenir l'agrégation à l'Université de Bruxelles, dénonce curieusement cet état d'âme. Elle était intitulée : *Essai sur la Certitude dans le Droit naturel.* Je l'ai relue récemment comme on relit les vieilles lettres d'un amour en cendres. J'y posais avec rigueur des prémisses, j'y décapais avec entêtement des définitions, j'y opérais avec intransigeance des déductions. Tout le froid, tout le phrasé, tout le mort, toute l'intolérance des combinaisons intellectuelles creuses et des théorèmes exsangues régnaient dans ce cimetière dont était absente la brûlante chaleur des existences. A peine quelques pages du début et de la fin fleuraient la vie timide qui malgré tout couvait en moi, essayant de jaillir et de s'affirmer.

J'étais bien un produit de la méthode marquée alors au cadran du temps, féconde en arguties idéologiques et en ergotages

solennels. Une philosophie de rêveur et de dissertateur à vide me hantait et m'avait dévoyé. J'étais, aussi, inconsciemment un produit des aspirations de l'époque qui s'imprégnait déjà d'Arrivisme quoique le mot ne fût pas encore inventé, vivant dans l'heure présente et mon entourage étroit, pour les intérêts que suscitaient cette heure et cet entourage.

Mais des forces secrètes travaillaient à ma libération. La Vie vraie, pieuvre bienfaisante, m'appliquait ses ventouses et peu à peu m'attirait vers une conception du Droit plus vaste et plus humaine. Ce ne fut que lentement et par saccades que j'y parvins : telles les pénibles, les lassants efforts d'un régime médical par lequel on reconquiert, en des progrès presque imperceptibles, une santé délabrée.

Dans mes premiers livres juridiques cette émancipation commence à s'affirmer, mais combien loin de l'énergie qu'elle devait m'imposer plus tard! J'écrivis en colla-

boration avec Gustave Duchaine, un Traité de la Profession d'avocat, où des réalités remuantes débordent parfois sur la solennité des vieilles règles; avec Xavier Olin un Traité des Brevets d'Invention d'où la scolastique n'est pas complètement absente mais va s'anémiant; puis seul, un Traité de l'Indemnité due à l'Exproprié pour utilité publique, où j'essayai d'exposer les questions de Droit en un style échappant aux habituelles sécheresse et froideur scientifiques.

Alors un intervalle de plusieurs années. La clientèle s'est formée et je ne connais pas encore le secret de l'étude rapide et profonde des procès. Des travaux acharnés, des scrupules, des soucis, dévorent tous mes instants. Leur multiplicité, leurs brutales et bousculantes secousses m'ébranlent et me décortiquent chaque jour davantage. A l'homme conventionnel que j'étais se substitue avec continuité un impulsif s'abandonnant de plus en plus au tumulte et à la caresse de la vie.

Vers 1880, un équilibre commence; des heures de repos s'intercalent parmi le tourbillon des affaires. Cette Profession que je viens de manier deux lustres dans l'agitation du succès et que je pratiquais déjà depuis vingt ans, m'inspire le *Paradoxe sur l'Avocat*, ma première œuvre littéraire sérieuse. J'étais plus que quadragénaire. Courte, ardente, passionnée, elle reprend, en le simplifiant, en le « désolennellisant », le Traité de la Profession dont le massif volume avait paru quinze ans plus tôt. Il condense ce que je pensais alors sur le Barreau, toutes les maximes surgies de ma changeante expérience, toutes les directions que je croyais les meilleures. Aujourd'hui, après vingt autres années, je ne pourrais guère y ajouter, je ne pourrais guère le rectifier.

Une nouvelle étape a commencé. Le flot des réalités m'a pris et m'emporte au large. Le courant est violent et je ne lutte plus contre lui. J'y nage, j'y vais, j'y viens, d'une rive à l'autre, mais sans essayer de le

remonter. Je sens qu'être entraîné par lui est peut-être la force et la sagesse. J'ai délaissé, presque avec mépris, le Droit fait de syllogismes et de doctrines conçues et couvées dans le cabinet d'études. Je ne le contemple pas encore en sa dignité majestueuse de grande force cosmique aussi nécessaire, aussi inévitable dans les sociétés humaines que l'attraction dans la circulation des mondes. Mais vaguement le sentiment de cette puissance s'éveille et me pousse à des conceptions et à des œuvres embrassant « les généralités ».

Alors parurent successivement les récits qui ont été réunis sous le titre : SCÈNES DE LA VIE JUDICIAIRE dont le *Paradoxe* avait été le terme initiateur. *La Forge Roussel* où, dans les paysages du pays décrits avec piété, j'essayai de creuser l'obscur problème philosophique de la cause finale du Droit, pour moi alors encore enténébrée et versant la tristesse de ces ténèbres, ma tristesse et mon angoisse personnelles, sur ce que j'écrivais.

L'Amiral où je racontais sommairement mon existence maritime en y rattachant les inquiétudes et la pitié que suscitait en moi la classe ouvrière, dont j'entrevoyais de plus en plus le sort grevé d'iniquités violant la Justice et méconnaissant le Droit. *Mon Oncle le Jurisconsulte* où, parmi le décor de « la vaste et murmurante Forêt de Soignes », je m'efforçai de faire apparaître le Droit en sa dignité ubiquitaire, rassemblant en une seule harmonie, parmi les devoirs humains, les devoirs sujets à contrainte, pénétrant la société tout entière, la dressant sous sa puissante action et la maintenant dans son fort et élastique tissu ; existant non pas sous le couvert des livres et dans la prison des écoles, mais dans les réalités omniprésentes et omniagissantes de la vie.

La Veillée de l'Huissier, fantaisie descriptive d'un coin de mœurs judiciaires à Bruxelles, fut un repos et une distraction légère au cours de ces œuvres sévères, dont la série s'acheva par *Le Juré*, souvenir

pathétique et brûlant d'un procès criminel sonore où j'avais été assailli d'émotions, de doutes, d'horreurs, de fatigues et d'hostilités sans nombre.

Mon effort m'entraîna plus loin. J'avais atteint maintenant les grandes eaux juridiques et je baignais dans leurs vagues. Je n'étais plus le cerveau bâtissant adroitement le château de cartes des raisonnements scolastiques, mais l'être humain prenant peu-à-peu conscience du Monde à l'évolution duquel il participe, atome de l'énorme masse dignifié par le sentiment d'être un atome d'un tel prodigieux ensemble. Les procès, ces anecdotes, ces faits divers, ne me suffisaient plus. J'allai à des entreprises plus vastes.

Ce fut d'abord cet inventaire général du Droit belge à la fin du XIXme siècle, type de la législation d'un peuple de race aryenne arrivé au stade contemporain de son évolution juridique, auquel je donnai pour titre *Les Pandectes Belges*. Elles en

sont, invraisemblablement pour moi, à leur 70me volume et n'ont pas, dans leur ordre alphabétique, épuisé la lettre O. Œuvre collective patiente, témoignage extraordinaire de la complication merveilleuse de l'âme européenne de notre temps aux prises avec cette force impérieuse : le Droit.

Ce fut, ensuite, avec la collaboration principale de ce noble et incomparable ami, Alexandre de Burlet, mort toujours regretté, la fondation du *Journal des Tribunaux* destiné à refléter notre vie judiciaire nationale, à l'éclairer aussi dans la mesure du possible, à la rendre plus consciente d'elle-même en la suivant pas à pas dans ses manifestations courantes, à la régler peut-être dans quelques-uns de ses actes et quelques-unes de ses directions. Récemment j'en ai passé le flambeau à de plus jeunes, résolus à continuer cette œuvre d'après des rythmes nouveaux en rapport avec les temps qui s'ouvrent dans l'éclat d'une si émouvante aurore.

N'importe! malgré ces travaux, j'étais encore un errant de la pensée dans les illimités territoires du Droit. Oh! la dépense de temps qu'exige le stage qui prépare l'aptitude à discerner les réalités d'ensemble quand l'éducation n'a pas, dès les débuts, attiré vers elles l'effort cérébral! — A moins que ce ne soit le privilège de la maturité? La jeunesse serait-elle la période où l'intelligence, encore sautillante et insuffisamment lestée, va, de préférence, aux détails, aux nuances, à la menue monnaie des phénomènes?

J'entrevoyais l'immensité des horizons, la percée, au-dessus des brumes, de quelques clochers et de quelques cimes; mais la masse demeurait confuse, noyée dans les vapeurs matinales. Ma parole et mes écrits exprimaient cette incertitude mitoyenne. Dans le plaidoyer je tentais parfois l'effort nécessaire pour dominer la cause au lieu d'être dominé par elle, pour relier « l'espèce » au milieu dont elle n'est qu'un élément, pour montrer

dans un cas particulier infime l'action souveraine du Droit. Ma plume décrivit un groupe de *Paysages juridiques* où, illustrant de quelques applications concrètes nouvelles, l'idée qui dominait dans *Mon Oncle le Jurisconsulte,* je visais à familiariser l'esprit des apprentis juristes avec la vision du Droit dans la Nature, dans la vie, loin des livres et des cogitations purement cérébrales, avec le Droit vu par la fenêtre, partout fluidique, partout pénétrant, miraculeusement tutélaire, quoique, si souvent encore, en désaccord avec ce qui devrait être son divin contenu, toujours cherché, toujours espéré : la Justice, but à si longue distance entre l'insuffisance des lois positives rampant terre à terre et la perfection des lois idéales planant à l'étage supérieur du ciel social !

Une occasion imprévue hâta l'organisation dans mon cerveau de ce que j'y vois maintenant en une architecture juridique définitive, sinon pour les visions futures de

cette Humanité aryenne inépuisable insatiable en ses conceptions successives du monde, du moins pour moi, être passager doué d'intelligence et tourmenté du besoin de connaître. Je devins professeur de Droit à l'Université Nouvelle fondée à Bruxelles en 1894, en protestation contre l'enseignement prudent, niveleur, conservateur, qui peu à peu et presque inconsciemment gagnait alors l'Université Libre, expression trop intense des goûts, des intérêts et des aspirations matérielles de la Bourgeoisie belge, gorgée de bien-être et avide de l'augmenter encore, montrant à ses fils l'enrichissement et l'ambition comme but et résultat du travail et de l'existence.

De nouvelles études s'imposèrent, plus méthodiques, plus serrées, plus insistantes, spécialement pour mes cours d'Encyclopédie du Droit et d'Introduction au Code Napoléon, que bientôt, par la force des circonstances (toujours, toujours cette force venant, muette, de l'occulte !), je fus amené à élargir d'une

part en Evolution historique du Droit Civil Français, d'autre part en Exposé philosophique des Permanences juridiques abstraites. Chacune de mes leçons fut pour moi, plus apparemment que pour mes élèves, un effort vers la mise en ordre, l'agrandissement, la solidification de mes connaissances juridiques encore trop en surface et trop dispersées. Je subis l'effet éclaircissant et invigorant d'une discipline scientifique incessamment plus sévère et plus enrichissante.

Le Droit m'apparut, enfin, dans son majestueux Total! aussi ordonné que le système planétaire, aussi fatal en ses origines, ses réalisations à travers le temps et ses destinées!

L'époque était venue où je ne me sentais plus seulement un avocat, mais un jurisconsulte. Les grands espaces juridiques s'étaient enfin démasqués.

En moi j'entendais des voix qui maintenant murmuraient :

Le Droit resplendit tel qu'une Force

panthéistique. Le Destin conspire incessamment pour sa production. Il fait partie du plan universel, de « la Mécanique supérieure du Monde ». Il est doué de prédestination. Il existe, vit et agit dans l'Homme, comme l'électricité dans un accumulateur. Pas de Droit sain et véritable sans un abandon à sa force cosmique dans l'intimité de l'Ame, réceptacle de cette force, point d'appui et d'action pour elle. Il est au cœur des choses, il est l'expression de l'ordre en celles de ses prescriptions qui sont si nécessaires qu'on ne peut en abandonner l'exécution au libre arbitre, mais qu'on doit pouvoir y contraindre. Le Droit est une *res communis omnium* à l'égal de l'atmosphère, des eaux du ciel, ou de la mer ! L'Homme est un animal juridique, image qui montre la fatalité de l'Instinct dans cette imposante question de psychologie, de cosmogonie et presque de mysticisme. Chacun, en naissant, apporte son Droit avec soi. Le cerveau humain — photographie incessamment meilleure du monde

par les efforts incompressibles des sciences s'efforçant de reculer les frontières de l'inconnu, – conçoit perpétuellement un Droit plus parfait que toutes les réalisations contingentes. L'action de nos cérébralités consiste à le rechercher, à le découvrir, à le pratiquer aussi exactement que possible, mais toujours avec un déchet, une déperdition considérable comme celle du calorique dans les foyers, comme celle de la pensée s'efforçant vainement de s'exprimer complètement par l'infirme parole. En matière juridique, l'Homme est un acteur dont la Nature est le souffleur ou le dramaturge. Une chose n'est pas juridique parce que l'homme, ou même Dieu, l'a dite, mais l'Humanité ou la Divinité la dit parce qu'elle est juridique. Nul ne crée le Droit par la seule volonté, ni l'Etat, ni personne. Il existe dans la Nature, c'est-à-dire qu'il est doué de *naturalité*. Il se réfléchit dans les consciences, ce qui est sa *subjectivité*. La collectivité qui le formule en lois lui donne l'*objectivité*. Ces lois sont

imposées dans la pratique des rapports sociaux, et apparaissent alors en *positivité*. Le Droit passe du mouvement cosmique inconscient au mouvement cérébral conscient, de la Nature dans l'Homme, de l'homme dans les sociétés, franchissant quatre états, quatre étapes, admirables de netteté et de logique réelle. Quand on considère son origine, son « Fondement », il est placé au-dessus des sociétés terrestres, au-dessus de la Terre, au-dessus de nos vies presque imperceptibles, en plein dans le grandiose Univers. On peut, le comprenant ainsi, le qualifier vraiment « naturel », y voir un véritable « Elément » comme l'air ou le feu, et croire que les diverses conditions en lesquelles les sociétés et les hommes se manifestent au cours inépuisable du Temps, commandent, suivant les époques et les circonstances, par l'essence même de leur situation, l'établissement de rapports juridiques spéciaux et de nuls autres! —

Oui, je n'étais plus seulement un avocat,

mais un jurisconsulte. Et j'écrivis *Le Droit Pur*.

Il s'agissait d'exposer, par un besoin devenu chez moi irrésistible, ce qui, sous la mobilité inépuisable des lois positives, demeure inévitablement permanent dans le gigantesque phénomène juridique accompagnant les sociétés humaines avec la fatalité de l'ombre attachée aux corps. De mettre à nu sa structure intime, dans l'ensemble de cette structure et dans ses détails. De dégager l'Eternel juridique du passager et des contingences. De formuler non seulement une philosophie du Droit, mais une mécanique et une mathématique. D'en poser les principes et les normes, de dire, en résumé, quelles sont « les Lois du Droit ».

Déjà en 1890, dans un opuscule intitulé *Premiers Principes juridiques*, je m'étais essayé à faire saillir ces vérités suprêmes et immuables. J'éprouvais le sentiment, après avoir beaucoup lu et beaucoup pratiqué, que peut-être une œuvre plus synthé-

tique que ce qui avait été écrit jusque-là était à accomplir; tant d'efforts des précurseurs ne m'étaient qu'une excitation à pousser plus avant. La fondation de l'Université Nouvelle; les idées hardies qui y présidèrent; le besoin de lancer l'Enseignement du Droit dans des voies franchement libérées de compromission et de routine; cinq années de professorat assidu; les sympathies d'étudiants heureux de se trouver en présence d'un esprit téméraire ayant l'horreur du conventionnel, épris de la vie vivante, s'efforçant de la faire circuler constamment dans ses leçons; de la vie en soi si belle, si savoureuse, si habile à solutionner les obscurités et les problèmes, mille fois plus habile que toute l'artillerie des syllogismes ; de la vie si incompréhensive du pessimisme et des dédains qui hantent les invalides de l'intellectualisme impuissants à en discerner le superbe et formidable pittoresque, fait de sublimités qui seraient insuffisantes si ne s'y ajoutaient des misères; oui, toutes ces circonstances

favorables convergentes m'incitèrent à la conception et la rédaction du livre que j'ai osé nommer *Le Droit Pur*.

Certes les travaux de ceux qui me précédèrent m'ont été et étaient indispensables. J'éprouve pour eux la reconnaissance de qui sait qu'il n'a pas fait autre chose que continuer un labeur que d'autres ont préparé. Néanmoins, avec confiance et vraiment sans orgueil, uniquement pour ne pas faire une réticence fût-ce par modestie, je crois avoir composé une œuvre originale dans laquelle reposent, me semble-t-il, au milieu du trésor des vérités déjà conquises, quelques vérités juridiques jusque là inaperçues, ou mal aperçues, et augmentant la lumière que peu à peu les études humaines dirigent sur les profondeurs obscures du Droit. Œuvre originale, osé-je dire; parfaite, non, mais qu'importe puisque le plus grand éloge que mérite un Livre c'est d'en préparer de meilleurs. Je me sens une individualité, mais je sens d'avantage que celle-ci fut déterminée par

le milieu juridique où j'ai vécu, et que dans mes paroles et mes actes je ne suis qu'un fragment, humble et remuant, de ce milieu, fragment lui-même du milieu social plus vaste, à son tour fragment de la Nature.

Que vaut définitivement cette œuvre, dont (sauf quelques témoignages chaleureux, venus presque tous d'inconnus : qu'il est difficile de se faire lire et accepter par les siens!) l'apparition fut sans retentissement ? Je l'ignore et j'aime cette ignorance : l'indécision sur la valeur de mes actes eut toujours pour moi un charme amer, meilleur que les certitudes. Mais, dans mon for intérieur, avec les illusions de mon infirmité, de mon « équation personnelle », je l'ai considérée comme le terme de mon épanouissement juridique avec l'impossibilité d'aller au delà. C'est pourquoi, sincèrement, ingénument, naïvement, ému et enthousiaste, le jour, presque solennel pour moi, où je commençai à l'écrire, je débutai par ces mots qui m'assaillaient et que je m'adressais silencieu-

sement, résumant ce que je viens de raconter, résumant l'évolution que j'avais subie, longue et lente, sourde et patiente, pathétique et, parfois, pour moi déconcertante :

« Depuis plus de quarante années je voyage et je vis dans le pays du Droit. Botaniste, entomologiste obstiné, j'y ai recueilli et soumis à l'analyse des notions par milliers. Sans interruption mon intellect a fonctionné pour ces études. J'en ai ressenti les joies et éprouvé les inquiétudes. A l'origine, et longtemps encore après l'origine, je n'ai aperçu, dans ces espaces immenses et émouvants, que les détails. Les vues générales furent pour moi comme si elles n'existaient pas. L'Enseignement qui me fut donné semblait ne pas se douter de leur importance ou n'en avoir qu'un sentiment indécis. La complication des particularités fourmillantes les masquait. Dans quel état vague, et dans quelle confusion, vacillait mon esprit durant les premiers temps qui suivirent mon entrée dans les contrées juri-

diques! Quelle abondance prodigieuse de faits, quelle difficulté d'en saisir les rapports, quelle impossibilité de les discipliner en une ordonnance d'ensemble! De quel tourment ce chaos m'importunait, peut-être parce que j'ai l'âme à la fois méthodique et exaltée du Jurisconsulte! Longtemps, cette absence de clarté et d'harmonie greva ma conscience. Le besoin de me libérer de cette infirmité a été un des grands soucis de ma vie. Ayant passé par cet ennui et par cette tristesse, j'ai, sous l'action d'une impulsion naturelle et insistante, été aux travaux qui me parurent pouvoir les dissiper. Ils ont été mis par ma jeunesse au programme de mes devoirs et je m'y suis adonné avec ferveur durant mon âge mûr. Découvrir et décrire le Droit dans les Permanences de sa puissante construction, a été, comme un vaste amour, ma préoccupation ininterrompue. J'y fus poussé par un sentiment individuel où ma propre éducation juridique était en jeu, et plus intensément peut-être, par un sentiment fraternel qui

s'alimentait du désir de servir le milieu humain qui m'a produit et qui m'a élevé. L'heure est arrivée à laquelle ma fonction dans l'immense mécanisme social m'apparaît, m'impose cette œuvre, et je vais m'y appliquer avec une ardeur opiniâtre dont ce nouveau Livre sera le produit. Puisse-t-il avoir l'influence qui est dans mes espérances. Je ne conçois pas en pouvoir écrire qui serait mieux l'expression totale et, je le crois, définitive de mes recherches et de mes méditations sur cette Force sociale. Il me semble qu'il sera « mon testament juridique », c'est-à-dire le legs et l'attribution du patrimoine intellectuel accumulé par mon labeur au cours d'une existence prolongée de lutte et de travail. Il me plairait que l'on comprît la douceur de ce dépouillement qu'auréole l'espoir d'être utile en servant les serviteurs du Droit ! »

Ainsi je conversais avec moi-même, et je me mis à l'œuvre! à l'œuvre de la description philosophique du Droit, évoluant fatalement au cours du temps, c'est-à-dire

dans l'histoire des hommes. Je sentais que, pour le comprendre, il fallait considérer cette Histoire avant tout. Car la réalité dément constamment les conceptions crues « rationnelles » et se plait, dérisoire, à les faire apparaître en simples élucubrations, en « fantasmes ludificatoires. » Quand on veut les mettre en pratique, des résistances secrètes invincibles agissent, bousculant et renversant les théories les plus fameuses. La Raison, en l'état actuel de la cervelle humaine, est impuissante à discerner tous les éléments qui concourent à la vie et par cela même les conclusions qu'elle tire sont toujours fautives, comme une opération arithmétique dans laquelle on a omis un ou plusieurs facteurs. Les événements seuls n'oublient jamais rien, parce qu'ils sont le produit du jeu universel des choses et que ce que nous ne voyons pas n'en est pas moins présent et remplit tacitement et anonymement sa fonction. Pour discerner le Droit, ces événements seuls peuvent

faire naître en nous, par un travail d'abstraction dont ils sont la base, quelque conscience des Lois générales auxquelles ils obéissent; seuls, par les directions que nous percevons en eux surtout quand on les envisage en séries prolongées, ils peuvent nous donner une certaine prévision de ce qui va suivre. La mise au jour du Droit est un travail sans relâche, non seulement de l'État, mais du peuple tout entier collaborant par ses instincts à l'œuvre des penseurs et des législateurs. Toute doctrine incapable d'expliquer le Droit par l'Histoire, ou élaborant un Droit contraire aux enseignements de l'Histoire, me paraissait une chimère et devoir demeurer frappée de stérilité.

En le décrivant tel que je l'ai fait dans *Le Droit Pur,* je n'ai donc fait que la description de mon état juridique intime, ainsi que maintenant il se présente en moi après les transformations que j'ai subies au cours de ma vie : je fus pareil au grain de poussière qui tenterait d'expliquer le vent qui

l'emporte dans son tourbillon, à la goutte d'eau qui tenterait d'expliquer l'océan où elle est suspendue.

C'est ce sentiment panthéiste que j'ai essayé de faire résonner dans ce court récit de « ma juridique aventure ».

Au moment où je le termine, quand d'un coup d'œil circulaire, je regarde ma vie sous ce spécial aspect, vibre en moi la saine allégresse de l'ouvrier loyal qui a peiné de tout son cœur, avec la croyance de ne s'être pas épuisé en un travail superflu. Je dis à ceux qui ont vécu avec moi et autour de moi, aux Jeunes surtout pour la formation de qui mes écrits, mes paroles, mes actes ont fonctionné de préférence parce qu'ils sont les artisans et la réserve de l'avenir :

Me voici proche du terme de mon existence et j'ai besoin de votre jugement car je n'ai jamais compris la solitude égoïste et le dédain pour mes semblables. Ai-je augmenté votre connaissance du Droit? Ai-je augmenté l'ordre dans vos idées juridiques?

Ai-je augmenté votre force de penser et votre force de vivre? Si oui, mon but est atteint et je reçois ma récompense! Une manière nouvelle, sinon de comprendre, au moins d'exposer le Droit, n'est pas moins émouvante qu'une œuvre d'art. A l'espérer, le sang circule plus rapide et plus ardent. Je n'éprouve pas simplement le soulagement de tout homme mortel qui voit, sans effroi, et comme un repos, approcher le terme d'un labeur prolongé. C'est, plus hautement, l'effusion grave et émue du Jurisconsulte qui, aux ironies par lesquelles on tenterait d'atteindre et de faire fléchir sa foi, — comme il est arrivé dans ce temps fécond en sarcasmes et en goguenardise, — répond de toute l'énergie et de toute la fraternité de son âme juridique :

Je crois au Droit, je vois le Droit très beau; nul n'aura la puissance d'en ternir le miroir!

La Politique

La Politique! Qu'on ne se méprenne pas sur le sens que je donne ici à ce vocable discrédité.

Il ne s'agit point de cette agitation si souvent inféconde, exutoire pour les ambitions inutiles, les intérêts égoïstes, le besoin de faire du bruit, qui forme trop fréquemment la substance de « la tactique parlementaire », du « jeu des partis » et de « la politique de candidature ».

Je sais que tel, hélas! en est l'aspect habituel et le mobile souterrain ordinaire, déguisé sous les draperies pompeuses de l'in-

térêt public ; ou, plus exactement, que les préoccupations individuelles y cohabitent presque toujours avec les préoccupations sociales, en un piteux concubinat, discernable pour les moins clairvoyants malgré les efforts des dissimulateurs. Mais qu'importent à l'impassible train du Monde ces misères? En accomplit-il moins, dans l'œuvre politique comme ailleurs, ses transformations inépuisables avec le calme dur et silencieux de la Destinée? Peut-être ne sont-elles qu'un moyen nécessaire à son éternelle activité, un rouage de sa gigantesque horlogerie.

La Politique dont je veux parler est la Force qui, dans les sociétés humaines, pousse les individus à s'occuper, noblement, du Bien commun, de la *Res publica ;* — en phalanges sans cesse augmentantes, comme le prouve l'imposant et incompressible phénomène de l'extension du droit de Suffrage, aboutissement fatidique d'une évolution historique immense, sinon toujours visiblement utile, au moins admirablement symbolique, d'Egalité,

qui eut pour point de départ le gouvernement d'un seul, passant au gouvernement de quelques-uns, pour parvenir maintenant au gouvernement de tous, et aller dans l'avenir au gouvernement d'on ne sait qui et d'on ne sait quoi? Ne cherchons pas. Taisons-nous devant le merveilleux imprévu de l'avenir.

Dans sa signification élevée, en accord avec sa destination profonde, la Politique est une attestation de solidarité, de dévouement et d'altruisme; et ceux qui, en nos jours contemporains démocratiques, la dédaignent et la délaissent, ne sont peut-être que des produits résiduaires inconscients du passé, alors que la tyrannie d'un despote, d'une aristocratie ou d'une classe, imposait à la masse l'abstention et le silence et n'exigeait d'elle que de se laisser faire et conduire en troupeau. Vieilles idées, vieilles callosités, en train de se résoudre.

Ainsi je la conçois et j'essaie de la pratiquer maintenant durant le délai, court appa-

remment, qui me reste de mon temps sur la terre, déjà si largement entamé et dépensé.

Ce que je dois à ceux qui m'écoutent, ce n'est pas seulement l'énonciation de cet état psychique définitif (du moins pour l'heure), c'est l'exposé des voies par lesquelles j'y suis parvenu et, s'il est possible, des causes au moins supposées (comment discerner les réelles aux abîmes des événements ?) qui m'ont dirigé dans cet itinéraire.

En ce qui concerne ces causes, elle me revient une fois encore avec l'obsession d'un *leitmotiv*, cette remarque : que ma volonté libre y fut pour peu de chose, peut-être pour rien. Non sans effroi au cours de ma vie, avec un calme désormais résigné, crépusculaire et presque charmeur, j'ai dû reconnaître l'influence des forces « nocturnes » qui, dominatrices, pour les grandes comme pour les petites choses, semblent régler nos humbles destins.

Dans le Bruxelles où je vivais mon

enfance une douzaine d'années après la Révolution de 1830, ronflait déjà, sans que s'en doutât ma cervelle de gamin molle et vide encore, l'agitation qui longtemps alimenta seule chez nous les luttes politiques et fut denommée Clérico-Libéralisme, exclusivement bourgeoise à cette époque et de très courte envergure, ainsi qu'aujourd'hui la reculée des ans permet de le juger.

Il m'est resté dans la mémoire des bribes d'événements, alors pour moi sans signification, pareils à ces actions que l'on se risque à accomplir devant les enfants « parce qu'ils ne peuvent comprendre », mais dont le vrai caractère se révèle rétrospectivement à eux en une brusque éclaircie. Dans les colloques accidentellement écoutés par ma curiosité d'écolier, revenaient les noms de Verhaegen et de Defacqz, d'*Association libérale* et d'*Alliance*, d'arrogance sacerdotale, de parti des prêtres; de Jésuites surtout. Mon Père, orateur à sa Loge, de sa belle voix claire ténorisante, lisait à ma Mère ses discours où

résonnaient ces clichés tenaces non encore étouffés aujourd'hui.

Puis ce fut la Révolution de 1848 en France et sa répercussion chez nous en vibrations amoindries par la distance. Mes sœurs en pension à Paris, ramenées dans un train que je vis entrer en gare trainé par « un remorqueur »(ainsi nommait-on la locomotive) portant deux drapeaux rouges entrecroisés, balafrant de leurs cicatrices écarlates son avant à physionomie de monstre. Un banquet au Prado à Molenbeek-St-Jean pour exalter cette réforme, puérile peut-être mais, on le croirait, historiquement inévitable, la substitution dans le régime parlementaire, comme chef de l'exécutif, d'un Président de République à un Roi, banquet où mon Père, à l'exaltation facile, dit ou fit des choses qui désolèrent ma craintive Maman, la bourgeoise amie de la vie paisible, économe, bien ordonnée, et respectueuse de l'ordre établi. Des bruits d'arrestation du chef de famille effrayant notre tranquille intérieur. L'équipée de Risquons-Tout,

tentative étrange de conquête de la Belgique par une bande d'aventuriers naïfs et extravagants s'imaginant qu'il suffisait d'apporter chez nous l'idée républicaine en Labarum pour être accueilli en libérateurs. Le Roi offrant théâtralement d'abdiquer pour se faire prier de ne jamais partir. — En décembre 1851 le coup d'État Napoléonien et l'envolée vers nos villes de proscrits par centaines, apôtres d'idées républicaines et socialistes, se branchant et nichant où ils purent, perfluant de paroles, d'écrits, de doctrines systématiques, les répandant partout en bavardages intarissables, dans les salons, dans les cabarets, dans les salles professorales, dans les arrière-boutiques, aux soirées, aux promenades, en déjeûnant, en dînant, sectaires la plupart et prodigieusement rhéteurs et raisonneurs. — Durant le second Empire, Bancel déclamant des conférences retentissantes et empanachées à l'hôtel-de-ville. Victor Hugo forgeant en Belgique quelques-uns de ses anathèmes contre Napoléon-le-Petit. Proudhon hirsute

méditant solitaire sur les bancs des boulevards. Rogeard se sauvant à Bruxelles après ses *Propos de Labiénus*. Madier de Montjau donnant des leçons particulières d'éloquence et de civisme jacobin selon les formules de 89 et même de 93. Charras, antinapoléonien jusqu'à la rage, élaborant sa narration, aujourd'hui discréditée, du drame de Waterloo qui acheva la légendaire aventure des cent jours par la terrible campagne de cent heures où, sur seize petites lieux carrées de notre sol, se ruèrent en cinq batailles trois cent mille forcenés, dont cent mille tombèrent fauchés dans nos sillons.

Ce bataillon d'étrangers jugeait sans faveur ceux qui les hospitalisaient avec une admirative bienveillance. Baudelaire consignait dans les notes publiées après sa mort : « Les Belges ont des visages à stupidité menaçante. Ils ne pensent qu'en bande. » — Et Proudhon, dans une prosopopée (datée d'Ixelles), adressée au troisième Bonaparte, s'écriait : « Venez, sire ! Ici comme ailleurs,

plus qu'ailleurs, vous trouverez des bourgeois qui digèrent et dorment, des jeunes gens qui fument et font l'amour! » C'était un peu gros, mais apparemment pas tout à fait faux pour l'époque.

Jusqu'à moi bruissaient les échos du tumulte causé par cette invasion de parlementaires désarçonnés et de révolutionnaires déclassés, « les vieilles barbes », introduisant inconsciemment parmi nous des germes qui, pour douteux qu'ils fussent, facilitèrent plus tard la moisson socialiste. Mais ce qu'il était inexistant alors en Belgique, ce Socialisme aujourd'hui si fortement enchâssé dans le bloc de nos partis politiques! Le Clérico-Libéralisme, seul et triomphant, battait son plein et, comme le soleil de midi, semblait ne devoir se coucher jamais. M. Frère-Orban en était persuadé. A peine le frisselis du prochain « Progressisme » faisait-il entendre ses bourdonnements et son moucheronnage.

Je n'étais de tout cela qu'un spectateur de jeune âge, distrait et insuffisamment com-

préhensif. A peine mes idées en effleuraient-elles la surface d'un vol léger et interrompu. J'étais écolier à l'Athénée, d'application médiocre. Et je pensais à la Mer!

C'est durant les premiers mois de ma Rhétorique que je ne résistai plus à son attirance, si étrange sur le terrien de seize ans que j'étais et qui ne l'avait jamais vue qu'une heure à Ostende, quand il était tout petit. Mais ce que j'avais lu de voyages accomplis sur son vaste dos et parmi ses solitudes! Ce que la pensée d'un navire, toutes voiles dehors sur l'azur et sous l'azur, me mettait en émoi! Encore aujourd'hui parfois je rêve d'y être jeté, au large, quand viendra la mort, plutôt que de me dissoudre lugubrement et souterrainement dans un cimetière.

Je m'embarquai comme mousse et, comme mousse, il me fallut vivre dans le compagnonnage étroit et constant de ces ouvriers à vie rude et sacrifiée que sont les matelots; coucher, sous le pont, dans leur « logis » misérable; les servir en apprenti

et en manœuvre; manger leurs aliments spartiates; subir leurs mœurs farouches, en un rapprochement incessant et familier auquel rien ne m'avait préparé et qu'aucune autre occasion de vie n'eut vraisemblablement pu susciter.

Quand je fouille mon âme, c'est alors que commença en moi pour la Plèbe cette fraternité à chaleur grandissante, qui devait, plus tard, se manifester amplement par ma prédilection pour le mouvement ouvrier et mon affiliation ardente au Socialisme. J'ai essayé d'exposer cette initiation à des émotions nouvelles dans mon livre *L'Amiral*. Qu'ai-je écrit comme littérature qui n'ait été un épisode de ma vie!

Quand je quittai la mer pour les études juridiques, je contenais, obscurs encore, les germes d'un altruisme naissant inclinant mon esprit à m'occuper d'autres entités humaines que la mienne. Vaguement j'entrevis alors, en quelques aspects aussi indécis que la banquise polaire derrière le brouillard, la Solidarité

sociale. La conscience des devoirs qu'elle réclame s'éclairait faiblement, comme, à travers les rideaux, une chambre à l'aube. C'était le sentiment politique qui s'éveillait en moi.

Depuis, il n'a fait que croître. Je vais hâtivement raconter cette marche au travers des broussailles qui obstruaient la route que j'ai parcourue entraîné par les forces inspiratrices travaillant sourdement dans ma conscience ou venues du dehors. Vraiment curieuses m'en semblent les étapes et d'une logique remarquable, non de raisonnement, mais de faits et d'événements, c'est-à-dire de réalités.

A l'Université de Bruxelles, ce fut du simple Libéralisme, amalgame sans véritable grandeur formé de préjugés anti-religieux, souvent niais ou injustes, d'engouement verbal pour les vertus créatrices d'une Liberté sans limites, et d'une confiance présomptueuse en l'aptitude de la Bourgeoisie à remplir le rôle de classe dirigeante, qu'aujourd'hui quelques-uns veulent remplacer,

dans l'exercice de ce privilège, par « les Intellectuels ». Ah! l'orgueilleuse manie de croire qu'il faut toujours une Élite pour gouverner l'Humanité! Et ce que, communément, se révèlent ces élites quand on les fréquente et qu'on les jauge!

Certes, parmi les étudiants, du moins parmi les enthousiastes, une générosité moussait au-dessus de la théorie classique du laisser-faire et du laisser-passer dont l'affreux égoïsme commençait à percer dans les faits. Mais ailleurs c'était le parti Doctrinaire dans la splendeur de ses mesquineries, de ses intolérances et de ses majestueux dédains pour la classe ouvrière, « le monstre à mille têtes », dont, à ces cerveaux ankylosés en une économie politique de convoitises, l'avènement au gouvernement semblait impossible.

Et pourtant, par la force latente de l'Histoire, cet avènement se préparait. Et dans des âmes nombreuses, dans la mienne, pénétrait, quoiqu'à petites doses encore, le fluide des temps nouveaux.

A quelques-uns, tous dépassant à peine la vingt-cinquième année, nous voulûmes, au milieu du journalisme belge revêche, morgueux, écourté de l'époque, ouvrir un soupirail par lequel pourraient s'échapper, en un courant d'air frais, les tendances qui nous travaillaient. Nous fondâmes une feuille hebdomadaire, *La Liberté*, et nous cherchâmes un mot pour désigner notre politique qui faisait craquer (oh! pas fort) le justaucorps du libéralisme : ce fut le Progressisme. On le voit, ce n'était pas à grandes enjambées que nous grimpions l'escalier des géants d'une politique nouvelle.

Mais ce qui apparut tout de suite caractéristique dans ces efforts, sans que nous eussions saisi nous-mêmes l'importance de la nuance et de l'avenir enfermé en elle, ce fut la préoccupation des droits politiques de la classe ouvrière. Instinctivement, sans concert, par la fatalité, semble-t-il, de l'époque, les jeunes bourgeois que nous étions, sortis de bourgeois, vivant en bourgeois, se trou-

vèrent quêtant sur cette piste, en meute obstinée. En 1865 nous lançâmes le *Manifeste des Ouvriers* pour la réforme électorale, signé de noms d'artisans de bonne volonté, recrutés où nous pûmes et comme nous pûmes, car elle était prodigieusement indifférente en sa masse aux réformes politiques la classe ouvrière d'alors! Je fus chargé de la rédaction de ce morceau, sous le contrôle de mes compagnons de lutte.

Oh! qu'il était calme, modéré, timide, respectueux du régime établi ce premier acte affirmant platoniquement le parti nouveau qui, moins de trente ans après, devait, à robustes et irrésistibles coups de coude, et parfois à coups de poings, se faire une si large place dans l'organisme gouvernemental belge. Ah! le peu qu'il demandait, alors iroquement et insolemment refusé, et, depuis, si formidablement dépassé et obtenu!

Le courant nous avait pris et, portés par lui, notre allure devint plus vive. C'est dans les années qui suivirent, en 1870, que je fus,

avec Charles Graux et Charles Buls, candidat audacieux et malheureux du Suffrage universel à Bruxelles. Notre attitude inopinée sembla une extravagance dépassant toute convenance et tout équilibre.

La vélocité augmentante de notre course aux réformes effraya mes amis. Ils quittèrent le radeau qui nous emportait à des désastres ou à des victoires, et sautèrent sur la rive. Je restai seul à être charrié par le flot qui devait m'entraîner, en même temps que tant d'hommes autour de moi, jusqu'à l'estuaire du Socialisme et susciter tant d'événements utopiques auxquels nul, alors, ne songeait.

Ce fut en moi une évolution ininterrompue, ferme et tenace comme la rotation d'un engrenage. Je n'obéissais point aux suggestions de conversations ou de lectures. C'était plus latent et plus organique. Une sorte de mûrissement s'opérait dans mes idées, incessant et insurmontable. Aujourd'hui que je crois mieux comprendre l'invincible de l'action historique sur les âmes, sa

pression à la fois douce et tyrannique et la calme majesté despotique avec laquelle elle nous contraint à subir nos destinées, j'incline à penser que cette transformation dans ma cérébralité ne fut pas autre chose que mon adaptation intime aux directions du temps et du milieu dans lesquels se déroulait mon existence et l'équation de mon activité avec les harmonies fatales de l'époque. Mais alors j'eus, certes, souvent l'illusion que cette transfiguration était l'effet de ma volonté et que cette volonté elle-même je la dirigeais par le mécanisme conscient de ma raison, jugeant les circonstances et les combinant dans un ingénieux travail syllogistique destiné à justifier mes convictions. Bizarre manie de renforcer après coup par un chapelet de confiants mensonges les inévitables efflorescences instinctives qui s'épanouissent en nous.

Mon progressisme, aux théories trop cartilagineuses, se mua en « Radicalisme », mot qui devint la désignation courante (crue

très hardie, et vraiment alors revêtue de défi) d'une opinion politique se détachant nettement du Libéralisme, et en laquelle, de ci, de là, sporadiquement, se jetaient de nombreux esprits. Ses cris dominants étaient l'émancipation de la Classe ouvrière, son admission de plus en plus large à la vie politique, sa participation de plus en plus généreuse au bien-être social, l'hostilité déclarée à l'exclusivisme doctrinaire, le dégoût de la querelle clérico-libérale.

Durant la période politique de 1882-1884 où coup sur coup trois élections législatives tinrent la Belgique en une effervescence sans précédent, je devins, sans l'avoir cherché, je ne sais même par quels hasards, le champion de ce programme violent et concentré. J'eus alors pour compagnon, pour collaborateur, — j'ose à peine dire pour lieutenant, tant l'homme, jeune et presque inconnu en ces jours tumultueux, prit depuis de grandeur symbolique et d'importance, — Jean Volders. Partout où je

parus, dans d'innombrables meetings, il était à mes côtés.

La campagne fut d'un acharnement jusque-là inégalé et inlassable. Jamais je ne me donnai à ce point, dans mes sèves physiques, dans mes sèves cérébrales, ni à un événement, ni à un être.

L'aboutissement apparent fut le renversement retentissant du parti doctrinaire et de son libéralisme étriqué. L'aboutissement foncier, digne prix de cette rude bataille, fut, pour le Pays, la mise à l'ordre du jour des Questions Ouvrières, désormais indestructibles, et, pour moi, la claire vision et l'acceptation de l'opinion, enfin dégagée, toutes bandelettes et liens rompus, qui depuis demeura inébranlable en mon âme : le Socialisme !

Le Socialisme, Oui ! Entendu non pas comme un clichage de mes idées et de mes sentiments dans une doctrine politique ou économique fixée *ne varietur*, étiqueté d'un nom provisoirement célèbre ; dans un de ces

programmes niaisement crus définitifs et dont l'avenir sarcastique fait sauter les boutons; dans un de ces systèmes intolérants et sectaires, vastes bâtisses cérébrales des idéologues déments formées de quelques faits dénaturés par cette machine dangereuse, « le raisonnement », si naïvement et si férocement mise en branle par ces terribles dogmatiques, n'ayant d'autre valeur que la force apparente d'une symétrie factice et conventionnelle où des matériaux fragiles et sans durée sont reliés et retenus par les ancres artificielles de la dialectique. Le Socialisme qui me hante est celui qui m'apparaît comme la floraison normale de l'Histoire. C'est la manifestation, au temps présent, au profit de la masse ouvrière d'abord, de toute la société humaine ensuite, des possibilités, des nécessités naturelles contenues dans le passé, parvenues au moment où elles doivent jaillir en institutions nouvelles parmi nos sociétés aryennes mûres pour en faire l'explosion et en adopter le régime, lentement mais irré-

sistiblement triomphant, germant et s'insinuant dans les cerveaux et les mœurs avec l'infaillibilité des révolutions astronomiques ou des phénomènes de la végétation.

Il me semble qu'en une si belle clarté, ce que nous savons de la longue série d'événements, étoffe des jours écoulés, prouve que l'heure est venue où, pour une partie de l'Humanité, la nôtre, la masse plébéienne tant durablement oubliée et sacrifiée, émerge et doit devenir, à l'égal des autres jusqu'ici dominantes, un des instruments principaux dans l'immense orchestration sociale. Ce phénomène est dans le courant évolutif du Monde! Et, dès lors, s'y laisser aller et s'y conformer, n'est-ce pas à la fois l'équité suprême et la soumission à la Nature? Point n'est besoin pour le comprendre de lire de gros livres paradoxaux, de s'enrôler dans le clergé d'un archevêque démocratique et de se mettre en fureur contre les incroyants traités en hérétiques.

Qu'importe qu'on puisse discuter et

promouvoir des controverses! Qu'importe que par des arguments, des mots, des phrases et ce que nous nommons effrontément « des preuves », on puisse, avec ou sans vraisemblance, montrer que tel système politique ou tel idéal dressé dans le lointain devant l'Humanité en marche vaut mieux que tel autre; que le Socialisme est le salut ou le danger, que quelques-uns de ses rêves sont des prédictions sûres ou des utopies et des extravagances. Dès qu'il est dans la logique réelle et inévitable de l'Histoire, il est suffisamment justifié, et les querelles et les antagonismes ne sont plus que de vains cliquetis et de vaines batailles de vocables. Les événements accomplis ne se plaisent-ils pas à démentir et culbuter notre logique prétendûment souveraine? Arrive-t-il souvent que nous puissions, par des artifices de dialectique, justifier les hommes, les actes, les institutions effroyablement multiples, ténébreuses et contradictoires du passé? Pourquoi le présent et le futur échapperaient-ils à

ce régime, énigmatique soit, mais insurmontable ? Et le mieux n'est-il point de le subir et d'emboîter le pas aux événements, non dans un sentiment de lâcheté ou de profit, mais dans un sentiment d'harmonieux abandon à l'Inévitable ?

Cette conception est le port où depuis quelques années j'ai jeté l'ancre. Indifférentisme de mon enfance, Sentimentalisme vague de mon adolescence, Libéralisme de mon existence universitaire, Progressisme des premiers temps de ma vie active, Radicalisme de ma maturité, Socialisme d'aujourd'hui, sont les avatars qui se sont succédé dans ma pensée inquiète et toujours en investigation. Quand le Parti Ouvrier belge, enfin doté de droits civiques par la réforme de la Constitution en 1893 et le Suffrage Universel, conquis mais mutilé encore par le vote plural, a inauguré son rôle parlementaire avec le risque de s'y résorber au détriment de son rôle économique autrement important; et quand, sans l'avoir désiré, sans

l'avoir demandé, sans une brigue et sans une démarche, je fus, en six années, trois fois élu au Sénat, dans cette assemblée comme ailleurs, j'ai continué à me livrer sans réserve aux suggestions intimes qui ainsi me travaillaient, et je n'ai jamais tenté de les rectifier ou de les conduire. C'est ainsi que j'ai compris « la Politique », au sens noble du terme, non pas celle pour la conquête mesquine du pouvoir, pour les honneurs frelatés, pour les intérêts égoïstes, celle des « politiciens » ; mais pour la conquête du Droit, la grande idée collective, généreuse et sociale, où l'individu s'oublie en pensant à la masse et qui apparait comme le plus haut devoir du Citoyen.

La sincérité et la loyauté de ces métamorphoses ne sauraient, me semble-t-il, être mises en doute si l'on considère, d'une part, ce que j'aurais pu être, au point de vue des communs avantages, de l'ambition, de l'argent, des honneurs, en devenant champion dans le camp des conservateurs libéraux ou

cléricaux, et d'autre part, les nuisances sans nombre que je me suis attirées en me consacrant à la foi socialiste ! Ah ! comme à un grand nombre j'ai dû paraître un mal avisé, sinon un fou !

Le spectacle de ces incubations et de ces éclosions se muant les unes dans les autres, est-il un signe de faiblesse et de versatilité ?

Je ne le crois pas. N'est-ce point plutôt une attestation de vie ne sachant pas s'arrêter et d'assouplissement à l'ordonnance du monde? Il va ce Monde, il va toujours, cylindre énorme déroulant le tissu du Destin, aux broderies et aux entrelacs myriadaires, sans qu'on puisse entrevoir le terme de ce déroulement fatidique. Tout change au cours de cette évolution inépuisable. Jamais la page nouvelle ne répète les pages précédentes dans cette impression du Livre de la Nature qui a pour rédacteurs l'Infini et l'Imprévu. Comment devant cette œuvre formidable toujours mouvante, toujours évoluante, pré-

tendre échapper à l'universelle transformation? Comment, quand toute parcelle du temps, toute minute, toute seconde, n'existe que sous la forme du changement, espérer soustraire à cette loi une vie humaine, quelque éphémère que soit sa durée, quelque ordonnée que soit sa discipline?

Oui, homme politique comme homme de Droit, je me sens pris dans la lave chaude et lentement cheminante de l'activité totale du Cosmos et je m'y abandonne. Ce sentiment est devenu le secret de ma paix, de mon équilibre et de ma dignité. J'aime à me sentir participant, quelque infime que soit mon rôle, à cette mécanique colossale. J'aime à sentir l'usage que, bienveillante ou cruelle, elle fait de mon individualité chétive pour l'accomplissement de sa destinée impénétrable. J'aime à me sentir, chassé par ses impulsions, battu par ses pulsations, agissant non pas seulement avec des préoccupations égoïstes, mais aussi avec les préoccupations fraternelles qui sont la substance de la Poli-

tique sainement et chevaleresquement comprise. J'aime surtout à me sentir en accord avec cette poussée des forces naturelles, à glisser sur la pente qu'elles suivent, à subir, dans une sorte de ravissement viril et d'extase confiante, la domination subjuguante de *l'Élan du Monde*.

L'Art

C'est « tard » que me vint la préoccupation instante de l'Art. C'est « très tard » que se formèrent en moi des idées sur son essence, sur sa destinée, sur son origine, ce triptyque où se reflète tout phénomène dès qu'une pensée persistante le fixe : présent, passé, avenir, — ontologie, étiologie, téléologie, inquiétantes énigmes, scientifiques mystères. Et encore, ce que j'en crois est-il la vérité ?

Ah! combien lentement sur tout, même pour le plus ardent chercheur, se forment, s'il n'est un présomptueux, je n'ose dire les certitudes, mais les opinions douées de

quelque solidité et de quelque lumière! Et à peine ces havres intellectuels sont-ils ouverts à nos doutes, que tinte la cloche du départ pour l'inconnu où tout sombre, même la joie tremblante de croire que l'on sait enfin quelque chose.

Dans l'existence bourgeoise où mon enfance vivota sa petite vie sautillante, rien d'art venant du dehors que des échos; et dans l'oasis étroite de la famille où mon ingénuité, ignorante encore des soucis qui grèvent tout groupe humain, ne percevait que de la joie paisible, rien d'art que les exercices monotones de mes trois sœurs pianotant, timides et enfantines, coiffées à la chinoise. Ma mère chantait doucement et rêveuse de vieux airs des Flandres éveillant des songes fragiles, pareils aux paysages des tapisseries déteintes. Aux dîners de parenté, chez nous ou ailleurs, chacun, au dessert, hommes et femmes, suivant la coutume d'alors, y allait de sa chanson joyeuse ou de sa romance naïve, et j'écoutais ravi. Les cloches agiles, au son clair, blotties

dans la tour d'en face (elles vivent toujours), me ravissaient aussi, proches et si turbulentes. Parfois une musique militaire. Un concert au Parc, le dimanche, faisant jaillir son bouquet d'harmonie d'un kiosque au milieu du « bassin des fleurs », odorant et multicolore parterre qui occupait l'emplacement de la grande vasque circulaire où, maintenant, une gerbe évase les jets et la pluie neigeuse de ses eaux. Des orgues de Barbarie plaintives, aux claviers édentés, mélancolisant les rues de Bruxelles à circulation traînante ou animant au lointain les champs pacifiques qui commençaient leur verdoyant étalage aux portes mêmes de la ville.

Et, pour moi, c'était tout le réel artistique.

Le surplus ne m'arrivait qu'en bribes, en paroles surprises aux conversations, énigmatiques et suscitant dans mon jeune esprit d'ondoyants fantômes. J'entendais parler du théâtre de la Monnaie et du théâtre du Parc. J'entendais louer les romans de

Madame Cottin et de Jean Jacques dont les héros servaient à donner aux enfants des prénoms: Malvina, Valérie, Edmond, Emile, Julie. J'entendais nommer Slingeneyer et Wiertz et décrire leurs tableaux immenses que mon imagination voyait plus immenses encore. Des virtuoses passaient en comètes dans la cité et suscitaient à notre table des récits émerveillés. Ah ! les petites sœurs Milanollo, violonistes ! Durant plusieurs mois ma mère, d'une voix frémissante, nous entretint de la Malibran qu'elle avait entendue, dans une soirée fameuse, et il semblait que c'eût été pour elle l'apparition d'une madone éblouissante.

Si, à cette époque, aux filles bourgeoises on enseignait « les arts d'agrément » qu'elles délaissaient dès leur mariage, pour les garçons, c'était considéré comme un superflu et l'on se contentait du sec et stérilisant enseignement scolaire. Qui alors en Belgique pensait que l'Art pût être autre chose qu'une distraction et un luxe, presque une frivolité?

Un événement, pourtant, marqua dans mon existence de petit bonhomme dirigé vers « le sérieux » de la vie. Le révérend Père Lacordaire donna une de ses célèbres conférences dans l'église des Sablons. J'avais une dizaine d'années. Excentriquement mon Père m'y conduisit. N'avait-il pas déjà commis cette autre extravagance de me mener, à sept ans, à Paris, en diligence, pour me montrer la Grand'Ville! Il croyait à ma destinée « d'orateur » et m'appelait Mirabeau, ce que mes sœurs railleuses transformaient en Mirabelle quand j'avais encore des jupons de petite fille. Pris d'une sorte d'effroi, le cœur sautant, je vis et j'entendis en chaire le grand Dominicain, drapé de blanc, la tête au crâne rasé ceinte d'une couronne de cheveux, les gestes larges, la voix harmonieusement retentissante. Et je ressentis, vague mais déjà vibrante, ce que je connus plus tard en pleine conscience : la volupté du frisson esthétique.

Mon Père aimait à raconter que son

frère défunt avait été choisi par David comme modèle de l'enfant de chœur qui tient l'encensoir dans le coin à droite du tableau du Sacre de l'Empereur qui est au Louvre, et il conservait une Lettre de l'artiste écrite à ce propos. Depuis égarée. Un croquis du peintre illustre, suspendu dans notre nourricerie, représentait le même garçonnet tenant dans ses bras un chien qu'on nommait Pitapouf. Depuis disparu. Mon Père se plaisait à lire tout haut des vers. Il faisait déclamer par mes sœurs des scènes de Racine et de Corneille. Il était volontiers lyrique et grandiloquent et s'écoutait déployer « de sa belle voix ténorisante » la fanfare des phrases élégantes. Il éveilla ainsi, sans y penser, en moi, auditeur minuscule, le goût de la cadence, du rythme, de l'assonance, de l'image, de la musicalité verbale : je fis des versiculets, naïvement, pareils à des pépiements de moineaux.

Je rattache volontiers les événements à l'atavisme. A tort ou à raison je n'oublie

jamais le sang comme facteur dans ce qui m'arrive. Mon Père avait un oncle, Jean-Baptiste Picard, dont vaguement je me souviens sous l'aspect d'un grand vieillard célibataire, sec et grave, coiffé d'un bonnet grec. Fonctionnaire à la Cour des Comptes, il avait été sous l'Empire, sous le gouvernement du « Roi Guillaume » et, depuis la Révolution de 1830, était encore Secrétaire de la Société des Beaux-Arts. Dans une étroite maison qu'a englobée l'Hôtel de Flandre, au fond de l'impasse du Borgendael, petit béguinage dans le grand béguinage qu'était Bruxelles, il réunissait des artistes : David, l'exilé régicide, Navez, son disciple, et leur entourage, à des dîners délicats (il y avait alors encore de vraies primeurs difficiles à se procurer) et accumulait des curiosités de tout genre, tableaux, médailles, bibelots, statuettes, livres, tabatières, miniatures, vieux meubles. Quand on me menait chez lui, j'entrais là comme dans un sanctuaire, étonné et effrayé par cet attirail d'antiquaire,

pour moi bizarre et incompréhensible en son encombrement de choses en apparence inutiles. Il écrivait sur l'Art : deux manuscrits relatifs a la Peinture flamande, dont l'un orné par lui de portraits à la plume, sont à la Bibliothèque royale. On parlait constamment chez nous de ce considérable parent, amateur que plus tard on eût qualifié Esthète.

Ce qui davantage m'émouvait, c'était la belle promenade par les jours de soleil ou sous les ciels de grands nuages à travers la campagne brabançonne, monticuleuse, aux sablonneux chemins creux serpentant sous le berceau des hêtres jaillissant de leurs versants escarpés. C'était la marche à travers la Forêt de Soignes, « vaste et murmurante ». Certes sur mon âme d'écolier, mené par la main paternelle et trottinant, agissait déjà ce que plus tard je nommai l'Esthétisme de la Nature. J'en ai le souvenir très doux, — et maintenant que tombe le soir des achèvements, le souvenir pathétique, tant ce passé juvénile se perd dans les brumes de ce qui

ne sera jamais plus. Tout cela ! C'étaient pour moi les premiers mots de la grammaire du Beau.

Quand, dans le déroulement de ma destinée, vinrent plus tard les jours où les champs mouvants de la Mer remplacèrent les champs immobiles de la verdure, le sens des splendeurs naturelles créées autour de nous sans la participation de l'activité humaine se fortifia. Ah ! que ces années consommées dans le vaste décor maritime et la vie vagabonde, pittoresque et virile du matelot, ont influé sur tout ce que je suis ! Comme je retrouve encore entremêlés à mes fibres des filaments qui viennent de leur végétation depuis si longtemps arrachée et déracinée !

Mais quel intervalle, le plus souvent, entre l'époque où une âme est mûre pour comprendre les beautés naturelles, s'émouvoir à leur aspect, en savourer la jouissance, et celle où elle ressentira le même émoi pour les beautés que peut façonner

un artiste! Il semble que dans la concentration qu'est une vie humaine, les mêmes étapes, mais accélérées, se succèdent, que dans la vie incommensurablement lente de l'Humanité! Le sauvage primitif subissait, sans doute, une admiration trouble pour la magnificence des météores longtemps avant que des mains encore inhabiles eussent gravé sur la pierre ou la corne les premiers linéaments qui furent l'origine du dessin, ou tailladé et coloré dans la peau les premiers tatouages qui furent l'origine de la peinture, — et de la bijouterie.

A l'Université les œuvres littéraires commencèrent en moi leur attirance et leur séduction. Oh! Musset, le poète enchanteur pour les amoureux d'avant 1850, en si parfait et si sentimental accord avec les passions d'alors à superficielle violence, sans aucune des descentes aux profondeurs souterraines des âmes que Baudelaire, nouveau Dante, allait bientôt entr'ouvrir de sa main fiévreuse et sarcastique. Lamartine déjà

reculait dans les prédilections de la génération où j'avais ma place régimentaire, et Hugo, admiré, était réservé pour les liturgies graves de la Vie.

L'Art prenait donc dans ma mentalité une place plus large, mais si restreinte encore! et toujours avec cette idée d'occupation purement distractive ou reposante sans rapport avec l'universalité des forces en mouvement dans le Monde. L'ambiance où je vivais était sursaturée d'utilitarisme; si « les hommes d'affaires » qui pullulaient en Belgique l'admettaient en amusement et en occasion de faste, ils ne discernaient point par quoi il eût pu être élevé à la dignité de puissance sociale. Ils le traitaient en ornement qui donne de l'élégance à un peuple, ou plutôt à quelques individualités parmi un peuple, à une « élite » formée d'intellectuels et d'amateurs; mais nul d'entre eux ne mettait en doute qu'on pût parfaitement s'en passer. Sauf dans la musique et la peinture, les plus accessibles des productions esthétiques, les artistes

belges travaillaient submergés dans un universel et désolant dédain.

Ce sont ceux d'alors qui peuvent, pour les avoir supportées, raconter les luttes et les souffrances de la vie artistique vers 1860. Qu'elle était loin de l'épanouissement qui lui donne aujourd'hui tant d'éclat! Ce sont eux qui savent qu'alors il n'existait guère en Belgique de littérature. Ceux qui écrivaient, le faisaient à l'écart, la plupart pour eux seuls, les plus heureux pour quelques amis. Mais leurs travaux n'avaient aucun retentissement au dehors, car c'était au milieu, non seulement de l'indifférence, mais de la malveillance du public qu'ils poursuivaient leur œuvre. C'était un temps où lorsqu'un avocat écrivait il perdait ses clients, lorsqu'un médecin était poète il perdait ses malades; si un officier faisait un livre, il nuisait à son avancement; si un ingénieur avait l'audace de tenir une plume, il était assuré de se voir refuser un emploi par « la haute industrie ».

C'était d'instinct que de rares prédestinés s'occupaient d'écrire, par une impulsion naturelle, irrésistible, mais qui, chez la plupart, était rapidement étouffée. Il n'y avait point chez nous de maîtres ou de guides. Il fallait tout tirer de soi-même, et sur l'ensemble de ces conditions décourageantes venait encore brocher l'hostilité officielle pour tout ce qui était indépendant. André Van Hasselt, Charles Decoster, Octave Pirmez, Camille Lemonnier, labeuraient solitaires, grands vaisseaux perdus pavoisant inutilement les flots, où, aussi inconscients que les poissons nageant dans les profondeurs, leurs compatriotes vaquaient « à leurs affaires ».

En cette atmosphère j'étais plongé et je respirais les miasmes dont elle était chargée. Je participais à l'étroitesse générale, mais avec un instinctif besoin grandissant, mal compris de moi-même, d'y échapper. Les grandes batailles artistiques qui retentissaient ailleurs faisaient battre ma pensée.

C'était l'époque où Wagner, comme un Fafner menaçant jetant des flammes et remplissant l'air de ses rugissements, dressait ses œuvres devant une humanité presque universellement hostile, parfois jusqu'à la rage. Un chef d'orchestre hardi osait en jouer des fragments aux concerts du jardin zoologique, très couru alors par la bourgeoisie bruxelloise, à « la Zoologie » comme disait la langue locale, et ces échos de l'énorme épopée musicale qu'avait construite celui qui, en son héroïque confiance, se titulait (il ne se trompa point) « le musicien de l'avenir », me gonflaient d'une admiration enthousiaste. Quand il y a environ trente-cinq années, à une époque où la plupart de ceux qui, depuis, ont cru que la compréhension du génie de Wagner leur était due, n'étaient encore que des moutards, on annonça la première représentation du *Rheingold* à Munich, car Bayreuth était encore dans les futurs contingents, je partis pour y assister.

Cependant en Belgique se formaient des groupements pareils aux premières agglutinations du protoplasme dans les mystérieuses édifications de la Nature. Les jeunes se cherchaient instinctivement et s'aggloméraient en petites colonies, très humbles d'abord et timides, mais où peu à peu montaient des rumeurs, des cris d'éveil, des proclamations d'Art nouveau tâtonnant. Devant cette levée s'inquiétaient les officiels jusque-là en possession paisible des règles dites Classiques qu'ils croyaient fixées à jamais, et de tous les avantages administratifs. Une lutte s'inaugurait entre le passé stagnant et le remuant avenir. Le sentiment de l'évolution constante du Monde et des sociétés humaines gagnait les âmes et les poussait, comme instruments, vers l'inévitable des transformations. Une germination fermentait.

Mais les esprits avancés n'étaient pas encore capables de vues larges. On se cantonnait en écoles sectaires et ennemies.

On divisait la terre artistique en compartiments et chacun soutenait avec la furie de l'intransigeance, que l'Art était tout entier dans le compartiment que lui et ses partisans occupaient. Aucune notion de l'admirable et savoureuse multiplicité esthétique. Une croyance (contradictoire avec ce mouvement de réforme), qu'il y avait une Doctrine supérieure à toutes les autres, un système clichant rationnellement « les vrais principes », et chacun, criant, gesticulant, prophétisant, discutant, anathématisant, clamait : C'est la mienne !

Je faisais partie d'un de ces « Commandos » guérillant sans cesse. J'avais moi aussi, à cette époque, une tendance à dogmatiser, à m'attacher à quelques idées « inébranlables ». Mais je ne parvenais pas à avoir en elles cette forcenée confiance intolérante dont, en d'autres groupes, je voyais brûler l'ardeur fanatique. J'aimais à parler d'un « Art social » qui devait avoir pour direction dominante de faire servir les œuvres

aux progrès des aspirations qui dès lors, mais encore sourdement, tourmentaient les masses. J'aimais à parler d'un « Art national » s'attachant de préférence à exprimer nos mœurs et notre pays que je sentais intéressants et beaux, dignes de préoccuper les cervelles humaines. J'aimais à parler d'un « Art original » par lequel les âmes, échappant à la triste imitation, au stérile renouvellement du passé et à l'insupportable uniformisation dans le fond et dans la forme, s'efforceraient de se manifester elles-mêmes, dans leur réalité incessamment différente et par des modes incessamment divers. Je polémiquais là-dessus, ou plutôt j'étais entraîné dans des polémiques querelleuses, où déjà le sentiment de l'inutilité et du mauvais goût des disputes avec des adversaires-nés et partant irréductibles, perçait la croûte de mes préjugés et bousculait ainsi l'éducation basée sur la prétendue vertu convaincante des raisonnements et sur la soi-disant importance des argumentations habiles. Je n'étais qu'une

unité fongible dans le tumulte artistique lentement grandissant qui gagnait l'Ame belge, l'éclairant peu à peu comme conquiert la campagne la lumière d'un soleil qui se démasque des nuages. Oui, rien qu'une unité et je ferraillais dans mon coin.

Chose étrange et qui, pourtant, demeure presque générale, je ne me rendais pas compte de ce qu'était vraiment l'Art en soi et je ne pensais pas à le pénétrer par une analyse attentive. Vaguement je flottais à son sujet en des conceptions embrumées et je me contentais de ces incertitudes qui, pour toutes choses et dans tous les temps, semblent avoir été, pour des milliers d'êtres, le régime cérébral de la psychologie humaine que fatiguent les recherches opiniâtres ou que décourage leur habituel insuccès. Sur les conditions du Beau, sur les règles qui pourraient fixer sa fluctuante essence, s'agitaient de puériles controverses où l'étroitesse des esprits subordonnés à la maladie sectaire se révélait avec âpreté par des excommunications réci-

proques auxquelles je ne puis maintenant songer, d'une part qu'en souriant car je perçois enfin leur frivolité et leur ridicule, d'autre part qu'en sentant monter en moi un flot de regret et de tristesse en dénombrant les malentendus qui les ont suscitées et les camaraderies qu'elles ont rompues ou mutilées. Oh! l'ironique perversité que semble mettre l'Esprit masqué qui dirige le monde à faire servir les plus grandes choses aux mesquines et affreuses querelles entre les hommes !

La maturité apporta quelque apaisement dans ma manière d'envisager ces luttes. Leur infécondité insensiblement se dégagea. Une des visions principales à laquelle s'accoutumèrent mes regards psychiques, et qui s'est établie en moi avec la force du définitif, ce fut la merveilleuse et savoureuse diversité de l'Art à travers les temps et parmi les espaces.

Combien je m'apparus enfantin, combien d'autres m'apparaissent enfantins, quand

je me remémore les jours où nous nous acharnions à établir une prétendue hiérarchie entre les époques et à diminuer les unes par l'exaltation d'une autre ; où celui-ci proclamant indiscutable la supériorité de l'art grec méprisait ou dédaignait le gothique, tandis que celui-là juchait le gothique au-dessus de tout. Et d'analogues intolérantes disputes surgissaient pour la forme. Oh ! les Vadio-Trissotinades, les coups de dents et les coups de plume, à propos du vers libre et de la prosodie classique, les pugilats verbaux à l'occasion de la peinture sombrée et du luminisme! Et le symbolisme opposé au réalisme, et le réalisme déprécié par l'impressionnisme, et l'impressionnisme se muant en naturisme! Puis encore l'école italienne mise aux prises avec l'école flamande et les Flamands amoindris au moyen des Hollandais. Et dans l'école flamande, ces frères gigantesques, Rubens et VanDyck, transformés tout à coup en frères ennemis par leurs descendants affolés de polémique et d'antagonisme. Ensuite le japonisme,

porté en un jet au pinacle par des dépréciateurs de l'art européen. Et vingt autres engouements, et vingt autres manies intransigeantes. pareilles aux vagues courant se briser bruyantes sur le rivage, se surmontant l'une l'autre et se bousculant dans un ininterrompu tumulte pour revenir finalement au même recul et au même étalement.

Du désordre de ce spectacle prodigieusement attirant pour mes inclinations et mes fièvres esthétiques sortit une harmonisation. Je compris, après des années d'erreurs, puis d'hésitations, que ce n'était qu'une apparence, et que n'aimer, ou du moins ne tolérer, qu'une de ces expressions multiples d'une force inépuisable et incessamment changeante, c'était s'apparier à celui qui, dans un orchestre exécutant une symphonie, prétendrait n'accepter et ne vouloir écouter qu'un seul instrument.

Car au grandiose déroulement de l'Univers participe l'Art. Dans cette évolution immense, il est pris, lui-même immense. Le

Monde n'est pas beau seulement à l'une des heures de son déploiement; il l'est dans une continuité sublime, infatigable et inépuisable, Chaque moment du temps, chaque époque, chaque parcelle de l'espace, chaque race, n'est qu'une facette de ce miroir où se reflètent les paysages mouvants du panorama colossal qui se dévide sous l'impulsion puissante du Cosmos. Il y a de la Beauté à toute minute de l'Infini, comme il y a de la Justice, comme il y a de l'Amour. Que valent, dès lors, les localisations d'admiration dans un temps, ou dans un lieu, ou dans une œuvre, ou dans une école, ou dans un homme, fût-il du plus éblouissant génie? Si chez quelques-uns ces prédilections apparaissent l'expression d'un sentiment irrésistible, ce n'est point, sans doute, parce qu'elles sont des vérités, mais parce qu'elles attestent la limitation et la pauvreté individuelles de qui les éprouve. Infirme, il confond l'étendue sans bornes du Beau avec son indigence cérébrale personnelle, pareil au myope qui croirait obstiné-

ment que rien n'existe au delà de sa vision restreinte. Heureuse l'âme qui peut ne pas se confiner dans des sensations exclusives mais jouit de l'universalité des choses! Heureuse aussi, mais moins, celle qui, insensible à certains aspects de la Beauté, tolère fraternellement que d'autres en jouissent, et ne s'élève pas contre eux en adversaire impitoyable.

Était-ce de l'Éclectisme ce phénomène que je voyais se manifester en moi, une fois encore sans le concours conscient de ma volonté comme cela m'était arrivé pour ma transformation patriale ou ma transformation religieuse ou ma transformation juridique ou ma transformation politique? Éclectisme! mot discrédité auquel s'attache une idée de faiblesse intellectuelle, d'affaissement, de mollesse dans les convictions; car les hommes aiment la force et la fierté qui accompagnent les doctrines exclusives, et leur orgueil, et leurs défis, et leurs périls. N'est-ce point que, dans nos insuffisantes

natures, fourmillant de contradictions, toute concentration sur un point isolé correspond à un plus énergique effort dans l'action, et que nous ne pouvons être un instrument puissant au service d'une idée, que châtrés de tout ce qui pourrait en susciter d'autres? Qu'importe, puisque ce que je fais dans cette confession, ce n'est pas juger ce qui s'est passé en moi, ne me sentant aucune qualité pour pareille œuvre, mais de raconter avec sincérité, dût-il en résulter un aveu d'amoindrissement. Je n'écris point pour me faire valoir mais pour me révéler, pensant qu'une aide en peut résulter pour la recherche et la constatation des réalités psychiques du temps et du pays où j'ai vécu.

Et cette même sincérité obligée me pousse à dire qu'éclectique avec un sens louable ou fâcheux, je n'ai pas, depuis cet équilibre intérieur, senti diminuer mes forces ou mes prédilections esthétiques (car je ne suis et ne saurais être à l'abri de préférences), je ne me suis pas senti privé d'une plus vive

aptitude à jouir de certaines beautés qui correspondent en une nette équation à mes inclinations natives.

L'effet dominateur de cet état d'âme qui m'est venu à l'été de la vie, c'est la sérénité pacificatrice de la tolérance, un vouloir d'impartialité fraternelle dans mes jugements, une façon spéciale de concevoir la Critique, que j'ai tant pratiquée, non pas en une série d'appréciations doctorales, distribuant présomptueusement l'éloge ou le blâme en me croyant ridiculement, à l'exemple de tant de cuistres, le seul dépositaire des vérités esthétiques ; mais uniquement comme l'aveu ingénu des impressions que font sur moi les œuvres d'art contemplées. Je me sens à jamais guéri de l'aberration de croire que parmi tant de cerveaux humains, le mien aurait été élu par on ne sait quelle puissance extravagante, pour recevoir le don de « dire vérité » infailliblement sur les œuvres d'autrui. Et, pourtant, qu'est la Critique contemporaine telle que quotidiennement

on l'exerce, si ce n'est cette présomptueuse folie ?

Une autre obsession me tint, opiniâtrement, longuement. J'en indiquais tantôt l'objet : l'essence de l'Art, sa caractéristique, ce qui le distingue, sans le séparer, des autres forces sociales qui agissent, dans une solidarité despotique, pour le déploiement du monde.

Définir l'Art ! qui le fit jamais avec netteté, qui fit plus que d'en donner une explication aux indécis contours? Le Beau, c'est le contenu de l'Art; mais le Beau lui-même, qui put jamais le préciser sans que bientôt cette précision n'éclatât sous l'effort de conceptions nouvelles ? « Quelle règle ne fut pas démentie par un chef-d'œuvre? » Et surtout quelle est la différence entre le Beau dans la Nature et le Beau dans l'Art?

Car vraiment ils ne se confondent pas dans l'impression qu'ils font sur notre âme. Quelle diversité de sensation entre un paysage vu dans la réalité des champs et ce même pay-

sage transporté sur une toile par un indiscutable artiste! A quoi tiennent ces saveurs psychiques de goût si divers? Là gît, apparemment, le secret du problème. Et de même pourquoi, par exemple, le meurtre de Desdémone à la scène cause-t-il une sensation esthétique si émouvante, tandis que dans la réalité de la vie il ne serait qu'une horreur?

A cela s'attachèrent mes méditations quand, avec l'âge, mon esprit s'éloignant des rumeurs, s'isola dans la contemplation de plus en plus persistante des grands espaces de la Pensée. Car (je l'ai déjà dit dans ce livre) si durant la jeunesse et ses turbulences, les détails et leurs minuties nous absorbent, plus tard ils échappent de plus en plus à notre observation et à notre mémoire, et nous nous complaisons dans les généralisations. C'est le navigateur qui s'éloigne du rivage pour gagner les immensités de la mer et du ciel.

Insensiblement, avec la lenteur de la poussée, pourtant infaillible, de l'herbe, cette notion germa et grandit en moi : que

dans l'œuvre d'art ce qui produit sur nous cette commotion spéciale, la jouissance esthétique, c'est, outre la beauté qui lui est commune avec tant d'œuvres de la Nature insensible, la participation à sa création, d'un de nos semblables, d'une âme sœur de la nôtre, mais investie du don de faire saillir visiblement le caché pathétique des choses. Voilà ce qui existe dans l'Art et ce qui manque à la Nature. C'est le frémissement personnel de l'artiste introduit dans son œuvre, rendu apparent par l'étrange alchimie de son travail et qui va droit à notre sens esthétique qu'il excite comme la séduction de la grâce féminine va à notre sens érotique.

Cet accord d'émotions n'est-il pas une des plus hautes attestations de la solidarité et de la fraternité humaines ? Il révèle le feu souterrain qui chauffe l'universalité des âmes, comme les volcans et leurs cimes révèlent le noyau incandescent emprisonné sous l'écorce terrestre.

Là m'est donc apparue, à tort ou à raison,

la caractéristique de l'Art, et à partir du jour où cette conception me tint, l'activité tout entière de cette force gigantesque et d'une si indomptable permanence, m'apparut sous des projections lumineuses nouvelles. Je recherchai avidement dans les œuvres cette parcelle de feu personnel introduite par un de mes semblables et qui seul me semblait lui donner l'éclat du vrai diamant. Je compris avec ardeur pourquoi une copie en laquelle ce charme magique de l'inspiration brûlante n'existe plus, quelque parfaite qu'elle soit, n'a plus sur l'âme qu'un effet amoindri. Je compris la froideur de l'Art industriel où la mécanique est substituée à l'action émue de la personnalité humaine. Je compris pourquoi en nos esprits, dès que la confession d'un travail extra-humain nous est faite, nous éprouvons un affaiblissement de la jouissance esthétique ; pourquoi, réalité ou illusion, il nous faut la croyance que ce que nous admirons est le jet d'une âme pareille à la nôtre, fusant dans le miracle d'une œuvre, et

pourquoi rien ne peut remplacer la saveur spéciale de cet acte de vie fraternelle.

Et alors aussi m'apparut en toute son énergie l'importance de l'Originalité dans l'Art, entendue non pas comme un besoin maladif de faire du neuf à toute force, mais comme la réalisation sincère et constante de l'essence humaine, personnelle à chacun et en rapport soumis avec l'époque et le lieu, puisque dans l'Humanité tout homme a sa nature propre, puisque dans le Temps et dans l'Espace, toute heure est différente et tout endroit l'est aussi.

J'avais commencé la vie quand florissait la déplorable manie de l'imitation de ce qu'on nommait « les Modèles ». On ne concevait pas les chefs-d'œuvre déjà acquis au trésor esthétique des nations comme de simples occasions d'exalter chez ceux qui les contemplent le sentiment du Beau et le désir de faire du beau à leur tour mais en des formes nouvelles. On les invitait à recommencer ces choses, à jamais achevées parce

que les milieux d'où elles ont jailli sont à jamais disparus. Et bêtement, stérilement, s'épanouissait la lamentable doctrine du pastiche, envahissant le corps social entier pareille à une épidémie. Ce fut la période dérisoire des règles et de la discipline, de l'étouffement des instincts esthétiques, de la guerre impitoyable et sotte faite à quiconque tentait de sortir des alignements, des nivellements, des symétries académiques et de marcher à son pas suivant son individuel organisme.

Mais si le don le plus vrai et le plus savoureux de l'art était l'écho, frissonnant dans l'œuvre, des émotions de l'artiste telle que l'éveillait sa native essence, l'abandon pieux à ce qu'elle fait lever d'inspiration, toute cette méthode disciplinaire n'était-elle pas la fausseté même, une fausseté misérable et dévastatrice? Je me mis à le croire, à le sentir, à le prêcher avec frénésie. Je déchirai pour moi-même les vêtements étriqués dans lesquels il m'apparut enfin que mon origi-

nalité était comprimée et ligottée. Je m'efforçai de m'épancher suivant les forces instinctives que peu à peu je découvris en moi et auxquelles ma préoccupation constante fut désormais de donner l'essor. Ma manière d'être changea complètement et rapidement. Je m'abstins de soumettre mes actes au contrôle permanent d'une Raison qui alimentait ses maximes et ses axiomes au convenu des réglementations ordonnancées par les préjugés. Dans les deux formes artistiques que je pratiquais, la Parole et l'Écriture, j'introduisis cette méthode dont m'avait détourné une éducation dont je discernais maintenant l'artificialité étrange. Et le Beau, ce perpétuel désir, cette perpétuelle recherche et ce mystère, cette substance ductile et fuyante qui doit remplir l'Art, comme le Juste devrait toujours remplir le Droit, le Bien la Morale, le vrai Divin la Religion, amphores au contenu si souvent frelaté, le Beau ne fut plus pour moi un résultat que l'on conquiert par l'observation

servile de préceptes réglés par des théoriciens aux Babéliques querelles, mais l'effet de la chance heureuse d'une âme douée tombant par hasard sur une trouvaille harmonieuse qui donne à elle-même et aux autres « le frisson artistique », la vibration d'un sixième sens que tous possèdent mais qui n'est encore en plein éveil que chez quelques-uns, au hasard.

Ah! quelle liberté me donna cette respiration élargie, et quelle sérénité, tandis que fuyaient les scrupules qui jusqu'alors me harassaient incessamment! Je me mis à parler et à écrire non plus avec le souci de me rendre « conforme » à des rhétoriques et à des éloquences, mais avec l'unique désir de me manifester tel que j'étais au moment où j'agissais, et j'assistai avec une curiosité charmeuse à cet épanchement de ce qui, si longtemps, était resté prisonnier. Ma vie entière prit une autre allure qui me sembla aisée et harmonieuse. L'art de l'orateur, celui de l'écrivain, ne furent plus une sorte de devoir

s'accomplissant avec la manie rongeuse d'observer des « principes », mais un écoulement très doux, abondant en surprises, en découvertes, en hardiesses, tel que le sang jaillissant vivant et chaud d'une saignée. J'entamais une plaidoirie ou un discours, je commençais un écrit, sans souci de « la forme » à leur donner, armé seulement de l'acquit d'une méditation prolongée, facilitée par la connaissance du métier, enrichie par l'étude opiniâtre des faits, c'est-à-dire des réalités. Un plan très sommaire me servait de guide et encore subissait-il à l'improviste les modifications que m'inspiraient l'occurrence et la féconde chaleur du travail agité de la langue ou de la plume.

Je devins absolument dédaigneux des règles dès que je les sentais contrariantes pour mes tendances intérieures et j'eus une sorte d'inclination à les violer comme si un devoir de sincérité me l'imposait. Je tins la « correction », au sens pédagogique et cuistreux du terme, pour une faiblesse indigne

d'une âme en possession de la véritable entente du phénomène esthétique. Les critiques fondées sur elle me semblèrent des niaiseries négligeables et des faits de « pionisme ». Être soi-même, se donner tel que l'on est, vaille que vaille, tout brûlant, tout vivant ; être, en ce sens profond, « Original », me parut la seule discipline acceptable, et je cherchai cette vertu, que je crus majeure, dans les autres hommes et dans les œuvres, comme je m'efforçai de la conquérir et de la réaliser pour moi.

Depuis des années, avocat, politicien, littérateur, causeur, humain, je pense et j'agis ainsi. C'est le secret de ce que plus d'une fois on a considéré comme les excentricités de mes actes esthétiques (bizarre effet d'une sincérité absolue, d'un abandon confiant et non prémédité). Le plus souvent c'est alors que je semblai un calculateur d'extravagances, combinant des effets de scène pour conquérir l'attention. Sortir des rangs a toujours soulevé les clameurs des

caporaux. A quel point l'existence m'a enseigné que la commune habitude entre les hommes est de se prêter des intentions qu'on n'a jamais eues, aussi bien que des actions qu'on n'a jamais commises, des paroles qu'on n'a jamais dites, des mobiles auxquels on n'a jamais obéi.

Oui, depuis des années je pense que dans l'Art, l'Originalité résume le devoir, fonde le mérite, justifie l'admiration, crée la grande saveur. C'est elle qui explique l'impossibilité des recommencements esthétiques, le choix lent et sûr que fait la postérité, l'inépuisable production d'œuvres différentes non seulement par les générations successives d'une même race humaine projetant au dehors ses inspirations psychiques, mais encore par chacune des races elles-mêmes subissant la poussée de son génie dont elle ne saurait s'évader. L'Originalité, fière, indocile, dédaigneuse des critiques lui reprochant son indépendance, me paraît résumer toute la saine activité et tout l'enseignement salutaire.

L'éveiller en chacun, en surexciter la ferveur par la vue des chefs-d'œuvre, c'est toute la Doctrine et tout le bienfait possible, comme la détruire ou l'amoindrir en y substituant l'esprit de système et d'imitation est, je le crois, la malfaisance et presque le crime. Et c'est dans la paix de cette vision qui, mieux que toute autre, rend compte à mes inquiétudes des innombrables péripéties du merveilleux phénomène esthétiquè à travers les âges, toujours en mouvement et toujours innovant, que maintenant je me repose.

L'Amour

Devais-je, dans cette narration « au Confessionnal public » des transformations qu'a subies ma cérébralité, dans cette « biographie philosophique » embrassant bientôt treize lustres de vie agitée et vibrante, parler de ce confidentiel suprême : l'Amour ?

Non pas au point de vue anecdotique des compagnes humaines sur lesquelles se fixa pour moi cette grande et ténébreuse attirance. Qu'importent, pour d'autres que moi-même, ces incidents et ces secrets mélancoliques, charmants ou, parfois, si près du tragique, faisant toujours voisiner la douleur avec la joie?

Qu'autour de moi on n'en sache que ce qu'on a pu supposer ! avec cet avis ironique que rarement les suppositions, jugements téméraires attestant l'infirmité de notre pénétration, sont en accord avec les réalités qu'ils tentent de dévoiler. Dans les aventures d'amour (cette permanence d'au moins quelques jours) ou de volupté (cette fuyance d'au moins quelques instants), si l'âme de l'acteur est discrète, si par une naturelle propension elle se plait à ne rien dire, fût-ce aux plus intimes et aux plus proches, des bienveillances du Sort dans ce tendre et émouvant domaine, n'arrive-t-il pas le plus souvent qu'au dehors, on croit deviner ce qui ne fut jamais, et qu'on reste ignorer ce qui fut puissamment.

Si quelques festons de légende s'enguirlandent à ce sujet autour de ma personnalité, je ne veux rien en confirmer ici, rien en rectifier, faire ni ajoute, ni émondage. Que ce fragile édifice demeure en sa fragilité et en la grâce de son incertitude.

Comment en l'être que je suis, momentanément promené par le Temps au cours de cette chose si courte et pourtant parfois si pleine : une Vie ! s'est manifestée en sa changeante nature, l'Amour, force incessamment planante sur le monde, incessamment pénétrante dans l'Humanité, comme un délice ou un malheur, utilisant des séductions passagères pour l'accomplissement d'un but éternel ? Voilà ce que je ne saurais taire sans mutiler et déprécier le récit sincère d'une existence. Voilà ce qui intéressera peut-être le féminin et le masculin qui lisent ce Confiteor, presque à son terme maintenant, œuvre que je sens triste et grave parce qu'elle raconte un rôle triste et grave, celui qu'à moi chétif imposa le Destin dans la gravitation psychique universelle, en me gratifiant de ce don que je n'ose affirmer enviable : la conscience de ce qui m'est advenu et l'aptitude à le dire. Ah ! que mieux vaut peut-être la calme inexistence mentale, la paisible ignorance du végétal poussant, suivant son espèce, sa tige,

ses feuilles, ses fleurs et ses germes, sans rien savoir de l'étrange phénomène qu'il réalise dans l'infini spectacle de la Nature ! Et pourquoi celle-ci a-t-elle gratifié quelques êtres de cette faculté redoutable, dont la superfluité semble attestée par sa rareté même dans l'ensemble, de sentir et de pouvoir mesurer sur eux-mêmes les allégresses et les souffrances?

A peine je distingue aujourd'hui l'année où pour la première fois je sentis en moi l'entrée et la présence de cette grande émotrice : la Femme. Un singulier souvenir pourtant, léger comme la course fugitive d'une mouche sur la joue. Un jour (je cheminais vers mes sept ans) j'étais sous le bureau de mon Père, me rêvant houilleur dans un antre sombre. Lui travaillait. Entre un ami : — Tu pars pour Paris demain? — Oui. — Rends-moi un service. Tu sais (ici un nom de femme), l'actrice, la chanteuse. Elle te plaisait aussi. — Ah ! certes ! — Mais à moi surtout, tu t'en souviens. Porte-lui de ma part un bouquet. — Et il ajouta ces

mots qui m'émerveillèrent : Un bouquet de cent boutons de roses. — Ah! ce chiffre pour moi énorme, cette roue de fleurs comme dans un conte de fée! Et, confusément, au centre de cette auréole, cette femme dont la flottante image fit étrangement battre mon cœur d'homme-enfant, non éveillé à la puberté, mais la contenant en germe, frêle plante qui s'achèverait en corolle. Jamais je n'ai oublié ce premier choc, ce premier émoi!

L'Amour! Quand s'éveilla-t-il? L'amour à l'état vague encore, non fixé sur un être semblable à moi. Rien, dans l'éducation des jeunes âmes, ne les renseignait alors, ne tend à les renseigner maintenant, sur cette crise, si pathétique pourtant et si magnifique. Chose bizarre que cette abstention concertée sur un pareil capital événement, pour chacun de nous d'une venue aussi infaillible que la Mort, avec laquelle il a la fraternité terrible du couteau avec la blessure!

N'en est-il pas de même, au reste, pour toutes les Forces qui dominent le Monde,

dans lesquelles nous sommes pris et charriés comme les plumes dans les vents, comme les feuilles dans les torrents et qu'il faudrait connaître au-dessus de tout, sinon dans leur essence si peu pénétrable, au moins dans leur existence et la tyrannique direction de leur allure?

Cette inconscience où on laisse les néophytes de la vie ne serait-elle qu'un abandon résigné à l'Inéluctable, sinon clairement compris, du moins instinctivement pressenti? Pour « le vaste Erotisme » à l'époque moderne, quelle bizarre pudicité, imposant le silence, laissant faire le Hasard justification piteuse et hypocrite de ce laisser-aller funeste, se mêle à cette insouciance.

Je fus, comme mes contemporains, ballotté et égaré dans cette anarchie. Personne ne m'ayant fait entrevoir l'essence et la destination de cette formidable et inépuisable puissance, j'en subis les premières sensations avec l'étroitesse de pensée d'un émoi égoïste. Individuels désirs haletants, individuelles jouis-

sances, individuels tourments. Car n'est-il point curieux que, pour celui qui l'éprouve, chaque amour soit un événement si dominateur, et pour ceux qui l'entourent une telle insignifiance? En vain chacune de ces aventures émane du réservoir intarissable qui donne à toutes une source commune et une fraternité tragique. Dès que le filet du fluide éternel a glissé dans une âme, ni elle ni les autres ne discernent la divine unité, l'imposante solidarité du phénomène. Prodigieux et délicieux pour celui qui l'éprouve, il ne sera pour autrui, la plupart du temps, qu'occasion d'indifférence, de sarcasmes..... et de profanations.

Des lectures, des récits d'amours ou de voluptés fameuses, peut-être aussi un instinctif besoin d'agrandir et d'anoblir les permanences du Monde dont peu à peu la majesté se découvrait pour moi, introduisirent dans mes pensées une vue moins bornée. Elle se muait en jeunesse mon adolescence aux émotions confuses pareilles apparemment à

ce qu'éprouveraient les premières formations gélatineuses de la matière en évolution vers les organismes vivants, si elles avaient la conscience. Mes sensations nouvelles n'étaient point plus vives (comment exprimer et surtout comment oublier les premiers troubles amoureux de l'âme, les premiers troubles amoureux de la chair, enivrant diptyque?) mais s'ordonnaient en une précision plus visible, si l'on peut parler de précision et d'ordonnance quand il s'agit de ce qui, dans le travail de la vie, semble l'expression suprême de l'imprévu, de l'instinct, du tumulte, de l'enthousiasme incompressible et du désordre. C'est qu'au-dessus de cette agitation commençaient à poindre des lueurs, des feux encore vacillants, précurseurs d'un spectacle qui plus tard devait se démasquer en sa plénitude.

Ce fut l'époque du premier grand amour. Il s'étala dans ma vie avec tous ses mirages et la conviction, depuis démentie, qu'il n'en saurait advenir de plus grand, alors

qu'il n'en était que le plus charmant. Et encore ! faut-il écrire : démentir ? Dans la série des passions qui s'emparent de nous, violentes (et fréquemment brigandes) pour nous river des heures ou des ans ou des jours à un être doué de cette séduction exquise : un autre sexe, — faut-il établir une hiérarchie de telles féeriques valeurs, ou, plus sûrement et plus ingénument, se contenter de dire : ce fut un autre miracle?

Mais, si ce « premier grand amour » élargit la sensibilité de mon cœur, la vénusté philosophique de mon esprit, l'acuité voluptueuse de mes sens; si le phénomène multiple qui fonctionnait en moi prit ainsi une intensité augmentant ses proportions, son aspect et ses rumeurs, c'était encore dans le champ de l'individualité. La magnifique aventure ne m'apparaissait qu'isolée en moi, et isolée aussi en chacun de ceux, par milliers, à qui elle arrivait autour de moi. C'était « l'Ego dans le Cosmos ». Ils ne m'apparaissaient point les liens, le tissu tellurique, qui pou-

vaient les unir en une seule tragédie dans le ronflement de l'Univers sans cesse en action, parcourant sa courbe dont une extrémité plonge aux ténèbres du passé, et une autre aux ténèbres de l'avenir, ne laissant visible pour nous qu'un si court tronçon.

Et d'autres amours suivirent. Non pas que je les aie recherchées. Elles surgirent par la complicité des circonstances. Parfois puériles. Parfois profondes et graves. Très indépendantes d'un parti pris et d'une volonté libre. Au hasard des zig-zag et des tournoiements de l'existence.

Il me semble que j'ai aimé comme le nuage pourrait dire : j'ai été poussé vers tel rhumb de la rose des vents !

Je ne parle de cette versatilité émanant des événements et non de moi-même que pour signaler l'appoint que..... oserais-je dire blasphématoirement « ces expériences »..... apportèrent à la conception en remaniement constant dans mon âme portée aux recherches et aux inquiétudes.

Ce ne fut jamais un amoindrissement, comme pourraient le supposer ceux qui pensent (avec quelle fierté imposant le respect !) que la constance est la substance de l'Amour supérieur et que son idéalisation n'est pas autre chose que l'extension à la vie entière de l'ardent sentiment qui, même dans les entraînements passagers, nous fait proférer si sincèrement et si violemment le débile serment de Fidélité et de Pérennité. Non, ce fut un épanouissement ininterrompu, une unification grandissante, car chacun de ces épisodes se succédant mêlait le refroidissement pour l'être au rayonnement plus éblouissant de la Force amoureuse universelle mieux comprise, dévoilant progressivement son énigme.

L'aboutissement de cette évolution fut le lot d'idées pathétiques que j'essayai « plus tard » de concentrer dans IMOGÈNE, le seul livre où j'ai parlé d'amour, alors, pourtant, que, dans la réalité de ma vie, cette douceur, cet arome parfumé, cette musicale vibrance, ne fut que rarement absente; mais il me

déplaisait de révéler, même indirectement, ce parc réservé, et je préférais en garder les mystiques paysages pour celles qui en furent les occupantes et auxquelles je décrivis assez d'amour vivant pour qu'il ne m'en restât guère à mettre dans l'inévitable facticité des livres.

A la période bénie d'où, la décantation opérée par le temps, sortit ensuite IMOGÈNE, l'Amour m'apparaissait comme la plus haute expression de l'Harmonie dans l'Univers, et l'Harmonie elle-même comme la loi dernière de l'universalité des choses. Je l'ai dit en cette œuvre, ou à celles que j'avais aimées jadis, ou à celle que j'aimais en ce moment, ou, plus exactement peut-être, plus prophétiquement, à celles que je pourrais aimer plus tard. Car ce qui, alors, s'écoula de ma plume et de mon cœur eut, par une poussée irrésistible, moins le caractère d'un chant en l'honneur d'un être adoré, que celui d'une profession de foi synthétisant ce que je pensais à une époque où, dans mon cerveau,

l'aptitude à saisir et à retenir les détails commençait à s'affaiblir pour faire place (enrichissement ou appauvrissement) au besoin des coups d'aile parmi la haute atmosphère de la Pensée.

L'Être unique, l'Androgyne antique formé de deux êtres poussés l'un vers l'autre, se forma et j'eus les sentiments élargis de l'être unique. Cet amour avait mis en liberté ce qu'emprisonnait de plus noble ma misérable substance. Oui, en moi vibrait l'universelle Harmonie! J'avais touché son courant magnifique et il m'électrisait, exaltant mes forces et mes aptitudes. J'avais la vaillance, j'avais l'enthousiasme, la soif de dévoûment, la fièvre de l'héroïsme, le besoin d'entendre sonner l'heure rare des abnégations utiles.

En moi des vertus inconnues! Je voulais me donner à tous à travers celle que j'aimais. C'était le délire sacré! Je marchais altier dans la vie monotone et molle. Je comprenais la stérilité de la froide sagesse, impuissante à rien fonder de durable et de

solide sans la tendresse. Je comprenais le mal comme l'aliment nécessaire des combats et des périls sans lesquels un cœur chevaleresque ne trouve plus à s'employer. Je sentais les ardeurs et souhaitais les sacrifices dont toute âme saine a besoin. Je comprenais la souffrance comme une occasion céleste d'attester l'amour ; elle disparue, il me semblait qu'il n'y aurait plus de preuve suffisante possible. Je pénétrais ce mystère : le bien que fait le mal. Je me demandais si la vie resterait belle encore dans la paix et la sérénité d'un immuable et fatigant bien-être, quand les fières leçons du devoir pour les êtres ou les causes qu'on aime ne pourraient plus se donner. Mon âme fervente s'élevait d'un magnifique essor jusqu'aux idées, comme si la femme que j'aimais était devenue dépositaire d'universalité et qu'un grand souffle ascensionnel sortît de l'amoureuse confusion de nos deux êtres.

Un flux incessant de pensées et d'émo-

tions me traversait. Ah! le caractère prodigieux que revêtait le phénomène ainsi contemplé dans son ensemble, dans ses fins et dans son évolution! Sa complexité merveilleuse! La sublime alchimie d'ivresse, de foi et de courage! Quelle puissance tenace, quel artiste divin avaient composé insensiblement le chef-d'œuvre de l'Amour? Quelles retouches il avait subies dans l'immense atelier de la Nature, depuis l'incommensurable passé où le bestial accouplement organisé pour la génération s'accomplissait sur le même être réunissant en lui la double sexualité! Comment aux matérielles nécessités, pur jeu de forces physiques, étaient venus s'ajouter la volupté et ses abîmes de jouissance? Comment s'était épanouie, au cours des siècles sans nombre, cette efflorescence de sublimité dont l'éblouissance submerge, dans l'amour humain, les fins basses de la reproduction? Quelle dérision triomphante accablant ceux qui, devant ce mystère, ne parlent que d'un mécanisme et d'une supercherie destinés à perpétuer

l'espèce ! Car, où la nécessité, pour ce but de fécondation, de pousser aussi loin et aussi haut les cimes et d'intensifier les séductions à pareil degré d'exaspération et de miracle ? S'il ne s'était agi que d'assurer sa propagation, l'Humanité, à l'exemple de l'animal, ne s'en fût-elle pas acquittée au prix d'une moindre magnificence? Comment admettre que toute cette grandeur mystique de sentiments ne serait que le déguisement des grossiers appétits sexuels destinés à reproduire des êtres que guettent les insuffisances et les maux de la vie?

Oh! prodige! Les accessoires de l'acte mécanique et charnel prenaient une splendeur démesurée. Il s'effaçait et n'était plus qu'un prétexte au jaillissement du plus suprême idéal. La procréation n'y apparaissait qu'en fin accidentelle, latérale et passagèrement méprisée. La beauté de cette crise exaltante rayonnait dans la transfiguration psychique qu'elle opérait en moi et dans les jouissances surhumaines qu'elle dispensait.

L'homme vivant m'y semblait devenir son propre but, avant l'enfant qui peut-être naîtra à la lumière, mais qui reste oublié et dont il ne se soucie pas plus que du but nourricier de ce sein dont, en son extase, la coupe tiède et satinée emplit sa main frémissante. Il crée moins un être qu'il ne se recrée lui-même ; après la fusion des chairs, il se retrouve autre ; en son dur métal sont entrées des pépites qu'il ne peut plus éliminer.

L'amour grandissait pour moi aux proportions d'une force sociale, héroïque et bienfaisante, organisatrice d'enthousiasmes et de dévouements, incessamment en activité, plus que l'Art, plus que le Droit. Il se posait au sommet des phénomènes qui influencent le monde. Il était le grand moteur. Il était une force divine que la Vénus antique, sensuelle et corrompue, n'a pas incarnée, et pour laquelle le Christianisme eût dû trouver une sainte rayonnante ou un archange resplendissant. Si tout à coup il disparaissait des âmes, ou

était ramené aux proportions misérables de la reproduction, une éclipse mortelle n'attristerait-elle pas la Nature? Il se ferait un grand silence et une stagnation, comme si la chaleur se retirait de la Terre.

Celle que j'ai symbolisée sous le nom d'Imogène, fut pour moi l'occasion de ces éblouissements. Entre nous se fit la croissance entrelacée des branches forcées et tordues par le poids de la nécessité d'aimer. C'est par elle que le Destin me fit signe et je le suivis en la suivant. Il avait mis en elle une parcelle de l'universelle Beauté et ce fut le piège qui m'entraîna.

Mais, est-ce bien elle que j'avais aimée, ou cette Beauté qui résidait en elle et que, passagère canéphore, elle portait comme un beau vase? Son sang, ses membres, l'attirail corporel en ses muscles, ses moelles, ses nerfs, indispensables éléments assemblés et enchevêtrés de la naissance à la mort, avec la conscience qu'ils donnent une individualité, périssable et matériel organisme

à compliqués rouages, emprisonné dans le fragile tissu de la peau, là était Imogène, éphémère et muant fantôme.

Mais Imogène n'existait-elle pas avant la floraison de sa radieuse adolescence, avant l'épanouissement du beau commençant midi de sa vie? Imogène ne devait-elle pas exister encore après que la vieillesse l'aurait spoliée et flétrie et qu'elle serait pareille au fruit trop mûr ou à la fleur desséchée? Imogène avait donc sa vie propre, sujette aux exaltations comme aux déchéances. L'immuable Beauté ne devait que passer en elle, l'illuminer un instant, puis partir, comme l'oiseau migrateur qui se pose à l'aube sur un arbuste, l'orne de son éclatant plumage, l'anime de son chant, et disparaît avec la nuit.

En aimant cette compagne de mes illusions, fragile comme moi-même, j'ai aimé alors plus grande qu'Elle! J'ai aimé une force éternelle qui ne naît pas et qui ne meurt pas. J'ai aimé la Beauté et je l'ai confondue avec celle qui n'en fut que le support, avec celle

qu'elle ornait comme l'artistique décor qui farde la glaise d'une coupe, grise et terne quand elle sort des mains du potier. Cette Beauté qui l'enveloppait de sa caresse me semblait inséparable d'elle, et pourtant elle n'était qu'un fugitif reflet. Sa source était ailleurs, dans les lois inaltérables et dominatrices qui échappent au temps et que nul ne saurait résorber et retenir en soi, fût-il le plus puissant des hommes ou la plus belle des femmes.

Hélène est morte! La Beauté est jeune et vivante comme au premier jour!

La Beauté promenait sur Imogène l'irisation de son arc-en-ciel et les féeries de sa gloire; sur elle frappait la projection de ses changeantes et ravissantes lueurs. Une heure sonnerait où l'œuvre d'amour pour laquelle elle était ainsi parée, s'étant accomplie, elle resterait dépouillée de ces prestiges, dans la simplicité pauvre et blanche de sa personnalité mortelle, semblable à la danseuse sur laquelle ne serpente plus le faisceau des feux versicolores.

Et même ! fût-ce vraiment la Beauté que j'aimai en Elle ? L'attirance ne fut-elle pas plus profonde ? Une loi plus haute, plus mystérieuse encore, plus absorbante des autres, plus souveraine, ne régla-t-elle pas le drame dont nous fûmes les acteurs et les jouets ? Car, si la Beauté fut, dans la nuit où je vaguais indifférent, le fanal étincelant qui m'attira, dès que je fus près d'Elle, m'apparurent les autres séductions dont le concert forma cette « harmonie » indicible et reposante, en laquelle je restai baigné aussi longtemps que mon amour battit sa plénitude, cette harmonie dont incessamment la vision revenait en mon esprit chercheur, aiguillonné par le besoin d'expliquer l'énigme brûlante qui travaillait mon cerveau. La Beauté, malgré sa splendeur, ne m'apparut plus qu'une des composantes de cette élaboration fatale, d'une si ténébreuse complexité. Ce n'est pas Imogène que j'aimais ! ce n'est pas la beauté qu'alors j'ai aimée ! C'est l'Harmonie ! et de

mon âme enivrée sortirent ces cris la célébrant :

« Harmonie! loi suprême du monde! Tu règles les infiniment grands et les infiniment petits! En toi se déversent comme en l'abîme ultime tous les efforts de la nature et des êtres vers le Bien et le Beau. Entité dernière et irréductible à laquelle aboutissent, en leurs transformations de plus en plus simples, toutes les forces primitives, matérielles et morales. Corps premier qui résume et contient la multiplicité des autres et qui se magnifie aux proportions du Dieu un. Tu es l'infini, car rien ne t'échappe. C'est toi qui animes l'universelle et inlassable aspiration vers un état meilleur. C'est toi qui fais éclore toutes les espérances. C'est toi qui brilles inextingible, consolatrice et encourageante, au-dessus des misères, des souffrances et des déceptions. C'est toi qui donnes la paix et la joie, dès qu'on t'a conquise. C'est toi qui es le ressort toujours bandé de la perfection. Tu es l'Absolu! C'est toi qui se reflètes dans

les facettes innombrables de l'éternel effort humain. A travers les siècles passés, à travers les siècles futurs, la matière inconsciente et les êtres pensants luttent pour se rapprocher de toi. Tu fais mouvoir la matière et tu fais mouvoir les âmes. Par toi les mondes gravitent dans la superbe ordonnance des sphères. Par toi la Nature compose et varie sans trêve, pour l'ivresse de nos yeux, son manteau de couleur et de lumière. Par toi les passions, se mouvant dans une juste mesure, deviennent des vertus et des forces salutaires et ne se déshonorent plus en vices. Par toi et pour toi rêve le poète, médite le penseur, luttent les cerveaux assoiffés de justice, s'acharnent les artistes. Tu concentres l'Idéal sous toutes ses formes et dans toutes ses aspirations. Sans toi le mouvement cesserait pour faire place à l'anéantissement dans l'harmonie définitive enfin obtenue et clôturant la vie. Les myriades d'atomes qu'agitent les infatigables phénomènes n'ont la fièvre de l'activité que parce qu'ils cherchent, avec la ténacité de l'irrésis-

tible, la place et les rapports qui leur sont assignés dans l'ordre suprême fixé par toi et proposé à leurs efforts. On ne souffre que parce qu'on ne te possède pas. S'il était possible d'imaginer un commencement à l'Univers, ce serait à l'heure où tu fus rompue et tes éléments dispersés, et une fin, à l'heure où tu serais reconquise. Le monde est un serpent coupé en morceaux dont les tronçons cherchent à se rejoindre, un vaste édifice écroulé qui travaille à se reconstruire, et, peut-être, l'universelle évolution n'est-elle qu'une suite de créations et de ruptures d'harmonie. Peut-être est-ce le secret de l'existence du bien et du mal, et de la vie en son ondulante, bizarre et inlassable agitation. Harmonie, sois louée, surtout dans l'Amour où la gémissante humanité peut, une heure, croire qu'elle réalise ton majestueux mystère! »

Ainsi je pensais, ainsi je sentais, ainsi je parlais. Mais cette exaltation ne fut-elle pas uniquement l'effet des ardeurs de la

période la plus brûlante de ma vie, celle de l'été, aux feux plus concentrés que ceux de son printemps ? Ou le nouvel avatar que je vis se produire en moi, quand de nouvelles années me couvrirent de leur ombre, refroidissement (ou pénétration plus aiguë des lois immuables), ne fut-il pas causé par l'augmentation de l'âge et la croissante aridité sentimentale qu'habituellement il laisse dans son morne sillage et que, par un mirage, je ne ressentais pas quoique, peut-être, elle opérât secrètement.

Je l'ignore comme tant d'autres secrets grevant les origines de nos évolutions psychiques. Je ne puis que constater le phénomène dans sa réalité indiscutable, spectateur de ce qui s'est passé en moi comme si j'assistais à ce qui se passe en d'autres âmes ; plus proche, il est vrai, du spectacle puisqu'il s'est agi de moi-même et que je m'y suis dédoublé, à la fois acteur et regardant.

Insensiblement, je me rendis compte que cette surexcitation, cette exaspération

de sensibilité m'était personnelle ; qu'elle n'attestait pas une loi universelle, mais une sorte d'accident échauffant jusqu'au rouge mon cœur et mon cerveau ; apparemment réalisable aussi chez d'autres, mais encore inconnu de milliers d'êtres, et, même chez ceux qu'elle atteignait de son prodige, fugitive comme les prestiges d'une aurore boréale. Une conception de l'Amour plus vaste et plus durable, embrassant plus largement dans le Monde les faits incessants qu'il suscite, s'imposait, condensant en une forme plus calme et plus simple, son action et sa souveraine puissance.

Je voyais autour de moi dans l'ambiance présente glissant à travers le temps inarrêtable, je voyais dans le passé où sont entassés les accomplissements à jamais fixés, l'Amour vivre sans s'épuiser, dans les végétaux, les animaux, les hommes, sous l'aspect de crises passagères mettant les êtres, par des organes distincts, par un sens spécial, en communication avec une force naturelle

formidable, existant à l'égal de la lumière, du son, des odeurs, du goût, de la matière, et que je m'habituai à nommer « le vaste Erotisme du Monde ». J'en vins à assimiler aux yeux, aux oreilles, aux narines, aux papilles de la langue et du palais, à la peau, qui nous font connaître ces dons merveilleux des choses, les organes décriés et tenus dans la quarantaine d'une pudeur puérile qui introduisent en nous le fluide amoureux répandu dans la nature, simplement sensuel pour le plus grand nombre, s'intellectualisant, s'idéalisant pour les âmes modernes de notre race, mais péniblement encore, à titre d'exception, comme une fleur superbe et rare couronnant une tige lente à croître. Je l'appelai « le sens érotique » comme j'appelai « sens esthétique » celui qui met en rapport si peu d'entre nous en l'état actuel de la mentalité humaine, avec cet autre fluide tellurique pénétrant et couvrant les œuvres de la Nature ou de l'Homme, la Beauté. J'ajoutai ces deux unités à la banalité des cinq sens

classiques, dont la chaîne millénaire s'augmentait ainsi d'un sixième et d'un septième anneau, les plus curieux sans doute, les plus nobles et les plus pathétiques.

Et de même qu'incessamment, par une sorte de pression cosmique toujours tendue pareille à celle d'un liquide assaillant sourdement un corps qui y est plongé, la Nature fait, bon gré mal gré, pénétrer en nous les sons, les lumières, les saveurs, les parfums, la notion des surfaces, par la complicité des organes que, sournoise ou bienfaisante, elle a appropriés à leur réception, elle me sembla faire de même pour l'Amour, lui aussi s'insinuant en nous, que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, pour l'exécution d'un plan dont nous ne discernons pas le mystère final.

Le tableau immense de nos communications avec le Grand Pan symbolisant l'Univers, — immense et pourtant encore limité apparemment, car de combien de sens manquons-nous pour pénétrer ses secrets

dans leur total insondable, — ce tableau m'apparut alors sous un aspect nouveau et plus explicatif des énigmes de l'Amour. Il exprime le bilan de ma sentimentalité finale, la balance de mes exaltations et de mes dépressions, des isolements de mon égoïsme d'autrefois et des expressions du Panthéisme idéalisé de ma maturité.

L'Amour est-il, comme je le crois maintenant avec l'humilité tremblante des inévitables incertitudes quand il s'agit des abîmes les plus ténébreux de l'Univers, le retentissement en nous d'une force analogue à l'attraction, invisible, intangible, impalpable et pourtant indéniable, puisqu'elle est partout agissante et se manifeste en effets formidables? Faut-il le voir sous cet aspect grandiose et dans cette unité majestueuse? Est-ce faire acte d'exactitude et de réconfort que penser ainsi quand en nous ou chez d'autres nous le voyons entrer et fonctionner, en des réalisations si bizarres, en des rites et des gesticulations si étrangement contradictoires

avec la sublimité des sensations qu'il suscite, pour des buts difficilement discernables en leur pleine intégralité, buts de reproduction, buts de jouissance, buts d'exaltation ; buts cachés surtout et indénommables, car où la Nature se dévoile-t-elle entièrement pour les infimes et les infirmes que nous sommes? où consent-elle à nous libérer du souci de la découvrir incessamment davantage comme si notre destinée humaine, en sa conception suprême, était de reculer sans fin et sans repos les limites de l'Inconnu?

Ici encore, comme dans mes autres confidences, moins peut-être, je ne puis rien résoudre. Je ne veux que proposer à ceux qui m'écoutent, le spectacle de ce que je découvre en moi, sans oser aucune affirmation, sans me donner, avec un dérisoire orgueil, le ridicule de proclamer que j'ai touché la Vérité dans les obscures retraites où elle se dissimule. L'essentiel n'est point d'avoir raison, mais de se sentir un élément dans le travail obstiné que la Nature impose

au mécanisme colossal formé des cerveaux innombrables qui fonctionnent en rouages pour l'avancement de la Pensée universelle, qui, elle-même, fonctionne en humble élément pour un avancement plus vaste d'un monde en infatigable formation. Ou, peut-être, uniquement « pour fonctionner » ! c'est-à-dire pour réaliser l'énorme, simpliste, utile ou inutile, et toujours énigmatique phénomène de la Vie.

Les Écrits

Une part, une large part de ma vie a été consommée à écrire; une part, une plus large part de ma vie a été consommée à parler; une part plus large encore a été consommée à agir. Les deux premières ne furent que le reflet ou la préparation de l'autre, car il me semble que j'eus toujours une répugnance à faire comme ceux qui croient avoir agi suffisamment lorsque, sans plus, ils ont parlé des lèvres ou de la plume.

Ma vie parleuse s'est presque tout entière évanouie avec les paroles; il n'en demeure que quelques plaidoyers et quelques discours

imparfaitement recueillis et inertes, pareils à des oiseaux qu'un coup de feu a frappés en plein vol et jetés bas sur le sol, et une impression totale, que d'autres ont parfois essayé de fixer, mais qu'on est impuissant à résumer soi-même : de quelle manière un instrument, s'il devenait conscient, jugerait-il les sons qu'on lui fit rendre ?

Mon écriture a laissé des témoignages moins éphémères. Je les ai revus souvent (même ceux que je n'ai jamais relus), et ce fut chaque fois un rafraîchissement des souvenirs, une résurrection des circonstances, graves ou frivoles, je ne sais, qui me les avaient inspirés. Je puis donc en parler avec moins d'incertitude et peut-être y a-t-il quelque bénéfice à le faire, pour éclairer par de concrètes images ce que j'ai confessé jusqu'ici. Et aussi pour en combler les lacunes et en remplir les interstices. Car ce qui précède n'est qu'un assemblage : toutes ces confessions se détachent en anneaux distincts d'une même chaîne et m'apparaissent en une ligne

ondulante, montante, descendante, variée comme un bracelet de pierres ou de monnaies sans autre identité que leur liaison, appelant des raccords que je pourrai maintenant établir.

Traversé par les forces dominatrices qui règlent la marche des choses, j'ai raconté leur action sur le théâtre minuscule de mon individualité. Je l'ai essayé consciemment dans ce livre, comme, au cours de mon existence, je l'avais essayé d'instinct par des rédactions partielles et accidentelles. Je ne suis pas littérateur de métier. Je n'ai jamais pensé à composer et à combiner des œuvres artificielles et imaginatives. Mais il m'est arrivé d'éprouver, avec une violence qui eut parfois le caractère d'une nécessité physique, le besoin de faire sortir de mon intimité les phénomènes d'âme qui s'y manifestaient. Alors j'ai pris la plume, ou, plutôt, d'elle-même la plume est venue à mes doigts. Chacun de mes écrits a été un morceau de moi-même projeté au dehors. Déjà le lecteur a pu le voir de ci,

de là, et spécialement quand j'ai parlé du Droit et de l'Amour.

Ceux que mes aveux successifs auront intéressés et qui désireront en savoir davantage, sinon par curiosité, du moins pour mieux se figurer ce que fut au cours du XIX[e] siècle, une âme d'homme dans notre pays, âme qui fut changeante en ses surfaces, mais, si je ne m'abuse, toujours la même, en l'unité de ses directions foncières, n'ont qu'à reprendre ce que j'ai ainsi répandu au hasard des conjonctures. Là se trouve le commentaire anticipatif de Confiteor. Confiteor n'en est que la synthèse et le résumé.

D'année en année il est ainsi tombé de moi des écritures jalonnant ma route et marquant ses étapes comme des bornes miliaires aux inscriptions abondantes. Je laisse des « preuves par écrit » de ce qui s'est passé en moi.

Oui, qu'il s'agisse de livres, d'articles, de discours, de prêches, de causeries aimables ou de discussions acerbes et stériles, la parole

que j'ai maniée ne fut jamais qu'une interprète du phénomène intérieur, un retentissement verbal des vibrations de ma mentalité abandonnée à ses impulsions propres et fonctionnant par un irrassasiable besoin de persuasion et de propagande, aussi impérieux et irréfléchi que celui d'une reine d'abeilles allant faire la ponte d'alvéole en alvéole. Et à mesure que ma vie avança, je me confiai davantage à ces impulsions qui faisaient de moi l'instrument plutôt que le musicien. Décrire avec sincérité, les jours où le spectacle me parut émouvant ou intéressant, ce qui défilait dans mon âme, devint ma loi et ma jouissance esthétique.

Pareil sujet n'en valait-il pas d'autres ? L'artiste en doit-il chercher d'autres ? Qui n'obtient de la Destinée, chaque an au moins, un événement externe ou interne digne d'être retracé parce qu'il met en jeu nos activités profondes et qu'on y peut découvrir de l'émoi et de la beauté.

Aux heures présentes, me sentant accalmi

par l'expérience et dompté par des forces que puérilement je croyais autrefois pouvoir accommoder à ma volonté, -- comme si elles étaient à mon service semblables à ces « génies » des Mille et une Nuits, serviteurs soumis de quelque prince... ou de quelque palefrenier, — j'ai de la joie à le dire comme j'en eus invariablement en traçant les lignes révélatrices. Sans y avoir jamais manqué, jadis et successivement j'ai considéré comme un devoir de proférer n'importe comment et n'importe où ce qui me semblait valoir d'être exprimé. On jette des idées au vent, en faisant route : que de fois en repassant on les retrouve qui ont germé. Et elles ne sont jamais plus vigoureuses que lorsqu'elles sont devenues anonymes, c'est-à-dire lorsqu'elles ne sont plus la gloire d'un homme particulier, mais l'émanation de la masse.

Besoin d'écrire ! Impersonnel d'abord, inconscient, sans but. N'essayai-je pas, à l'athénée, avec un autre écolier (encore vivant et notoire), du journalisme manuscrit ? Nous

avions quatre abonnés et cette gazette avait quatre pages format de papier à lettres. Nous y donnions des nouvelles de la classe et timidement nous y caricaturions les professeurs. Il y avait un roman-feuilleton et le dernier verso était illustré.

Pendant mes années de mer, un journal de voyage et des lettres arrivant en répercussions par-dessus les flots et les lointains. Ma mère conserva tout. Je les ai encore, tachés par le sel des eaux, tachés par le sel du temps, plus corrosif, avec leurs vieilles adresses et leurs timbrages postaux surannés. Ah ! en quelle naïve fierté et quelles naïves espérances y transparaissait mon âme adolescente que je puis maintenant juger comme si elle était l'âme d'un autre !

A l'Université, rien : les examens, les terribles et vains examens, m'absorbent. Mais immédiatement après, dans la mélancolie des premiers jours au Palais de justice, isolé et inquiet de l'avenir, j'écris, dans *la Belgique Judiciaire*, des articles, hardis sans que je le

sache, sur le délaissement décourageant des Jeunes par les anciens du Barreau et par les magistrats. Car, en effet, qu'étais-je pour eux, moi et ceux qui débutaient en même temps que moi, commençants infimes et quelle niaiserie de nous croire dignes d'être remarqués !

Cela fit des rumeurs dans le Landerneau professionnel. J'avais signé CLAUDIUS. Le style était jeunet et déclamatoire.

Le désir versificatoire (manque-t-il jamais à cet âge?) me travailla et je rimai l'amour naissant et autre chose, suivant les règles les plus rigoureuses de la prosodie classique alors despotiquement régnante, quoique fussent si proches Jules Laforgue et son enfant le vers libre dont d'autres aujourd'hui voudraient se faire attribuer la glorieuse paternité ; j'en fis plus tard un essai dans la préface d'un livre de Yachting fluvial, charmant, d'un de mes confrères au Barreau, Hector Van Doorselaer. Ces versiculets de valeur variée, mais absolument sincères comme croquis de mes

premières aventurettes sentimentales, furent publiées une dizaine d'années après comme *Curiosa*, avec le titre *Rêveries d'un Stagiaire*, à cinquante exemplaires seulement, aujourd'hui recherchés, très rares, par de tenaces et furetant bibliophiles.

A peine étais-je inscrit au Tableau des Avocats, que s'ouvrit la période de deux ans, durant laquelle vécut le journal *La Liberté*, dont j'ai parlé dans « la Politique ». Alors pour la première fois ce furent les grandes eaux : articles sur la poussée progressiste, polémiques à coups de dent contre le Doctrinarisme, articles sur l'Art, articles sur le Droit, articles sur « les Questions ouvrières », sujet, à cette époque, presque extravagant en Belgique. Explosion de jeunes idées sur de jeunes sujets exprimés en une jeune forme turbulente. De l'enthousiasme et du désordre. Du neuf aussi, ou cru tel, et, dans le public, un intérêt vif pour le chamaillis de cette nichée de faucons. Est-ce un mirage de croire que même aujourd'hui,

après trente-cinq années, cette *Liberté* à belle et fringante allure n'est pas tout à fait oubliée?

« L'Avocature » commence alors à me tenir fortement. Le Droit m'attire, mais en sa substance contemporaine positive, restreinte et transitoire.

Je l'ai expliqué plus haut. J'ai montré les métamorphoses qu'il revêtit dans mon cerveau mal instruit par l'enseignement utilitaire et mesquin d'alors, visant non pas à faire des hommes et des caractères, mais à nantir le plus rapidement possible les étudiants du pauvre trousseau de connaissances strictement indispensable pour commencer l'exercice d'une profession. J'ai montré ma pensée juridique s'élargissant, au cours des années, et s'épanchant dans des écrits de plus en plus considérables, dans des travaux dont le nombre et la permanence, imprévus quand je les entamai (si j'avais su, eussé-je osé les entreprendre?), souvent en ma mémoire, non pas orgueilleuse mais essayant

d'imager mon activité, ont ramené ce cri du père de Mirabeau : Si ma main eût été de bronze, elle serait usée ! — Salutaire est l'ignorance qui nous induit aux extravagances utiles.

Avant, lors et depuis, sans dessein préconçu, par un libre mouvement de nature, par une émanation qui me semble physiologique, d'autres œuvres sont sorties de moi, marquant chacune quelque préoccupation principale, secrète ou visible, de mon existence. Si elles furent trouvées vivantes et émues, c'est apparemment parce qu'elles étaient, au moment où je les écrivis, en accord puissant avec mes émotions et avec ma vie. Elles soulevaient en moi, pendant leur exécution, toujours fiévreuse, la dalle qui clot la subconscience, ce que nous recélons de plus secret, ce qui ne se montre que sous l'excitation de l'ivresse psychique ou matérielle, pour disparaître, de nouveau, enfermé et scellé, dès que cette excitation se refroidit et que le calme nous rend ce

que nous nommons l'équilibre, ce qui n'est souvent qu'un affaissement nous submergeant dans la tranquille et peu féconde médiocrité.

A côté des écrits où s'extériorisait la fermentation juridique intense dont je sentais le salutaire tourment, ce fut, vers la même époque, la fondation de l'*Art moderne* où Octave Maus fut mon précieux partenaire. J'étais en pleine maturité vaillante, à l'âge où les forces invigorées par l'épanouissement physique et intellectuel donnent l'illusion de l'inépuisable, où la vie fonctionne en une rotation accélérée et résonne en une harmonieuse et aisée symphonie ; où s'épancher n'est pas une fatigue mais une voluptueuse jouissance. Avec une abondance de vibrations et de jaillissements égale à celle du Droit, en moi, enfin, giroyait l'Art et j'allai à lui du même entrain, allègre et souple. Qu'on me pardonne de parler ainsi avec la joie du souvenir : maintenant, plus humble, j'entends l'avertissement des énergies diminuantes.

J'ai exposé que si, au début, ma critique artistique fut infectée de la suffisance des donneurs de conseils et de la ridicule présomption des plumigères qui se croient infaillibles et, invraisemblablement, choisis par la Destinée comme dépositaires de normes, bientôt je me réduisis au rôle plus normal et plus simple de spectateur racontant ses sensations et les pensées qui traversent son esprit à la contemplation des œuvres, sans aucune prétention de les jauger à la mesure d'un absolu dont je ne me sentais pas le pontife. Et je pris pour règle de me borner à ces récits de mes mouvements intérieurs en ne leur attribuant pas d'autre valeur que celle de leur sincérité et de leur originalité.

C'est dans l'*Art moderne* que parurent les études assemblées depuis dans *Pro Arte*, dans le *Discours sur le Renouveau au théâtre*, dans l'*Heptalogie décadente*, cette expression de quelques pensées troubles ou divagantes, de celles qui fleurissent aux jours de brouil-

lard psychique. Aussi y mis-je en épigraphe ce quatrain de Jules Laforgue :

Ne serais-je qu'un monomane
dissolu
Par ses travaux de décadent
et de reclus ?

Les articles ainsi groupés furent choisis parmi « les mille » que j'ai semés dans l'*Art moderne* durant les vingt années environ d'une collaboration réglée comme une horloge publique.

A la même époque de vie remuante, la politique excitait ma verve scripturante. Je publiai (contribution à la campagne pour le Suffrage universel) l'*Histoire du Suffrage Censitaire en Belgique*. J'étais vaguement préoccupé de la filiation historique des institutions procédant télescopiquement les unes des autres à travers le Temps par une loi dont la robuste logique réelle commençait à m'être révélée. Dans un journal « radical »

depuis disparu, *Le National*, je menai sabre à la main une polémique qui fut dite « endiablée ». Les articles les plus fouettants ont été noués en faisceau dans *Les Grelots progressistes*, titre emprunté à un sarcasme de M. Frère-Orban, vitupérateur intransigeant du mouvement socialiste dont, malgré sa présomptueuse intelligence, il niait la grandeur et ne prévoyait pas l'imminente et formidable enjambée.

Tout cela ! Ces jets divers dans le triple domaine du Droit, de l'Art, de la Politique, ce n'était pas l'agitation factice d'un cerveau imaginatif cherchant le bruit et le tumulte ; c'était (combien j'éprouve le besoin de le répéter !) la réalité, la vérité même de ma vie cérébrale éprise du besoin de saillir et de se répandre pour l'utile ou pour l'inutile, qu'en sais-je, pour la fécondation ou pour l'effort stérile.

Quand parfois m'est venue, en pointe légère, le désir vague, tôt disparu, d'écrire en dehors de ce que je pourrais nommer « l'his-

toire naturelle de ma personnalité », qui seule à portée de mon observation constante, seule aussi me semblait permettre une description exacte, mon inclination me dirigeait vers quelques êtres historiques, parce que eux aussi avaient été de vrais vivants, des produits indiscutablement réels du fonctionnement des forces éternelles sans aucun artificiel alliage. J'aime pourtant les féeries, les contes, les fantaisies, mais en tant que produits de l'activité des autres. J'en comprends le charme et l'utilité pour l'alimentation des cervelles humaines. Mais j'y sens peu apte mon activité. J'ai parfois pensé à décrire, avec une base nouvelle de recherches minutieuses et d'études attentives, en donnant à la forme le vêtement artistique que d'ordinaire on réserve aux œuvres « qui ne sont pas savantes », Philippe-le-Bel tant décrié, Charles-le-Téméraire travesti en soudard, Don Juan d'Autriche ce voluptueux ; ou, encore, ce drame prodigieux prolongé pendant un demi-siècle sur notre sol, la Querelle

des Davesnes et des Dampierre. Mais n'est-ce pas le temps qui manque le plus? Aux Jeunes, aux Jeunes, à embellir le Pays de cette littérature historique scientifico-esthétique qui lui manque et qui, apparemment, remplacera le Roman tant usé.

En 1887, un événement fortuit enrichit mes préoccupations intellectuelles d'un élément nouveau et considérable. Le baron Whetnall, nommé ministre belge à Tanger, obligé, par l'usage, de se faire reconnaître par le Sultan en personne, me permit de l'accompagner dans son voyage en caravane à l'intérieur mystérieux du Maroc. Je me trouvai ainsi pendant quelques mois plongé dans l'Arabisme pur, et pour la première fois dans la civilisation d'une autre race parmi les cinq grandes races qui présentement diaprent la Terre. La sensation fut étrange et violente. Imbu encore du préjugé idéologique de l'unité de l'espèce humaine, je ne pus d'abord démêler la cause des antagonismes multipliés qui s'affirmaient entre ma psychologie et celle

du milieu sémitique presque intact où je baignais en plein.

Les différences physiques devenaient secondaires devant l'évidence de la différence des âmes se révélant obstinément par des détails sans cesse renaissants. A tort ou à raison, avec une tyrannie intime qui fut bientôt insurmontable, mon esprit rattacha le phénomène à la diversité irréductible des deux groupes ethniques; mon humanitarisme dut céder!

Cette vision imprévue prit pour moi une importance décisive. Ce fut un coup de lumière, une projection électrique éclairant des points de la vie du Monde jusque là demeurés obscurs. J'y trouvai l'explication d'énigmes historiques et sociales, qui avaient lassé mes préoccupations et mes recherches. Je crus y découvrir la cause secrète des malentendus et des hostilités innombrables qui tourmentent ou désordonnent les êtres humains d'ethnologie contradictoire quand ils viennent en contact : tel le conflit sans

cesse renaissant entre les Juifs et les Européens. Je compris le danger pour une race d'admettre à ses directions les cerveaux d'une autre race.

J'exposai la genèse de cette transformation cérébrale dans le récit de mon voyage, *El Moghreb Al Aksa*. Je lui donnai un corps plus compact dans la *Synthèse de l'Anti-Sémitisme*, et, plus tard, dans *l'Aryano-Sémitisme*. Ce ne furent point des livres de haine. Je puis dire que ce sont plutôt des livres de fraternité, car ils tendent à démontrer que les incoërcibles inimitiés — si mal à propos mises sur le compte du préjugé religieux — qui, dans cette lice, sont en un permanent duel, pourraient s'éteindre si ces deux catégories de mentalités, au lieu de continuer un malheureux mélange d'où sortent de perpétuelles et cruelles querelles, restaient chacune dans son particulier domaine. Car rien n'est plus maladroit, plus dur et plus irritant que la servitude d'une âme soumise à la discipline, à l'influence ou au trop immédiat voisinage

d'une âme sinon contraire, au moins divergente, qu'aucune accoutumance et qu'aucun travestissement ne peuvent transformer suffisamment, parce qu'on ne s'évade pas de sa race.

Ces études qui ont pris une considérable importance directoire dans mon existence et que j'ai placées au premier rang des préoccupations s'imposant aux peuples, m'amenèrent à creuser le côté religieux de ce cuisant problème et à contrôler la légitimité du rattachement bizarre du Christianisme, culte essentiellement aryen, au Judaïsme, culte essentiellement sémitique. Je crus pouvoir dire et essayai d'établir que cette soudure était décevante, purement arbitraire, et que Jésus, le Galiléen, n'était pas Juif, mais étranger, mais Gentil, et de psychologie essentiellement européenne. De là ma *Contribution à la Revision des Origines du Christianisme* et *Le Sermon sur la Montagne et le Socialisme contemporain*.

On le voit : c'est bien flanc contre flanc

que ma production littéraire a suivi la production nuancée et remaniée de mon cerveau, — que celle-ci ait été saine ou maladive, rationnelle ou dévoyée, qu'en sais-je, qu'en sais-je, problème qui tinte en moi avec l'opiniâtreté d'un cornement d'oreille. — Ces deux activités, l'une du dedans, l'autre du dehors, se sont répondu avec la fatalité et la fidélité de l'écho répercutant le son, du miroir réfléchissant l'image.

C'est aussi parce que ce mécanisme de constante solidarité entre mes émotions et mes écrits s'imposait à moi irrésistible que je publiai l'histoire passionnée d'*Imogène* et, sous un pseudonyme, des sonnets amoureux dans une revue de cette époque, morte à la fleur de son existence, *La Bazoche*. Et l'Amitié aussi me sollicita, l'amitié forte et admirative, résonnance habituelle dans notre cœur de sentiments et de croyances personnels aperçus chez un autre, quand je racontai *Léon Cladel en Belgique*, mémorial ému et pieux de quelques semaines vécues

dans le voisinage d'un humain puissant et merveilleusement original, fécondant comme tous les grands maîtres même en leurs plus passagers contacts. N'est-ce pas la fortune qui m'advint aussi avec cet autre éducateur, cet autre séducteur, Jules Le Jeune, mon patron professionnel d'abord, mon paternel ami en suite, dont je ne saurais taire en ce Confiteor l'harmonieuse influence sur tant des pensées qui perfluèrent de moi?

A partir de 1893, la Politique me reprit avec fureur ; ma plume suivit comme l'épée l'officier, le livre suivit comme le canot à la traîne le vaisseau. C'était la grande lutte pour le Suffrage Universel, cru une panacée, où la masse ouvrière belge voulait vaincre ou se faire écraser. Elle vainquit après des journées fameuses : l'une d'elles fut marquée par mon arrestation et mon emprisonnement, tôt terminé, aux Petits-Carmes maintenant démolis. Je fus un des derniers hôtes de ses cellules voûtées, froides et sombres, en tout conformes au vieux modèle

classique des geôles. Je traduisis ce fait-divers, pittoresque et désagréable, alors non sans retentissement, dans *Quarante-huit heures de Pistole*.

Et, presque immédiatement après, j'écrivis *Vie simple*.

C'était l'aboutissement d'une lente évolution dans mes mœurs quotidiennes. Chez mes parents, les habitudes, on l'a vu plus haut, étaient patriarcales et ma mère y mettait une économie rigoureuse attestée par des minuties. Le sucre n'était admis que le dimanche; le dimanche, rien que le dimanche, on nous donnait un verre de vin : blanc ou rouge, c'était la seule distinction, et le plaisir pour les enfants était de superposer le blanc plus liquoreux au rouge dans le même verre sans les mélanger. Au déjeûner, les morceaux de fromage de Hollande, relevant la fadeur de nos « tartines » sobrement beurrées, étaient de très petits parallélogrammes. Les vêtements passaient, transformés, des parents aux aînés et des aînés aux cadets. Tout

cela avec bonté, mais avec une discipline sévère. Les meubles étaient ceux des ancêtres, solides et lourds. Pour toute nouveauté, dans le salon où des housses blanches, enlevées les rares jours de gala, couvraient les sièges, un tapis rouge de Tournai à grandes rosaces et sur la cheminée une glace, alors objet de luxe, qu'une gaze jaune préservait des souillures de mouche.

Et pourtant l'idéal qui nous était prêché et les espérances, c'était la belle clientèle, le riche mariage, la maison opulente, l'avenir politique glorieux, dessinés dans les perspectives de l'avenir en tableau vague où se profilait au fond un châtelet à la campagne, où les enfants grandis roulaient, élégants et satisfaits, « en équipage ».

Mes actions s'étaient accordées d'abord avec ces rêves de niais positivisme bourgeois. Et le sort m'ayant favorisé, j'avais entouré ma vie d'une brillante mise en scène dans Bruxelles-capitale devenu mondain et fastueux. Si mes parents avaient survécu, ils

auraient, à l'apogée de mon bel âge, vu réalisé l'avenir naïvement vulgaire qu'ils avaient souhaité pour leur fils.

Mais je sentis bientôt la lourde et soucieuse charge matérielle d'une telle existence absorbant par elle-même une part stérile et épuisante d'activité, et le poids plus lourd de sa contradiction avec les idées d'humanité fraternelle qui, pareilles à des pigeons entrant le soir au colombier, se logeaient en moi incessamment plus nombreuses. La secousse de mon arrestation coagula d'un seul coup ces aspirations éparses, comme, dans les mers polaires, un seul coup de foudre fait brusquement et sur un vaste espace prendre en glace les eaux arrivées au point de congélation. J'eus le soulagement immense de mettre mieux en harmonie mes convictions et mes actes, j'eus le difficile courage de bouleverser le décor de mon existence, et *Vie Simple* en fut la proclamation à la fois attendrie, sincère et grave.

Il me semble qu'alors mon intellectualité

devint plus spacieuse. C'est durant cette nouvelle phase que j'ai médité et écrit *Le Droit Pur*, ce résumé de ma philosophie juridique dont j'ai parlé précédemment, et cette œuvre analogue, quoique dans un autre domaine, généralisatrice elle aussi, *les Permanences dans l'Evolution de l'Art.* Toutes deux marquent de hauts paliers dans mon ascension vers les grandes réalités du spectacle du Monde. De mon ancienne demeure à l'avenue de la Toison d'Or je fis une « Maison d'Art ». J'en exposai le sens et le but dans une suite d'études. Hélas! ce fut peu compris. Les artistes surtout, qui l'eut cru! furent sans bienveillance pour mon idée désintéressée. Après cinq ans je dus arrêter l'expérience et fermer le temple comme un prêtre dont la religion nouvelle n'est point goûtée.

Le Parti Ouvrier m'avait élu au Sénat. J'y fus longtemps seul de mon espèce. Un besoin de propagande familière, en dehors de la forêt vierge des grands problèmes, des controverses et des édifications systématiques,

m'inspira les dialogues : *Comment on devient Socialiste*. En même temps je collaborais au journal *Le Peuple* sur les sujets d'une variété incessamment transfigurée dont l'actualité suscitait en moi cette effervescence, signe peut-être d'une aptitude changeante et se renouvelant avec l'heure et l'instant, qui fut invariablement mon principal motif d'écrire. Par dessus la frontière, à la *Justice* de Clémenceau, à l'*Evénement* de Magnier, au *Journal* de Xau, à l'*Echo de Paris* de Simond, je collaborai, mais jamais longtemps, ne pouvant supporter la censure, discrète du reste, à laquelle on prétendait soumettre mes articles pour les accommoder « au goût français », comme les fabricants de Champagne accommodent leurs vins au goût anglais ou russe.

Mosaïque d'œuvres, diaprure, bigarrure! Oui, comme la Vie elle-même si prodigieusement bigarrée, diaprée, mosaïquée.

Nullus eventus sine linea! Moi-même je m'étonne des dimensions de ce bagage inces-

samment augmenté. Surtout de la spontanéité de ces éclosions sous l'action des circonstances mettant en fonctionnement mon instinct, rien que mon instinct. Car tout cela fut vraiment semblable à la germination végétale, au bourgeonnement, à la pousse, à l'efflorescence, sous la chaleur du soleil et le rafraîchissement des pluies.

Toujours je m'étais senti très près de la Nature, cette sublime inconsciente, cette irrésistible caresseuse. Mon Père je l'ai déjà dit, m'y avait constamment jeté comme à l'eau un jeune caniche, mon Père dont j'ai fait le Jardinier dans *Mon Oncle le Jurisconsulte*, et qui, au premier printemps quand montent les sèves, détachait des œillets aux rosiers de son jardin et les écussonnaient sur les églantiers au bord des routes : au mois d'août, les paysans s'ébahissaient de voir fleurir quelque *Gloire de Dijon*, quelque *Malmaison*, quelque *Géant des Batailles*, sur les sauvageons des buissonnailles inopinément glorifiées. Les paysages

rustiques où cette inépuisable Nature se montre grandiosement têtue, sereine et muette m'ont séduit dès l'enfance plus que les paysages urbains pourtant si souvent intéressants ou superbes en leurs humains décors. Le grand air m'a attiré comme une belle et large fenêtre ouverte sur les horizons où l'on court, où l'on vit, où le sang circule plus fougueux, où l'âme s'élargit, où éclot l'appétit robuste et hilare que, grâce à un sort pantagruélique bienveillant, j'eus toujours et qui fit de moi un gourmand, un gourmet de la faim et de la soif, « un cultivateur du Ventre », un grand mangeur, (ne suis-je pas à moitié Flamand?) un jovial buveur (ne suis-je pas à moitié Wallon?). J'ai, d'un chaud amour, aimé la campagne, les forêts, les eaux, la montagne. Mon pied a battu allègrement la Terre sur le sol, et la Mer sur le pont des navires, dans la douce et riante Belgique, ma patrie, et beaucoup ailleurs dans le Monde. C'est surtout en marchant que j'ai travaillé ; j'abhore l'immo-

bilité classique de la chaise, elle me donne l'assoupissement du chien au coin du feu ; mon cerveau ne sonne, « ne grelotte », que lorsque mon corps trotte. Pour décrire les sensations qui m'émurent durant ces pèlerinages, ma plume a irrésistiblement couru chargée d'encre noire sur la blancheur des pages.

C'est pourquoi, comme épilogue de cette caravane d'écrits, qui serait trop longue et fastidieuse s'ils n'avaient été uniquement la doublure verbale de ma vie, et, en quelque sorte, son ombre, il me faut pour être complet, nommer *Les Hauts Plateaux de l'Ardenne,* souvenirs d'un pédestrian solitaire, en lesquels fermente déjà fortement mon amour pour le sol patrial, rappeler le journal, aux notes brutales et heurtées, de mon voyage au Maroc, et cette cantilène africaine *En Congolie.* Je dois citer enfin : *Monseigneur le Mont-Blanc !* récit d'une ascension où, tout près de fouler le sommet fameux, je fus contraint, par les vents

ennemis, de m'interrompre et de redescendre.

Et vraiment, cette dernière aventure vient bien à sa place vers la fin de ce Confiteor, dernier cri de tous ces cris. Elle est symbolisatrice de ce que je fis et de ce que je fus en mon circuit sur la Terre, essayant, aveuglément plutôt que consciemment, de grimper, de gravir! d'aller vers les hauteurs. *Excelsior!* d'y appeler les autres, d'y appeler surtout les Jeunes, derniers apparus sur la scène mais destinés aux premiers rôles. Et, malgré tant d'efforts, parvenu où j'en suis, subissant quand même le regret mélancolique quoique non justifiable, de n'avoir pas touché la Cime ultime, et de m'acheminer vers la dévastatrice qui disperse les projets, rompt les affections et anéantit la vie, sans avoir vu le paysage terminal des inquiétudes et des espérances humaines, jamais rassasiées parce que l'Homme suit une route interminable vers un but inaccessible.

Le Libre Arbitre

Selon que le facteur qui sert de titre à ce chapitre ultime est admis ou écarté comme régulateur des actions humaines, une transposition générale s'opère, le registre entier des sons que rend la vie est changé. Tel qu'un exposant algébrique, il commande et transforme. C'est pourquoi j'ai mis à la fin de mon Confiteor le problème vacillant qu'il soulève, et le groupe des lueurs incertaines que j'ai vu scintiller en moi quand je l'ai observé dans les nocturnes solitudes de ma conscience, pareil à une constellation du Doute.

Car ceci est le côté de mon existence qui,

assurément, est demeuré pour moi le moins éclairé, et qui, pourtant, par son obscurité même, ou parce qu'une des plus grandes énigmes humaines y est tapie, fut depuis nombre d'années ma préoccupation, mon souci et parfois mon angoisse.

Quoique si souvent par moi contemplée, analysée et contrôlée, ma vie, sous ce rapport, m'apparaît comme s'il y circulait un sombre personnage incessamment fréquenté, vu, entendu, médité, surveillé en des milliers de circonstances, en des diversités innombrables, et qui, malgré tout, conserve un tourmentant mystère.

Je me sais un être « volontaire », certes. Je sens en moi un organe fonctionnant sans arrêt, un moteur indiscutable nommé Volonté, agissant à un certain point du mécanisme de mes actions.

Mais quelle force le met en mouvement? Est-ce ma Liberté personnelle ou la Fatalité?

Le balancier d'une montre, s'il était conscient, pourrait s'illusionner et croire qu'il

s'agite librement parce qu'ainsi il le veut. Le miroir, s'il était conscient, pourrait croire qu'il produit lui-même les images qu'il reflète.

En lisant les Chapitres dont celui-ci termine la série, en lisant, — pour être lu combien en ces jours de hâte la brièveté s'impose! — rapide et concentré, le récit de mes transformations intimes, le lecteur a souvent rencontré des phrases où je parlais en être qui se croit libre et d'autres où je parlais en être qui se résigne à la nécessité. C'était selon les circonstances et l'impression du moment, sans parti pris, sans calcul. Je ne croyais pas qu'il valut la peine, pour qui fait le déshabillage de son individualité, de veiller à mettre en un accord parfait toutes ses pensées et toutes ses paroles avec l'une ou l'autre des flottantes conceptions encore en formation dans ses limbes cérébrales. Cette allure hésitante et contradictoire exprime l'état actuel de mon âme en ses profondeurs et l'impossibilité où je demeure de démêler les

conjectures relatives au Libre Arbitre. C'est en proie à ce trouble que j'achève l'existence.

C'est que je me suis mû, dès mes plus lointains jours, dans un milieu où le dogme de la Volonté Libre était admis par un accord à ce point clair et solidement établi que l'idée d'une discussion à son sujet n'existait pas plus que celle de l'incombustibilité d'une parcelle d'étoupe jetée aux flammes. Dans le Bruxelles de mon enfance, dans la ville de province mal renseignée d'il y a soixante ans, presque rien n'avait pénétré de la doctrine, devenue depuis plus familière, du Déterminisme, envisageant le Monde comme un drame grandiose réglé d'avance, depuis la nébuleuse primitive, où les acteurs accomplissent « volontairement, mais non librement » des actes, et disent « volontairement, mais non librement » des paroles, *déterminés* qu'ils sont par un Auteur (peu importent son essence et son nom) qui pour nous demeure invisible.

La croyance naïve à la Liberté, acceptée

avec une aussi forte conviction que les plus fermes croyances religieuses, s'intensifiait encore par l'esprit de l'époque dans l'Europe occidentale engouée d'individualisme et d'indépendance. La formidable détente contre l'oppression, de la Révolution française, momentanément ramenée en arrière par le premier Empire, se renouvelait sans l'excès de violence et l'inharmonie sectaire du Jacobinisme. Tout, dans les espérances et les actes, respirait la Liberté et s'élançait vers elle pour de plus amples réalisations. On voyait en elle une panacée, le salut et le bonheur.

Dans les écoles, dans les athénées, l'enseignement ramenait à tout propos l'esprit des jeunes gens vers « le Devoir ». On nommait ainsi les actes d'une volonté « libre » domptant l'entraînement vers le plaisir, l'intérêt ou les passions, pour s'en tenir fièrement à ce que l'on couvrait d'un autre mot vague, la Vertu ! L'idéal de la vie était professoralement dépeint grave et sévère, fait d'abnégation permanente et de dévouement à nos

semblables et à la chose publique, que bien peu, il est vrai, parvenaient à pratiquer ; le plus souvent cette sublimité demeurait à l'état de simple prêche solennel par les pédagogues et les poètes, ce qui était mis sur le compte de l'égoïsme et de la lâcheté personnelle qu'on n'atténuait pas encore en cette excuse pathologique plus moderne : les Maladies de la Volonté. On était persuadé qu'il dépendait de chacun d'être ou de ne pas être un homme de bien, voire un héros du sacrifice. Les personnages illustres de Cornélius Nepos et de Plutarque étaient proposés en exemples, de même, en général, que tous les grands humains dont on travestissait et accommodait ingénument les actions en leur prêtant des mobiles supérieurs. On représentait leur volonté sans interruption sous vapeur ; on leur attribuait invariablement le rôle de dirigeants de leur époque, non pas en vertu de forces naturelles dont ils auraient été momentanément le point de concentration et les dépositaires, « les che-

minées d'évacuation », mais par leur propre initiative et leurs propres efforts vers la grandeur et le bien. Le Self-Help était une universelle recommandation et un mot d'ordre : on le croyait invariablement possible et efficace.

Pas une belle action qu'on ne considérât comme le résultat direct de la volonté libre individuelle, fonctionnant par ses seules ressources et méritant dès lors à son auteur honneur et admiration. Pas une mauvaise action qui n'apparût imputable à celui qui l'avait commise et lui méritant réprobation et châtiment. On tenait pour vérité certaine qu'il dépendait de chacun de faire ou de ne pas faire le bien et le mal. On était enivré de Liberté et impitoyable quant à la responsabilité. Sur le théâtre des sociétés humaines on attribuait aux marionnettes les paroles et les actes des rôles qu'elles sont appelées à jouer et on les jugeait, on les frappait, comme si ces rôles elles les avaient créés.

Partout on essayait d'arranger sa vie

suivant des feuilles de route méthodiquement établies. C'était la période maniaque des projets et des réglementations arrêtés à l'avance. C'était la période des « programmes » dont, hélas ! nous ne sommes pas encore guéris. On fixait son itinéraire d'existence pour des années, alors qu'il est difficile de l'observer même pour un seul jour, tant le mystérieux Destin aime déranger les plans humains et y mêler ses imprévus déroutants, ses cruautés et..... ses farces.

Aussi quand, par un brusque coup de tête, je plantai là mes études de rhétoricien pour m'embarquer mousse à Anvers, résolution qui aujourd'hui, de même que le non moins brusque retour au Droit, m'apparaît un coup du Hasard, assurément (mes souvenirs sont précis) je crus faire un acte majeur de liberté et réaliser une résolution réfléchie. Personne autour de moi ne douta que je n'en fusse responsable.

Car ce délibéré et cette décision étaient absolument conformes à l'ambiance psycho-

logique et à sa façon de comprendre le fonctionnement de l'activité humaine. Je me croyais et je me suis cru longtemps « un homme de volonté ». En cela comme pour d'autres impulsions travaillant en moi, je me rattachais volontiers à l'Atavisme, cette accumulation du passé enfermée en nous, qui, avec une force variable, transperce notre écorce présente et suinte dans notre conduite. Il y eut, dans mon ascendance, un soldat que je pouvais équivaloir à un symbole, un certain Jean Picard, de son nom de guerre *Château-Neuf*, qui s'enròla en 1694, à quatorze ans, dans l'armée de Louis XIV, alors cantonnée dans le Luxembourg. Il en avait demandé la permission à son père qui refusa. Le jeune gars s'échappa et courut à Arlon s'engager dans un régiment de cavalerie. Lors de la guerre de la succession d'Espagne, il se trouvait, en 1701, à la bataille d'Hoochstet où le maréchal français Tallart fut battu par le prince Eugène et Marlborough. Château-Neuf eut trois chevaux tués sous lui. Fait

prisonnier, il fut enfermé dix-huit mois à Nimègue, avec deux cents survivants de son régiment, dans les cachots du château au bord du Wahal. Il n'en survécut que quinze. Après trente-sept années de service, il se retira à Chantemelle, son village de naissance. Sa ténacité, sa bravoure, sa loyauté l'avaient fait l'arbitre de tous les différends de son régiment. Ce type militaire, résolu, n'était-il pas un bon exemple d'initiative hardie et opiniâtre pour la famille dont j'étais, un annonciateur d'énergies futures, d'autant plus que, lors des guerres du premier Empire, il avait trouvé un émule et un continuateur dans un de mes grands-oncles, Jacques Picard, officier et duelliste effréné, tué à sa quarante-deuxième affaire « d'honneur » ; on nous le racontait à la maison en faisant circuler son portrait-miniature en uniforme.

Longtemps, aussi bien que mes contemporains, je conformai mes actes aux idées courantes sur le dogme du libre-arbitre,

luttant avec entêtement contre la conspiration des événements et des choses, pour tenter d'accomplir ce que je croyais être idéologiquement le mieux et exigeant des autres, avec intransigeance, un égal rigorisme dans la discipline du fameux « Devoir ! »

Hélas ! que de défaites, de déceptions, de dérisions, d'incompréhensibilités, d'imprévus, venant soit de la Nature, soit des hommes ! Et au bout de ces expériences et de leurs avortements, quels doutes sur l'efficacité de la volonté quand elle prétend être autre chose que la servante de la Destinée, et sur l'étendue de la Liberté quand elle essaie de se mettre en opposition avec la poussée mystérieuse des choses.

Ce serait insuffisamment me connaître que de croire qu'en ce phénomène qui a, sinon totalement supprimé, du moins mis en désarroi la foi libertaire de la première moitié de ma vie, le raisonnement et ses girations philosophiques ou métaphysiques auraient exercé une action prépondérante.

Il y a longtemps, on l'a vu par plus d'un passage des pages qui précèdent, que, « guérison ou infirmité », ma confiance dans les œuvres ingénieuses et présomptueuses de la Logique formelle et de la Raison pure a disparu. Je ne nie pas l'impression puissante qu'en cette matière ténébreuse exerce sur notre cerveau le syllogisme classique : Qu'il ne peut sortir de nous aucun effet qui n'ait pour cause notre nature, dans le total de sa substance, de ses éléments et de ses rouages; que cet ensemble ne provenant pas de nous, mais de forces antérieures à nous, la liberté, diminuée encore par l'irrésistible compression de l'ambiance où chacun de nous est perdu, poussé et bousculé comme un soldat dans la mêlée des batailles, n'est qu'une illusion et un pseudonyme de la Fatalité. — Car si un végétal avait un cerveau et si l'émission du parfum de ses fleurs s'accompagnait d'un acte de volonté, serait-ce un motif suffisant pour dire que cette émission est libre?

Mais j'admets qu'il y a dans l'Univers

assez d'étrangetés impénétrables pour ne pas considérer comme décisive une déduction accomplie par un outil aussi discutable que notre cervelle et pour demeurer sur la réserve. Sans rappeler les usuels et grandiloquents exemples, par lesquels s'atteste l'incurable insuffisance de notre mentalité, et en m'arrêtant à des faits moins banalisés et aussi significatifs, qui a jamais expliqué que chaque graine d'être vivant contienne, sans déviation possible, le schéma de l'espèce tout entière, sans qu'aucun examen, aucun découpage, aucune fouille microscopique ait jamais pu y découvrir la moindre image qui la rappelle? Qui a jamais expliqué pourquoi certaines plantes volubles tournent leurs spires à droite et d'autres à gauche, sans que jamais effort de jardinier ait pu changer ces directions, ni effort d'analyste découvrir la force qui impose cette décisive insignifiance? La larve du bizarre Rhipiphore-paradoxal se glisse à l'intérieur des ruches dans la cellule occupée par une larve de guêpe, s'attache à

ce gras et légitime propriétaire du lieu, et la suce « en ayant soin » de ne pas léser d'organes vitaux, comme si elle était le plus savant et le plus adroit des anatomistes. Les hyménoptères fouisseurs ouvrent des terriers où ils enferment pour la nourriture de leur progéniture, des insectes vivants qu'ils paralysent d'un coup d'aiguillon donné juste dans le seul groupe de ganglions nerveux dont la lésion puisse amener cet effet. Des mystères, en voilà certes d'inquiétants, de péremptoires et d'inexplicables pris parmi des milliers de même allure. Pourquoi, dès lors et en sens contraire, la Liberté ne pourrait-elle exister en nous alors même que sa notion dérouterait nos frêles logiques et rendrait dérisoires les déductions que l'infirmité humaine construit présomptueusement sur les lois soi-disant rationnelles et infaillibles de la Cause et de l'Effet?

Non! ce ne fut pas le raisonnement, ce fut la Vie, « la vie et son changeant spectacle », la vie et ses terribles imprévus, la vie

et ses constantes surprises, la vie fertile en joies et chances si souvent injustifiées, la vie fertile aussi en souffrances iniques, qui amenèrent en moi l'ébranlement dont je fais ici la Confession et qu'un irrésistible besoin de sincérité me pousse à dévoiler, parce que souvent je me suis entendu représenter comme un type d'homme à volonté opiniâtre et libre, et qu'il me semblerait hypocrite et indigne de ce Confiteor, de cacher au moment où je vais le clore, que présentement, si je sens bien en moi la Volonté d'agir, j'en suis arrivé « malgré moi » à douter qu'elle agisse sous l'impulsion de ma prétendue Liberté.

Des faits innombrables, petits, minimes, insignifiants, à côté d'autres, considérables, ont contribué à faire naître et à développer cet état d'âme. Je l'ai dit, depuis des ans je m'observe comme mon double, je m'espionne et j'analyse les moteurs de mes actions. Peu à peu, ces mobiles que je croyais simples, me sont apparus en une multiplicité inouïe et souvent effrayante,

et quand j'ai essayé de mettre à part ceux que je pouvais considérer comme émanant de ma liberté, en quel petit nombre je les ai trouvés toujours et parmi les plus faibles! Ces mobiles, avais-je même une raison de les croire tous aperçus? Quelle garantie que ma mentalité était suffisamment armée pour les dégager et les pénétrer sans en omettre aucun? En quel nombre et de quelle puissance étaient ceux qui n'arrivaient pas jusqu'à mon entendement et néanmoins exerçaient leur influence occulte?

Peut-on douter qu'une part des événements qui nous prennent dans leurs engrenages et une part des actions qui s'imposent à nous sous leur influence ne soient pour nous des inévitables? Et si, malgré cette oppression, il reste quelque recoin pour notre liberté, quelque refuge réservé où il lui est permis de se mouvoir, comment en discerner le lieu et l'étendue, comment, dans la multitude des circonstances qui fourmillent autour de nous, dégager celles

qui circulent dans le champ aux vagues limites où il nous serait permis d'agir à notre guise absolument dégagés des tyrannies du Sort?

Je veux soigneusement, en ces délicats et poignants aveux, éviter de poser une théorie et de dire que ce que j'essaie de révéler maintenant soit autre chose que mon cas individuel. Certes je dois incliner à croire que je ne suis pas une exception parmi les êtres auxquels les influences toutes-puissantes font subir leur despotisme et qu'aucun motif n'existe pour qu'un homme quelconque soit une exception quand il s'agit de phénomènes qui, dès les origines, ont tourmenté les cœurs et les esprits des « mortels lamentables ». D'autres, peut-être, se reconnaîtront dans ce que je décris ici. Je sais aussi que d'autres ont décrit des effets analogues observés en eux. Qu'importe : je ne saurais trop dire que je ne suis pas un philosophe exposant un système, mais un homme isolé racontant son humble histoire.

Histoire fluctuante, histoire de doute! Car malgré tout ce qu'on peut alléguer pour démontrer que l'étoffe de la vie n'est ni tissée, ni brodée par nous et que la Fatalité, constamment dérouteuse de nos projets, nous l'impose, nous avons néanmoins l'habitude tenace et immémorialement humaine d'agir en êtres libres et de traiter nos semblables en êtres libres. Est-ce que je ne suis pas moi-même engagé étroitement dans cette attitude extérieure qui, pour tant d'Européens, fut si énergique durant les années du milieu du XIX[e] siècle et qui, quoique maintenant s'affaiblissant, demeure encore la conviction de l'immense majorité dans notre race? N'y a-t-il point là un argument suprême qui surnage au-dessus des flots troubles de toutes les controverses, les âmes ayant une invincible répugnance à croire ce qu'elles démentent incessamment par leurs actions?

Oui, oui, oui! Aussi j'hésite! A me consulter scrupuleusement, j'hésite! Je n'ai pas là-dessus de certitude, quoique je sente

vaguement, non sans quelque effroi, que le fantôme se rapproche et que je ne sache pas si demain ce qui me reste de croyance à la liberté humaine n'aura pas été tout à fait résorbé.

Car parmi les subterfuges innombrables que la Nature sournoise emploie pour réaliser son Évolution inépuisable vers des buts impénétrables (à moins que cette Évolution même ne soit son but permanent, rassasiant son avidité, sans qu'il faille tarifer ce qu'elle vaut), pourquoi l'illusion de la Liberté n'entrerait-elle pas comme facteur? En quoi serait-elle plus étrange que mille autres étrangetés que nous voyons la Nature utiliser? N'est-elle pas perpétuellement indirecte en ses voies, en ses moyens et, du moins en apparence, antagonique à elle-même? Ne semble-t-elle pas, en ses chemins, avoir l'horreur des raccourcis? Ne crée-t-elle pas des superfétations d'êtres pour assurer la vie, sauf à créer immédiatement des causes de destruction et de mort pour balayer le

superflu? L'ichneumon, dans sa seule utilité visible, ne sert-il pas à détruire les chenilles dévastatrices des forêts de pins en pondant son œuf dans leur corps, seul endroit où il puisse se développer? A cette balance de naissances équilibrées par des morts, n'ajoute-t-elle pas les souffrances, le raffinement des souffrances, alors qu'il semblerait si simple qu'une telle suprême Puissance eût dès le début produit, avec une justice royale, exactement ce qu'il eût fallu, sans cette débauche de prodigalité inutile et de cruautés désolantes?

Et dans les actions humaines ne voyons-nous pas incessamment l'équilibre ne s'établir que par des poussées contradictoires, jamais une longue série d'heurs et de malheurs ne se déroulant sans s'interrompre et sans le surgissement bizarre des contraires. Le Grec trop longtemps dans la joie redoutait le Destin ennemi, et se croyait avisé en le conjurant d'avance par le sacrifice d'un objet précieux jeté au feu ou à la mer, symbole des querelles

que la Nature fait à elle-même par sa répugnance à aller droit au but.

Cette loi des compensations par laquelle incessamment Elle corrige le mal par le bien, elle restreint le bien par le mal, elle paralyse un de ses excès par un autre excès. N'explique-t-elle pas aussi la doctrine de l'expiation que l'on trouve dans l'organisme de toutes les religions positives : celle-ci n'est-elle pas le retentissement dans les âmes timorées de cette fatalité oscillatrice qni rétablit sans interruption la passagère harmonie en faisant surgir un remède dès qu'il y a un désordre, en suscitant une cause de trouble dès qu'il y a une sérénité trop belle? Mais le mystère subsiste : pourquoi ces troubles et ces rétablissements, pourquoi cet ordre et sa dispersion se succédant sans trève avec les alternances du pendule? Pourquoi pas tout de suite la paix et le bonheur, et leur maintien permanent dans la douceur d'une félicité sans tares?

Oui, la Nature, la splendide séductrice

Nature, est sournoise! Oui, elle est souvent cruelle! Oui, elle n'aime pas la beauté faite de sérénité pure et quel est l'artiste qui, en cela, ne sera pas d'accord avec elle? Oui, elle est indirecte en ses œuvres, elle affectionne les temporisations et les détours! Elle digresse volontiers. Elle vagabonde dans l'exécution de ses plans! Mais alors quoi d'inadmissible dans « l'illusion » de la liberté inspirée non pas même à tous les hommes (car combien en d'autres lieux du Monde croient que « tout être porte sa destinée attachée à son cou »), mais à ceux de notre race; non pas aux hommes de tous les temps, mais spécialement à ceux du siècle où je suis né : dans le passé, combien ont douté ou cru au fatalisme, et maintenant combien suivent la pente sur laquelle je me sens glisser!

Irrésistiblement, et de plus en plus, observant mes actions et observant les actions des autres, j'ai une tendance à les expliquer par ces pensées, investies d'un nuage parfois attristant parce que je quitte à peine la claire

atmosphère des âmes qui se croient libres, mais qui, peut-être, ce transitoire maladif traversé, récupéreront la sérénité dans la paix de l'abandon confiant à l'impulsion de l'Univers. Peut-être que l'état de nos cerveaux parvenus à la phase contemporaine de leur évolution ne comporte pas encore la possibilité d'agir sans être convaincu qu'il faut un acte « personnel » et que parmi tous les actes à accomplir, « un libre choix » est possible. Ce mirage ne serait-il pas la ruse de la Nature, jusqu'au temps où la transformation cérébrale aura amené l'homme a ne plus avoir besoin de ce malicieux détour, de cette consolante ou réconfortante chimère, de ce moëlleux tampon, et à agir avec la même énergie sous la seule action des forces panthéistiques le pénétrant et le poussant à ses destinées. Quoique pris des inquiétudes que je viens d'esquisser, je ne sens pas, dans l'action, faiblir mon énergie quand l'effort est nécessaire, et jamais je ne murmure le triste : A quoi bon ? il suffit de laisser faire. —

A l'impulsion qui peut venir de la conscience erronée que l'on est libre et responsable, se substitue l'impulsion aussi vive qui procède du sentiment que l'universel organisme agit par notre intermédiaire irrésistiblement et quelle que soit notre conception des énigmes du Monde. Et alors, songeant que parfois on m'a nommé un semeur d'idées, je me dépouille de toute tendance à l'orgueil pour l'accomplissement de cette mission, et je ne vois en moi qu'un instrument, qu'un son, dont la seule chance aura été d'être frappé plus ferme et plus souvent sur l'immense clavier de la Nature par les forces inconnues.

L'Homme ne sera plus alors que le spectateur regardant avec un intérêt inlassable les phénomènes s'accomplissant en lui et autour de lui ; ou plutôt, pour reprendre cette image, il sera l'acteur séduit par l'intérêt puissant du rôle « imposé » qu'il joue dans l'incomparable tragédie du Monde, se contentant de l'exprimer et ne songeant pas à le créer. A l'inatteignable joie de vivre,

se substituera la savoureuse curiosité de vivre.

Déjà, parfois, je me trouve dans cet état, encore bizarre par sa nouveauté, mais singulièrement séducteur et pacificateur : je sens couler en moi les grands fluides ; j'assiste ébahi et soumis au travail de leurs influences; je vois ma subalternisation, mon esclavage, dont je ne me doutais pas autrefois ; j'assiste à l'évanouissement de la délibération qui jadis s'ouvrait et s'effectuait solennelle, me ballottant entre des résolutions diverses ; je deviens un impulsif; je suis attentif aux poussées intimes dont je ne me rends pas compte; j'aperçois la direction instinctive qui s'établit, plus rapide et plus promptement fixée parce que les hésitations coutumières ne germent plus.

Et j'éprouve le soulagement de ma Volonté soumise qui entre en mouvement pour l'acte final de réalisation, sans douleur, sans trouble et presque sans effort, parce que (sonore et profond refrain revenu si souvent

sous ma plume parce qu'il chante dans mes pensées) il me semble qu'ainsi je me trouve mieux en accord avec l'immense Univers utilisant la parcelle que je suis pour l'accomplissement de son œuvre prodigieuse.

Acte d'Humilité

Une teinte de mélancolie grave et pensive tout à coup m'enveloppe de sa brume violette comme si telle était la couleur de l'atmosphère des destinées qui s'achèvent.

Au terme de la traversée, navigateur sur le pont d'un navire, regardant en arrière dans les lointains du Souvenir plus profonds que ceux des solitudes marines, à quel point je me sens petit quoique non rapetissé, humble quoique non humilié! Combien cette courte et longue existence que fut mon existence m'apparaît simple et moi peu de chose!

Je n'ai pas à la juger moi-même dans

l'intransigeance de son individualisme doublé d'un sentiment tenace de dépendance vis-à-vis de mes semblables et de l'ensemble des choses. Je n'ai pas à la juger davantage dans ses flottements et ses transformations qui me firent pareil au grimpeur de montagnes pour qui chaque nouvelle escalade démasque, près de lui et au loin, de nouveaux sites et de nouveaux horizons. C'est à ceux qui m'ont lu à tirer, chacun selon son espèce, la conclusion de mes aveux et à dire si l'aspect que me donne cette vie voilée dévoilée concorde avec l'aspect que m'a donné ma vie visible.

A cette heure du déclin, ma pensée embrasse et unifie de larges espaces, dans le passé universel qui s'illumine au soleil des généralisations, — dans l'avenir indécis et par cela même plus grand et plus séducteur : ainsi, par la nuit, les paysages fantastiquement deformés et amplifiés qu'on n'a pas encore parcourus.

Renan a écrit : Ma vie fut une aimable promenade.

Puis-je, sans présomption, écrire : Ma vie fut un viril voyage?

A tout le moins je puis attester que si elle ne fut pas constamment « aimable » et heureuse, elle eut pour moi la forte saveur et le puissant intérêt du spectacle du Monde observé comme le plus impressionnant des spectacles.

Dans cet examen de conscience, portant sur les catégories les plus importantes de pensées et d'actions qui peuvent préoccuper un homme, une inquiétude me reprend que j'ai exprimée dès les premières lignes : bon gré mal gré, j'ai dû me mettre en scène et parler de moi. — Une pensée m'apaise : j'écris pour des amis ; l'Amitié est tolérante et confiante ; elle aime, elle provoque ou, du moins, tolère les confidences.

Y a-t-il dans mon œuvre assez de substance commune à d'autres âmes pour qu'elle ait perdu son caractère égotiste ? A-t-elle revêtu assez d'universalité pour

apparaître fraternelle et solidaire, en son miel et son amertume, en ses joies et ses douleurs, en sa force et sa faiblesse, bigarrée et ondulante comme l'existence dont elle est le reflet? Mon individuelle histoire est-elle, ainsi que je le souhaitais en commençant, avec les inévitables glissements l'histoire de quelques autres, qui, en s'y retrouvant, se sentiront indulgents pour elle? Y découvre-t-on le génie de l'époque où j'ai vécu et l'esprit de la Belgique, ma patrie, spécialisés dans une âme belge particulière?

Nous sommes soumis à des lois si vastes; le Destin suspend et fait descendre sur nous des influences si surplombantes; les fluides qui charient la vie circulent en de tels méandres, que la limitation de leur action au point géométrique qu'est un seul cerveau serait incompréhensible. La Nature agit sans cesse sur des groupes. Simultanément en des âmes multiples qui s'ignorent, elle frappe les empreintes, les idées, les sensations, les joies, les souffrances, les transformations d'une

période et d'un pays, semblables à une nuée de papillons s'abattant sur les fleurs d'une même prairie, à une pluie d'orage ravageant les épis d'un même champ.

Au moment où je clos ce Confiteor, j'ai conscience du peu d'orgueil qu'il me serait permis d'éprouver pour avoir vécu ce que j'ai tenté d'y résumer ou pour avoir fait le Livre qui le raconte. Jamais, peut-être, ce sentiment ne me fut aussi net et aussi paisible. Jamais je n'avais d'un coup d'œil plus circulaire enveloppé l'ensemble de mon activité, ni mieux compris combien frêle fut ma lueur dans le firmament des existences.

C'est en m'isolant des grandes perspectives, c'est en me cantonnant dans l'étroit milieu où j'ai respiré, c'est en supprimant les points de comparaison formidables qui restreignent tout quand ils se dressent, que l'on peut trouver en moi une occasion suffisante de me décerner l'honneur touchant qui m'est fait aujourd'hui, acompte précieux sur ce qui

n'eut dû m'être accordé qu'après la mort. Ce n'est qu'en ce coin circonscrit que je puis être cru un laborieux, un fraternel, un désintéressé, un opiniâtre.

Un tolérant surtout, — pensant et agissant à sa manière, sans croire désormais à l'infaillibilité de ses croyances, sans la folie de vouloir les imposer, et, dans le creuset universel, se regardant agir avec les innombrables facteurs analogues qui sans interruption vibrent pour l'accomplissement du mystère de l'Evolution.

Partout s'agitent des hommes voulant ramener à leurs conceptions systématiques le monde et leurs semblables, petites vagues se croyant les seules vagues et rêvant de conformer toutes les vagues de l'océan à leurs tumultes éphémères. Ils ne comprennent pas la majesté du drame de la Nature procédant sans cesse par des forces contradictoires et compensatoires nécessaires à son équilibre et par cela même toutes légitimes et toutes respectables.

L'esprit sectaire! Où, parmi les conflits humains, ne retrouve-t-on pas ce fléau? Dans quel parti n'en frappe-t-on pas les adversaires, — et même les amis?

Conscient ou inconscient, obéissant à ma volonté libre ou à des poussées fatales, dès longtemps je me suis mis à le combattre, et maintenant, au soir de ma vie, cela me semble le suprême devoir, la suprême justice et la suprême beauté. Peut-être cette indépendance est-elle une des causes qui ont déterminé ceux qui me fêtent?

Peut-être aussi ce Confiteor est-il, sans que je m'en sois aperçu en l'écrivant, une Philosophie, non pas formée d'élucubrations échafaudées par un esprit qui « copule avec l'atmosphère » dans le vide d'un cabinet d'études,—mais arrachée à la Vie. La vérité, souvent, c'est ce qui est en contradiction avec les syllogismes mais est en accord dominateur avec les réalités.

L'admiration n'est que l'écho d'une con-

science se retrouvant dans une autre conscience. Elle est une affirmation de ressemblance. Nous avons coutume d'honorer nos semblables en rattachant à eux ce qu'ils font d'honorable. Plus tard, peut-être, le cerveau humain affiné ne verra-t-il en eux que de simples intermédiaires dont la Nature se sert pour véhiculer ses desseins. La nécessité de supprimer ces points d'enjambées où l'on pose le pied pour communiquer avec l'au-delà semblera une évidence?

Et si alors il vient encore à nos descendants la pensée de glorifier un des leurs, ce ne sera plus comme producteur dotant l'Humanité d'un bienfait, mais uniquement pour la bonne fortune d'avoir été choisi au milieu de beaucoup d'autres en messager de conceptions nouvelles sorties des inépuisables réservoirs du Monde : conceptions que nul de nous n'a la puissance de créer, mais dont seulement quelques-uns ont la chance d'être les premiers à obtenir, de la Destinée, le secret pour le révéler à

leurs compagnons de route et de lutte sur la Terre.

Ces pensées dernières, chargées d'apaisement et douces comme la fin pressentie d'un beau jour, je les ai méditées dans « la vaste et rumorante Forêt de Soignes », cette magique recéleuse de sérénité, qui, ornement magnifique du sol natal et de la ville où le Hasard me fit naître, berça mon enfance et ma maturité et berce encore ma vieillesse qui s'inaugure ; forêt que j'ai tant aimée parce qu'elle est l'image de la Vie, d'une vie harmonieuse et puissante, avec sa masse vivante, l'enchevêtrement de ses branches et de ses nuances, la croissance fraternelle de ses beaux arbres droits et forts. Et il me vint alors cette pensée, à moi qui ai rêvé un ensevelissement dans les flots de la Mer, que mieux, peut-être, vaudrait reposer sous ces profonds ombrages où si souvent j'ai trouvé le repos sur le sein maternel de la Nature !

BRUXELLES, 15 MAI-15 JUILLET

DE LA

1re ANNÉE DU XXe SIÈCLE

TABLE

DES PRESSES

de la Veuve de FERDINAND LARCIER

A BRUXELLES



ACHEVÉ D'IMPRIMER

le 25 novembre 1901.

L'Académie Picard

Le produit de la souscription faite en l'honneur de M. Edmond Picard doit servir, on le sait, à éterniser son nom par la création d'un prix qui serait décerné à tour de rôle à des ouvrages appartenant, pour parler comme le maître lui-même, à l'un des « quatre ordres intellectuels qui étaient apparus dans la manifestation : le Droit, — la Littérature, — les Beaux-arts, — les Sciences Sociales ».

Mais il ne suffit pas à M. Picard de fonder un prix ; il veut par la même occasion fonder une Académie : il a été Mécène, et nous ne l'en blâmons pas; il tient à faire maintenant son petit Richelieu. Il crée donc la « Libre Académie de Belgique », et il notifie cet acte créateur à la Belgique et au monde dans un article de l'*Art moderne*, qui, pour n'avoir rien du style protocolaire et légèrement archaïque des « Moniteurs », n'en est pas moins passablement solennel et d'une langue bizarre, avec des recherches d'originalité enfantines et un peu bouffonnes. Voici, pour exemple, le début :

Depuis la Manifestation qui a fêté ma Vie et dont le souvenir reste sur mon âme comme une dorure éblouissante, je me suis appliqué au Devoir d'organiser l'Institution que j'y avais annoncée, et que je résumais en ce titre : *Libre Académie de Belgique.*

Bien entendu, toutes ces majuscules semées dans la phrase ne sont pas de nous, mais de l'auteur même. L'emploi des majuscules à tort et à travers est depuis quelque temps une nouvelle manière de M. Picard. Nouvelle pour lui, bien entendu, car elle s'épanouit depuis longtemps dans les revues des petits ratés qui se croient des génies en pousse. C'est une originalité facile et puérile.

Oui, tout à fait puérile. Savez-vous à quoi nous fait penser ce procédé? A cet amusement des tout petits enfants qui montent sur une chaise, puis crient triomphalement : « Je suis aussi grand que papa !» Cela n'est pas plus naïf que de s'imaginer qu'en faisant matériellement grande la première lettre d'un mot, on grandit aussi le sens de celui-ci.

Il se comprend qu'exceptionnellement, pour attirer l'attention sur un mot, pour lui donner de l'importance, on lui mette une initiale en majuscule quand la règle traditionnelle ne l'exige pas; mais cette dérogation à la règle perd toute signification si on la multiplie.

Après cela, vous me direz que M. Picard a le droit de penser que lorsqu'il s'agit de sa « manifestation », de sa « vie », de son « devoir » à lui, ces mots se rapportent à des choses et des êtres si exceptionnels et majestueux qu'il est tout naturel qu'il les honore d'une initiale majuscule; de même, quand le pronom « elle » désigne son Académie, le député socialiste écrit « Elle », comme s'il s'agissait d'une majesté : il ne dédaigne pas le privilège en matière grammaticale. Est-ce un exemple qu'il donne comme « une directoire » — nous parlons encore ainsi que lui — à Son Académie?... Nous voudrions espérer pourtant que celle-ci rendra aux lettres belges le service de les grandir autrement que par des artifices typographiques.

Sa « composition inaugurale » — toujours style Picard — ne nous inspire malheureusement pas, sous ce rapport, une énorme confiance. Cette « composition inaugurale » est l'effet d'un choix fait par le fondateur de l'Académie. M. Picard — il l'avoue ingénument — a choisi les premiers académiciens parmi les soixante-douze membres du comité qui a travaillé à mettre sur son âme pour 25,000 fr. de dorure : on n'est pas un ingrat!

Il est intéressant, à plusieurs points de vue, de faire connaître ce choix :

Voici — dit M. Picard — comment il me semble que la Libre Académie de Belgique pourrait être formée pour la première fois : Braun, Alexandre, ancien Bâtonnier de l'Ordre des Avocats à la Cour d'appel de Bruxelles, sénateur; Claus, Emile, artiste peintre; De Baets, Hermann, ancien Bâtonnier de l'Ordre des Avocats à la Cour d'appel de Gand; Dejongh, Charles, ancien Bâtonnier de l'Ordre des Avocats à la Cour d'appel de Bruxelles; Demolder, Eugène, homme de lettres; de Mont, Pol, hommes de lettres; Des Ombiaux, Maurice, hommes de lettres;

Destrée, Jules, avocat à Charleroi, membre de la Chambre des représentants, homme de lettres; Eekhoud, Georges, homme de lettres; Elskamp, Max, avocat à Anvers, homme de lettres; Ensor, James, artiste peintre; Frédéric, Léon, artiste peintre; Hallet, Max, avocat de la Cour d'appel de Bruxelles, conseiller communal; Hennebicq, Léon, avocat de la Cour d'appel de Bruxelles, homme de lettres; Heymans, A.-J., artiste peintre; Horta, Victor, architecte; Janson, Paul, ancien bâtonnier de l'Ordre des avocats à la Cour d'appel de Bruxelles, membre de la Chambre des représentants; Kufferath, Maurice, musicologue, directeur du théâtre de la Monnaie; La Fontaine, Henri, avocat à la Cour d'appel de Bruxelles, sénateur; Lemonnier, Camille, homme de lettres; Maeterlinck, Maurice, homme de lettres.

Maubel, Henri (Mme) (Blanche Rousseau), femme de lettres; Maus, Octave, avocat à la Cour d'appel de Bruxelles, homme de lettres, directeur de l'*Art moderne;* Raway, Erasme, compositeur; Robert, Eugène, avocat à la Cour d'appel de Bruxelles; Rousseau, Victor, statuaire; Royer, Emile, avocat à la Cour d'appel de Bruxelles; Van der Stappen, Charles, statuaire; Vandervelde, Emile, avocat à la Cour d'appel de Bruxelles, membre de la Chambre des représentants; Verhaeren, Emile, homme de lettres.

Les postes de *Secrétaire* et de *Trésorier* permanents et avec voix délibérative seraient remplis respectivement par M. Jacques des Cressonnières, avocat à Bruxelles, Président de la Conférence du Jeune Barreau, et par M. Charles Gheude, avocat à Bruxelles, membre du Conseil provincial, qui ont rempli ces fonctions auprès de votre Comité avec un zèle parfait.

Il n'y a, on le remarquera, que deux catholiques dans cette liste, MM. Braun et De Baets; il y en avait bien d'autres dans le comité, mais M. Picard les écarte; tous les membres de Son Académie sont donc, sauf deux, ou des indifférents ou de francs « anticléricaux »; une *dizaine* sont des socialistes avérés.

Mais plaçons-nous au simple point de vue de la valeur littéraire, artistique ou scientifique : il y aurait, à ce point de vue, beaucoup d'éliminations à faire sur cette liste d'académiciens, si du moins l'on s'en tient à cette idée, attachée au sens moderne du mot, qu'une « Académie » doit comprendre l'élite des esprits dans le domaine intellectuel où elle se recrute.

Il y a là des littérateurs et des artistes d'ordre passablement secondaire, et des « représentants du Droit » comme on en rencontre par douzaines dans tous les barreaux.

Voudriez-vous bien me dire, par exemple, quel titre particulier à faire partie d'une Académie, — c'est-à-dire d'une société comprenant des hommes dont la haute valeur intellectuelle ou scientifique s'est attestée par des œuvres, — a ce prétentieux M. Max Hallet, dont l'œuvre la plus ingénieuse et la plus remarquable a été de faire un riche mariage,qui lui a permis de réaliser ce mot d'une récente comédie :

— Je voudrais être riche... pour avoir le loisir de me faire socialiste.

Et M. Léon Hennebicq, qui n'a que le don de l'imitation et encore d'une façon très spécialisée : il n'imite que M. Picard, mais il l'imite bien; il l'imite non seulement dans les idées, mais aussi dans les gestes, dans la façon de s'habiller, dans la façon de parler, jusque dans le son de la voix!

Et ce bon petit M. Gheude! M. Gheude, académicien!...

Non,tenez, cette Académie est à faire pouffer de rire. Il s'y trouve certes des hommes fort à leur place dans une institution académique. Mais M. Picard leur a donné des « pairs » au rang desquels ils doivent se sentir un peu gênés d'être abaissés! Il est vrai que puisqu'il est entendu que cette « Libre Académie » est simplement le salon de M. Picard qui change de nom!...

***

Qui change de nom et qui se donne en spectacle au public. Car la « Libre Académie » tiendra des séances publiques « chaque fois qu'une question intéressant l'un des quatre objets fondamentaux de l'Académie » paraîtra le conseiller.

Innovation originale et pittoresque: les curieux qui assisteront à ces séances pourront prendre part à la discussion. Les réunions de l'Académie se transformeront en meetings, et cela nous promet au moins des séances académiques où l'on ne s'ennuyera pas toujours : l'espérance ne nous est pas interdite, par exemple, d'une joute oratoire entre le poète Maeterlinck, membre de l'Académie, et le poète Demblom, assistant,... et peut-être même membre également de l'Académie.

Car celle-ci se renouvellera par quart tous les quatre ans, avec droit de « rééligibilité après une absence d'au moins un des termes de quatre ans » ; elle pourra, de plus, par voie de cooptation augmenter ou diminuer le nombre de ses membres.

Etant donnée la part prépondérante faite aux socialistes dans l'institution, il se pourrait donc qu'ils en vinssent à rehausser du prestige « d'académicien » des politiciens comme M. Demblon, ou M. Anseele, ou M. Cavrot. Pourquoi pas? Nous posons en fait que M. Anseele ou M. Cavrot a autant de droit de représenter les Sciences Sociales à la « Libre Académie » que M. Max Hallet ou M. Charles Gheude.

Jusqu'ici, il était de tradition, en Belgique, que si vous étiez l'objet de la part d'amis d'une manifestation plus ou moins apothéotique, vous leur offriez un banquet ou une simple «tournée», suivant votre fortune et votre rang social. M. Picard, lui, offre à Ses Manifestants une Académie où il y a des Fauteuils pour Eux. Il n'y a pas à dire, c'est une trouvaille, et M. Picard a peu d'actes dans sa vie qui fassent autant d'honneur à son originalité d'imagination.

Il reste maintenant aux deux catholiques fourvoyés dans l'Académie Picard à faire également honneur à leurs convictions. Nous ne doutons pas qu'ils y soient résolus. Mais ils auront bien de la peine à modifier le courant qui risque d'emporter, quand il y aura à décerner le prix, dans le sens que l'on devine, une assemblée comme celle dont nous avons donné ci-dessus la composition.

Les Lettres et la Science, n'ont — nous le craignons bien — pas de progrès véritable à attendre de la nouvelle institution sortie de la manifestation Picard. Ceux de nos amis qui se sont laissé entraîner à participer à cette manifestation, qui en ont par leur concours assuré le succès, ne commencent-ils pas à s'apercevoir qu'ils ont été un peu naïfs?...

XX siècle 22 déc 1901

LA MANIFESTATION PICARD

M. Edmond Picard est un excellent artificier. Toute sa carrière (qui n'est d'ailleurs pas close) a été un long feu d'artifice qu'il a tiré avec la collaboration de ses amis autour de sa personne: au moment où nous écrivons, éclate le bouquet. Dans une des salles du Palais de Justice de Bruxelles, M. Picard est l'objet d'une espèce d'apothéose : des orateurs qui sont censés représenter de magnifiques entités — le Droit, les Sciences sociales, les Lettres, l'Art — défilent devant lui et le célèbrent. Il manque M. Hector Denis pour le saluer au nom de l'Humanité.

Malgré cette omission, nous nous permettons de trouver que cette manifestation est un peu excessive.

Nous ne méconnaissons en rien, qu'on en soit bien convaincu, les grandes qualités de M. Picard, — ni celles, exceptionnellement brillantes, de son esprit, ni celles de son âme, où il y a beaucoup d'élévation, de générosité et de noblesse. Sa personnalité à facettes est attirante, excerce facilement une fascination; c'est une raison pour l'observer avec d'autant plus de sang-froid avant de se précipiter vers elle avec des cris d'enthousiasme.

* * *

Nous ne trouverions rien à redire à une manifestation en l'honneur de M. Picard renfermée dans les limites du monde judiciaire. M. Picard, outre la place qu'il y tient par son talent oratoire et sa science juridique, a rendu de grands services au barreau belge : il a beaucoup fait pour « l'intellectualiser » davantage, pour en élever le niveau au point de vue de la culture littéraire et aussi pour ennoblir, chez ses membres, la conscience professionnelle.

Mais du barreau dans quel domaine n'a pas débordé son activité! Celle-ci a toujours été fébrile. Etant tout jeune, M. Picard s'est échappé du collège pour courir le monde comme marin. C'était une préfiguration de ce que deviendrait sa vie intellectuelle. Il a vagabondé, en effet, à travers le monde des idées. Et le malheur est qu'il a trop souvent voulu prendre, au cours de ce vagabondage, des airs de conquérant. Le hasard de sa course haletante l'avait à peine amené dans une région nouvelle pour lui, qu'il y faisait le maître, prétendait la mieux connaître et être plus capable de la gouverner que ceux qui s'y trouvaient installés depuis longtemps.

Par exemple, ne s'improvisa-t-il pas un beau jour docteur en sciences sémitiques et ne voulut-il pas renouveler en partie l'exégèse? On se rappelle la polémique où le conduisirent ses prétentions à cet égard et où il fut si joliment sifflé par un simple jésuite, le P. Delattre. « M. Picard, concluait celui-ci, se vante d'être un esprit primesautier, et je crois qu'il a raison. Mais cette qualité ne saurait suppléer le défaut de connaissances rudimentaires en quelque genre que ce soit. »

En beaucoup de genres, où il voulut briller, M. Picard n'avait que des connaissances plus ou moins rudimentaires, mais entendait néanmoins y apparaître en apporteur de neuf. Il invectivait très fort ceux qui y représentaient la tradition, les idées admises et les connaissances laborieusement acquises, et entonnait de superbes fanfares autour des découvertes qu'il assurait avoir faites. Il terrorisait les uns, donnait le change aux autres, et on l'acclamait comme maître.

Ainsi en a-t-il été dans le domaine littéraire et artistique. On semble parfois faire de M. Picard le père du mouvement de rénovation littéraire et artistique inauguré vers 1880. Celui-ci fut commencé, sans lui, hors de lui, par un groupe de jeunes gens qui le connaissaient à peine de nom et alors que lui-même n'avait jusque-là manifesté aucune ferveur spéciale dans le culte des lettres pures et de l'art. Sa carrière littéraire ne s'ouvre proprement qu'à partir du moment où il se mit en tête de « patroner » le mouvement littéraire qui naissait. Il est hors de doute que ce patronage fut d'abord profitable au mouvement dont il s'agit ; il contribua à lui donner du retentissement et à l'élargir. Mais ce fut pour lui devenir ensuite plutôt funeste en le divisant et l'émiettant.

Tandis qu'une partie de la « Jeune-Belgique » se séparait de M. Picard devenu trop absorbant, demeurait fidèle au principe, mauvais d'ailleurs, de « l'art pour l'art » et au principe excellent de l'ordre et de la tradition dans l'art, — M. Picard entraînait le reste du groupe, suivi d'une foule de nouveaux venus, dans la voie détestable de l'art socialiste et dans tous les champs où croissent les herbes folles des extravagances de la pensée et de la forme.

M. Picard s'était improvisé professeur d'esthétique, quand il n'avait aucun principe d'esthétique, et était, de par même son tempérament, incapable d'en avoir : aussi prêcha-t-il qu'il n'en fallait point, ce qui lui permit d'en changer fréquemment. La collection de l'*Art Moderne* est amusante à relire à cause des contradictions où l'on y voit se jeter l'esprit un peu falot de notre esthète. On peut dire que le mouvement littéraire et artistique belge a été en partie dévoyé par M. Picard. Ses conseils, ses critiques, son influence ont à tout jamais perdu beaucoup d'artistes et de littérateurs; ils en ont troublé inutilement, pendant des années, d'autres, qui ne se sont ressaisis, d'ailleurs, qu'incomplètement dans la suite.

Faut-il parler de la néfaste influence exercée par M. Picard au point de vue politique, du prestige et, par conséquent, de la force que le concours de son talent a contribué à donner au mouvement d'idées socialistes? C'est inutile ; la nuisance de M. Picard sous ce rapport éclate.

* * *

M. Picard n'a aucune idée « métaphysique ». Les convictions qu'il affiche sont sans fondement solide, et l'on dirait presque qu'il a évité d'approfondir le mystère de la vie et des choses, comme s'il eût craint d'y trouver une règle précise et impérieuse de pensée et de conduite au joug de laquelle il eût été amené à se plier. C'est un indiscipliné par nature, mais aussi, qu'on ne s'y trompe point, par goût de la vie libre, entendue dans le sens élevé, mais tout de même païen, du mot.

S'il joue volontiers les Pic de la Mirandole, il joue volontiers aussi les Faust, mais en rappelant souvent le *Petit Faust*. La vie sous tous ses aspects le sollicite violemment et il court de l'un à l'autre en ne s'y arrêtant souvent que le temps de s'y mirer. Avocat, juriste, littérateur, sociologue, agitateur révolutionnaire, Mécène, critique d'art et littéraire, poète (car il a fait des vers, mauvais d'ailleurs), fondateur d'université, professeur, voyageur, sénateur, que n'est-il pas encore? C'est un artiste culinaire, dit-on; il a tâté de l'archéologie et de l'anthropologie; il a monté en ballon; on l'a vu présider un concours de beauté féminine, etc.

Tout cela, remarquez-le, avec l'ambition d'être un novateur, un révélateur, un « maître ». L'orgueil de l'esprit est considérable chez M. Picard; il s'échappe parfois en manifestations que leur inconsciente franchise rend candides, comme ce jour où, parlant au Sénat et mécontent d'un léger brouhaba de conversations, il dit textuellement : « Quand *un orateur comme moi* parle, on l'écoute! »

Nous disions tantôt que M. Picard n'a pas de croyance, c'est-à-dire de croyance fondamentale, qui puisse lui servir de fil conducteur dans le dédale des complications de la vie, de la vie morale comme de la vie intellectuelle. Si cependant, on peut lui en découvrir un : c'est que le plus nouveau est toujours le meilleur; sa grande crainte, en toute chose, paraît être de se trouver devancé dans le nouveau. Aussi a-t-il revendiqué, maintes fois, le droit de « changer d'idées comme on change de maîtresses ».

Dès qu'une de ses idées se trouve partagée par un grand nombre de ses contemporains, elle lui devient moins plaisante, et il est poussé à lui chercher une étape plus en avant. Sous ce rapport, il croit d'une croyance fanatique, superstitieuse au « progrès ». C'est ce qui lui permet d'affirmer à l'occasion que son idéal, en matière sociale, n'est pas le collectivisme, mais l'anarchisme. On voit poindre, d'ailleurs, ses sympathies pour l'anarchisme dans certain passage de son *Sermon sur la Montagne* où il semble reprocher à l'homme de lutter contre la Nature « au lieu de s'y soumettre et de la servir ».

Il est vrai — et ceci nous est encore une occasion de montrer l'état de désiquilibre où vit perpétuellement la pensée de M. Picard — il est vrai, disons nous, que, dans sa *Forge Roussel*, il soutient une thèse diamétralement opposée à celle des J.-J. Rousseau, des Bakounine et des Reclus : il y donne comme fondement et comme mission au Droit la lutte contre les instincts et les passions mauvaises dont notre nature est la source; c'est ainsi, selon lui, que le Droit assure le progrès et la civilisation.

*

* *

En définitive, voulez-vous examiner de près le bagage des connaissances de M. Picard? En dehors de la matière juridique, vous verrez qu'il est mince. Voulez-vous faire avec soin le tour de sa pensée, pour autant que ce soit possible, car elle tourne en même temps que celui qui va à côté d'elle? Vous verrez qu'elle n'a rien de neuf ni de puissant en elle-même. Mais M. Picard remplace, et l'absence de connaissances (en beaucoup de matières) et l'absence de profondeur, de solidité, de logique dans la pensée par une faconde aussi brillante qu'audacieuse. Sur les trous de sa science et de sa pensée, son verbe souvent « flou », mais toujours coloré et brillant, jette des falbalas qui les dissimulent aux yeux des naïfs en les éblouissant. Ils font, d'ailleurs, souvent illusion à M. Picard lui-même, qui est facilement naïf vis-à-vis de M. Picard.

Ainsi, depuis quelques années, il a trouvé moyen de se passer fort bien de clartés sur le mystère sublime du gouvernement du monde, il les a remplacées par un mot : « les forces cosmiques », qu'il n'entend pas dans le sens littéral, comme tout le monde le ferait; les mots ne peuvent, évidemment, avoir la même signification pour M. Picard que pour le commun des mortels. A vrai dire, d'ailleurs, M. Picard n'a jamais bien approfondi, soyez-en sûr, la signification qu'il donne à cette expression. Elle est vague de la façon dont il l'emploie, — et clinquante; et des gens qui ne la comprennent pas bien la trouveront peut-être très profonde. Elle lui convient donc.

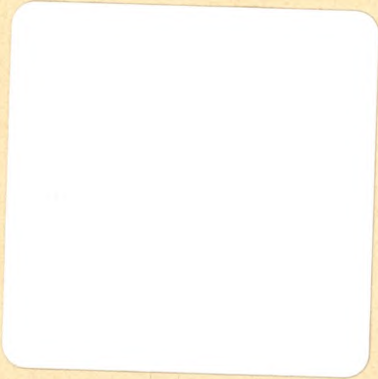
M. Picard joue ainsi admirablement des mots. En définitive, ce n'est qu'un magnifique parleur, il n'est qu'avocat.

Au reste, l'an dernier, au Sénat, après avoir fait un discours plein de pressants raisonnements, n'a-t-il pas conclu de la façon la plus inattendue, en disant qu'il ne savait, en fin de compte, s'il avait raison et en laissant entendre qu'en aucune matière il n'était sûr d'être dans le vrai plutôt que ses contradicteurs, mais qu'il lui suffisait, pour être satisfait, de « remuer des idées ». Mais s'il n'est jamais sûr de le faire au profit du vrai, pourquoi plaide-t-il, prêche-t-il, donne-t-il des leçons, fait-il de la critique? Pour le plaisir de bien dire, pour le plaisir de dépenser son activité et de se sentir vivre? C'est une façon de virtuosité et de dilettantisme.

On a dit déjà de M. Picard que c'était un touche à tout. Les touche à tout sont des gens dangereux : ils font beaucoup de casse. Un homme ayant la nature d'esprit de M. Picard avec sa puissance de propagande et son attirance est un ferment d'anarchie intellectuelle et morale redoutable dans une nation. Le bien ne saurait équilibrer le mal qu'il fait.

Nous comprenons qu'on admire son talent et même, sous plusieurs rapports, son caractère; nous comprenons qu'on trouve du plaisir en sa compagnie, du charme dans son amitié. Nous n'admettons pas qu'on lui rende des honneurs comme ceux que M. Picard reçoit en ce moment; qu'on le salue comme un maître en des domaines intellectuels qu'il a simplement traversés — en y faisant surtout des dégâts; qu'on le propose avec tant d'éclat à l'admiration et à la reconnaissance de ses compatriotes; qu'on le place au rang des bienfaiteurs de la patrie et « dans le temple des Grands Hommes », comme on eût dit au XVIII[e] siècle; qu'on organise une sorte de souscription nationale pour lui permettre de disposer d'un prix de fondation grâce auquel il pourra mieux perpétuer l'influence anarchique de son esprit. Un tel spectacle est profondément démoralisant.

Nous savons qu'il y a de nos amis parmi ceux qui participent à la manifestation Picard. Nous le regrettons, ils ne nous en voudront pas de le dire : ils aiment ce journal pour sa sincérité et sa franchise. Nous nous rendons compte, d'ailleurs, que des circonstances personnelles ont pu rendre difficile à certains d'entre eux le refus de concourir à la manifestation; tout de même nous aurions préféré ne pas les y voir.




GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00050 9592

EDMOND

PICARD

CONFITEOR